

63

HISTOIRE

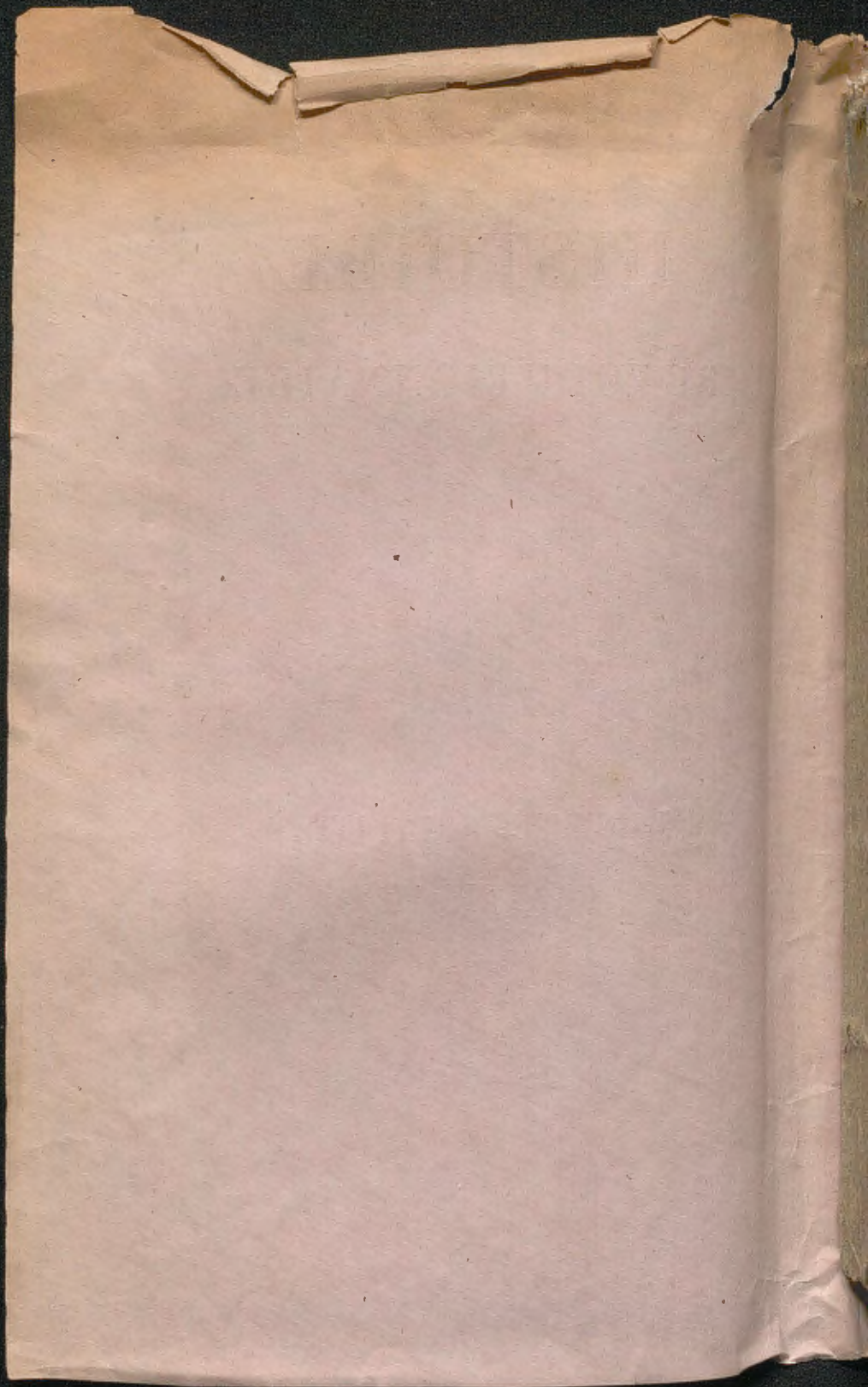
RÉVOLUTIONNAIRE.



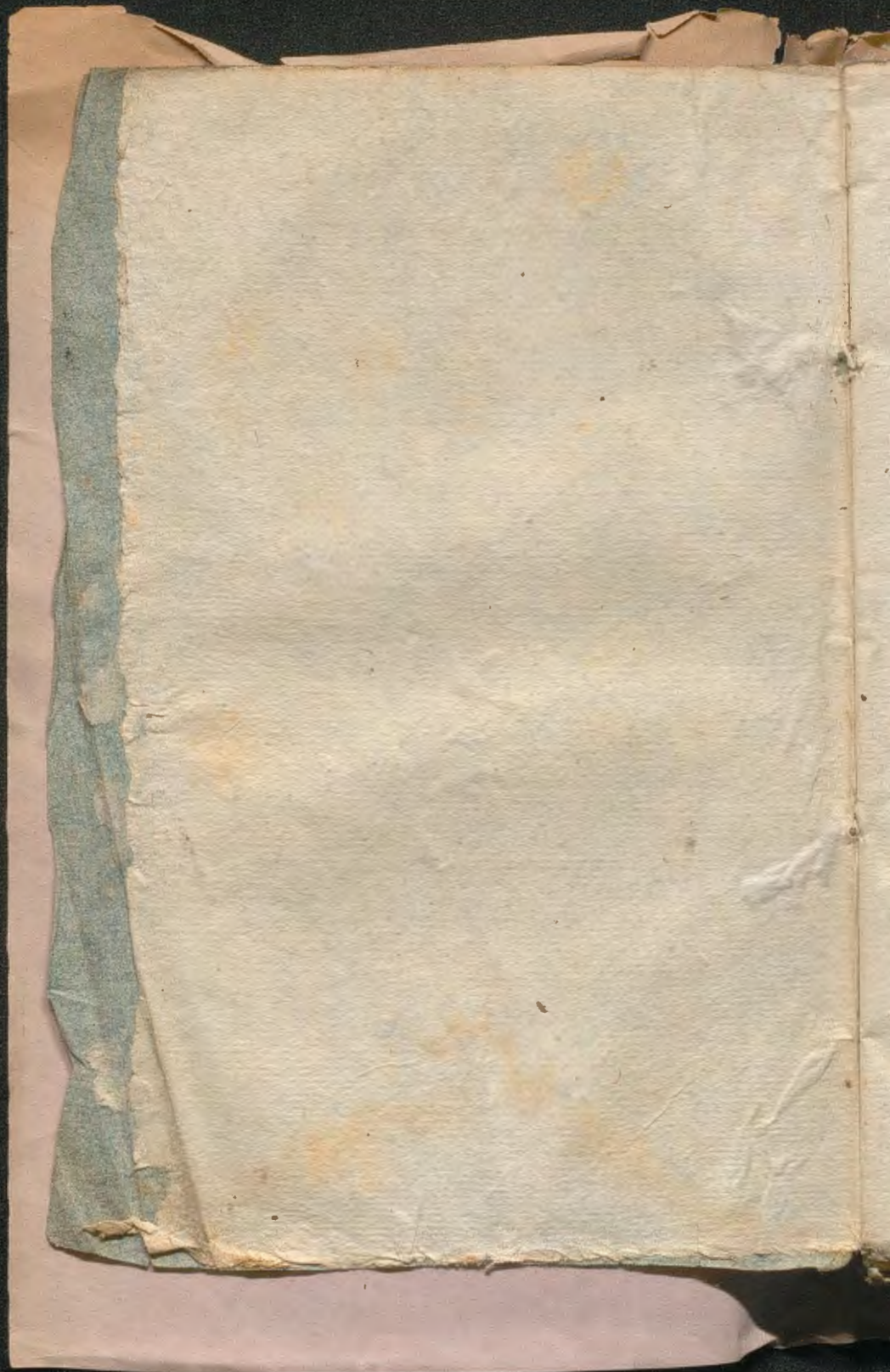
LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

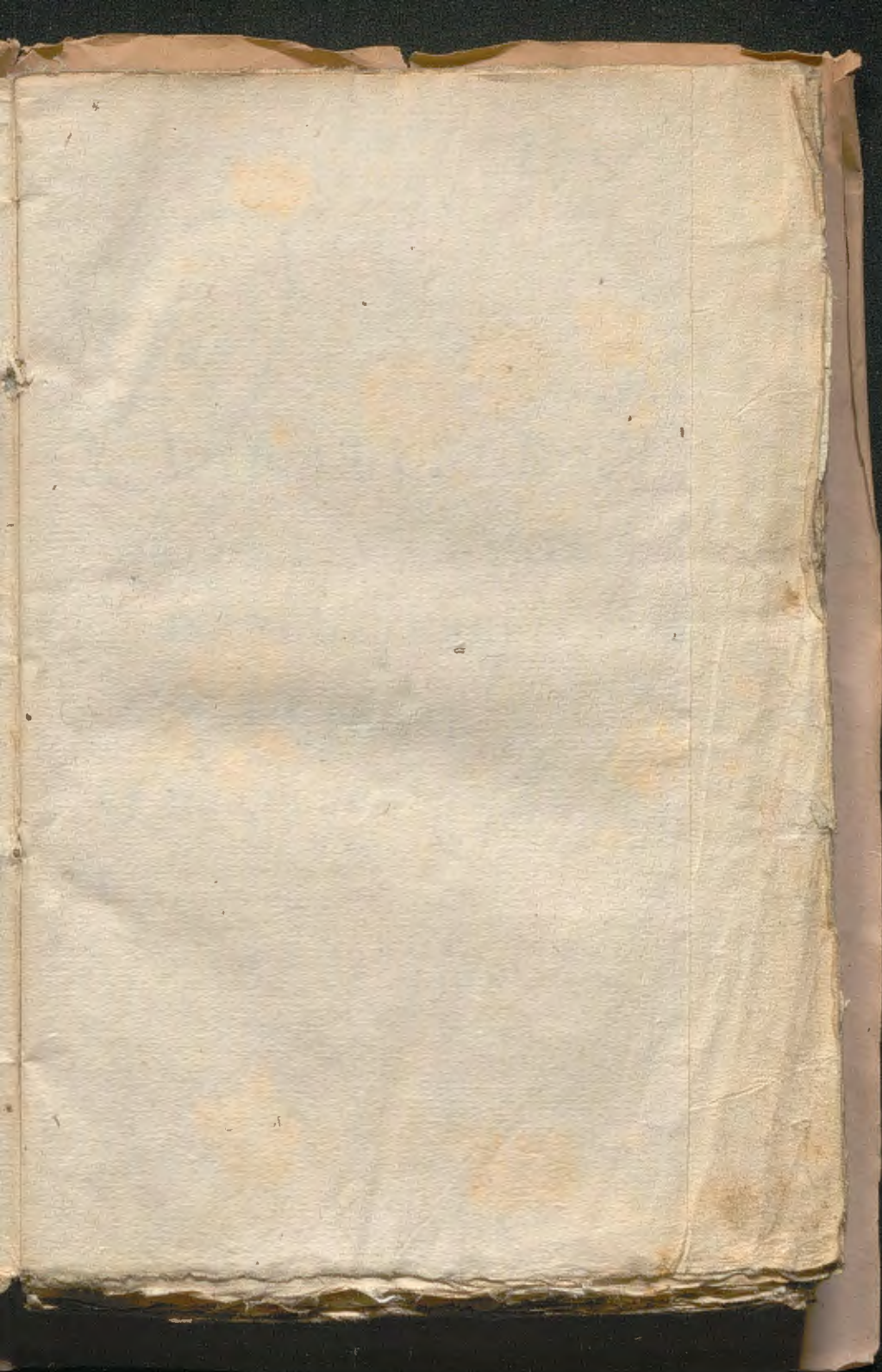
OU

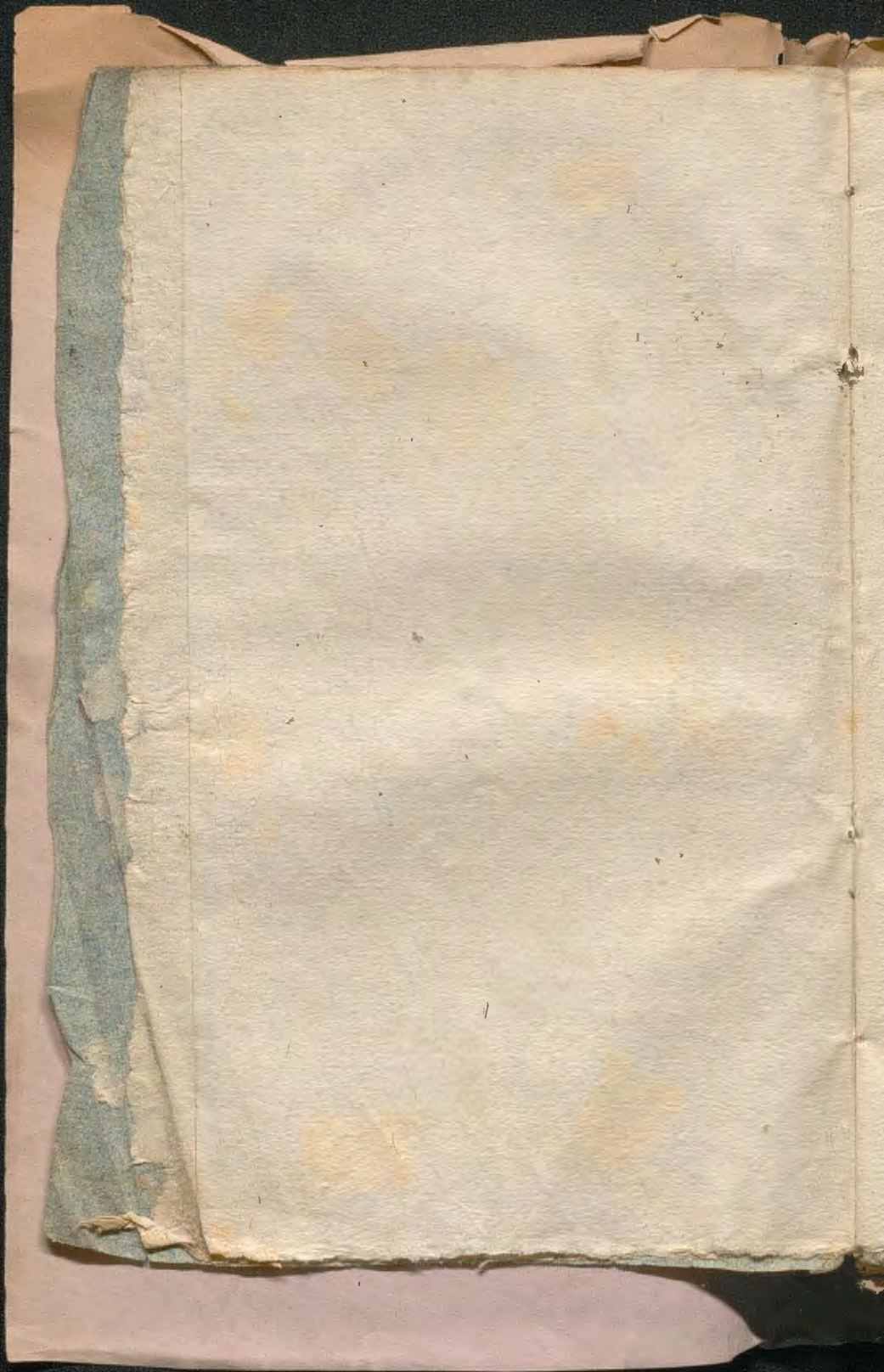


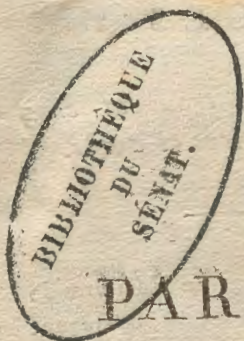


Cote 63









Cote 63

PARALLÈLE
DE LA RÉVOLUTION
D'ANGLETERRE,
en 1642,
ET DE CELLE DE FRANCE.

O U V R A G E S

*Du même Auteur, qui se trouvent chez
l'Imprimeur et les Libraires ci-après.*

LES Faiblesses d'une jolie femme, ou Mémoires de M.^{me} de Vilfranc, écrits par elle-même, contenant un grand nombre de portraits, dont il sera encore facile de reconnaître les originaux; 2 vol. in-18, avec figures. Prix 1 f. 50 cent.^{es}; et par la poste, 2 francs.

Les Astuces et les Tromperies de Paris, ou Histoire d'un nouveau débarqué, écrite par lui-même, contenant les ruses que les intrigans, les filoux, les petits marchands, certaines jolies femmes, etc. etc., mettent communément en usage pour tromper les gens simples et les étrangers; 3 vol. in-18, avec fig. 2 fr. 25 cent.; et par la poste, 3 francs.

Paris métamorphosé, ou Histoire de Gilles-Claude Ragot, pendant son séjour dans cette ville centrale de la République française, où l'on voit, avec le récit de ses aventures merveilleuses, les ruses, tromperies, astuces, finesses, etc. etc., qu'il y a éprouvées, et auxquelles tous les citoyens sont en butte; ouvrage qui peut faire suite aux astuces et tromperies de Paris, et rédigé d'après des mémoires au-

authentiques; 3 volumes *m-18*, avec fig., 2 fr. 25 cent.; et par la poste, 3 francs.

L'ancien et le nouveau Paris, ou Anecdotes galantes et secrètes, propres à peindre nos mœurs passées et présentes; 2 vol. *m-18*, avec fig., 1 fr. 50 cent.; et par la poste, 2 francs.

Paris ou le Rideau levé, anecdotes singulières et bizarres, dont plusieurs n'avaient jamais été imprimées, etc. 3 vol. *m-12*, 4 fr. 50 cent.; et par la poste, 6 francs.

Histoire des prisons de Paris et des Départemens, contenant des mémoires rares et précieux: le tout pour servir à l'histoire de la Révolution française, notamment à la tyrannie de Robespierre et de ses agens et complices; ouvrage dédié à tous ceux qui ont été détenus comme suspects; 4 vol. *m-12*, de 400 pages chacun, avec 8 fig. Prix 10 fr.; et par la poste, 12 francs.

Anecdotes de l'Empire de Constantinople ou du Bas-Empire, depuis le règne de Constantin, son fondateur, jusqu'à la prise de Constantinople, par Mahomet II, jusqu'à nos jours; contenant l'origine, les mœurs, les usages, les principaux traits de l'histoire de tous les peuples qui figurent maintenant en Europe, et des particularités curieuses sur des nations célèbres, aujourd'hui disparues de la surface de notre globe, ou qui existent sous d'autres noms, avec les exemples les plus frappans des vicissitudes de la fortune, et les révolutions les plus extraordi-

naires; 5 vol. in-12, de 500 pages chacun, 12 fr.; et par la poste, 17 francs.

Contrat social des Républiques, et Essai sur les abus religieux, politiques, civils, etc., parmi toutes les nations, et principalement en France; 1 vol. in-12 avec une estampe allégorique, 2 fr.; et par la poste, 3 francs.

Honorine Clarins, histoire américaine; 4 volumes in-18, avec fig., nouvelle édition, 3 francs, et 4 fr. par la poste.

Anecdotes des Beaux-Arts, contenant tout ce que la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture, la littérature, la musique, etc. etc., et la vie des artistes, offrent de plus curieux sur ces différents arts, jusqu'à nos jours; ouvrage qui facilite d'une manière aussi instructive qu'amusante, la connaissance des arts, en trace les progrès et la décadence parmi les nations qui les ont cultivés; et dans lequel on trouve un grand nombre de traits intéressans qui n'avaient point encore été publiés; 3 volumes in-8.^o de 700 pages chacun, 15 francs; et par la poste, 21 francs.

Théâtre à l'usage des Collèges et des Pensions particulières; 2 volumes in-12 de 400 pages chacun, 6 francs, et 8 fr. par la poste.

Pour les autres ouvrages imprimés de cet auteur, voyez la France littéraire, imprimée à Paris, tomes I et III, et celle que vient de publier à Hambourg le professeur ***, en 4 volumes in-8.^o.

PARALLÈLE
DE LA
RÉVOLUTION
D'ANGLETERRE, en 1642 ;
ET DE CELLE DE FRANCE ;

SUIVI
DE POÉSIES SATYRIQUES
RELATIVES A LA RÉVOLUTION FRANÇAISE,
D'ÉPIGRAMMES, DE CONTES, ETC.

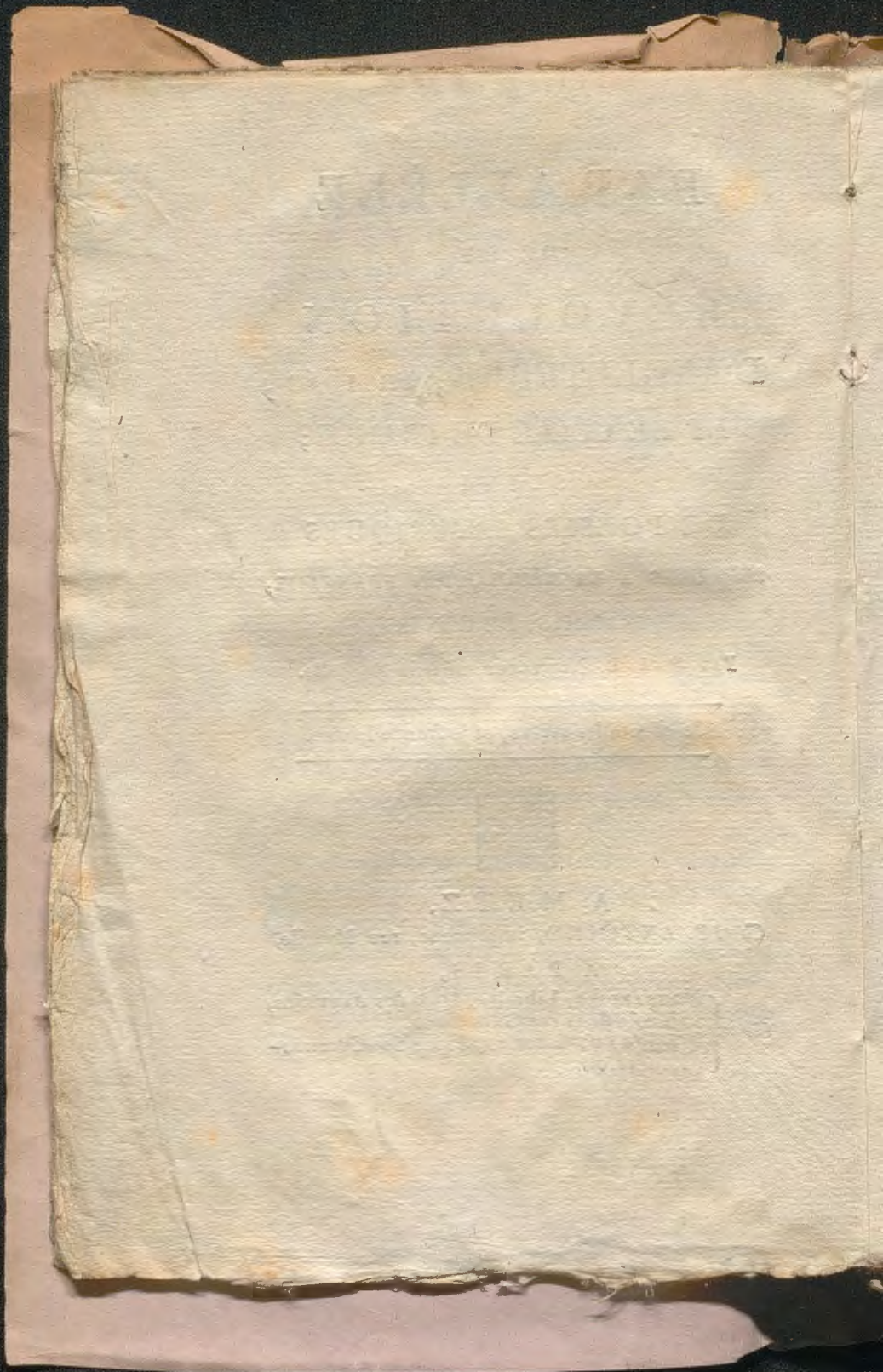
PAR P.-J.-B. NOUGARET, né à la Rochelle.

Je chante les vertus, et je fronde le vice.



A M E T Z,
Chez P. ANTOINE, Imprimeur, rue Mazelle,

A P A R I S,
Chez { MOUTARDIER, Libraire, Quai des Augustins,
au coin de la rue Giles-Cœur.
PIGOREAU, Libraire, Place St.-Germain-
l'Auxerrois.



P R É F A C E.

LA plupart des pièces que je publie aujourd'hui, avaient déjà paru, sous mon nom, dans des journaux et dans différens recueils; elles sont le fruit de l'indignation que m'inspiraient les crimes de l'anarchie, l'audace de l'intrigue, et la présomption de l'ignorance en place.

J'ai cru que les personnes dont je m'honore le plus d'obtenir l'estime, me sauraient gré de réunir toutes ces petites pièces en un seul volume, avec d'autres qui n'avaient point encore vu le jour, et que je n'avais plus à craindre la proscription dont je fus menacé le 19 fructidor an V.

Serait-ce sous un Gouvernement juste et fort, que l'écrivain qui attaque, sans personnalité, les abus en tout

genre, doit éprouver la calomnie, les outrages et les persécutions.

Il est vrai qu'il y a des gens si difficiles, si chatouilleux sur tout ce qui contredit leur opinion le moins du monde, qu'ils regardent comme un crime de ne point écrire dans le sens de leurs idées, ou d'après le parti qu'ils ont adopté.

Mais accordons à chaque auteur la faculté d'exprimer ses véritables sentimens, et considérons que, quoique nous soyons de très-jeunes républicains, nous ne sommes pourtant pas des barbares. Les lumières du dix-huitième siècle ont beau être inférieures à celles des siècles à venir, elles nous mettent du moins à même de connaître le précieux avantage qui résulte de la diversité et du choc des opinions.

D'ailleurs, nous ne sommes plus dans ces tems malheureux, où les différens partis ne songeaient qu'à s'entre-

détruire, et à bouleverser la République ; maintenant une sage administration les force à se réunir pour contribuer au bonheur commun.

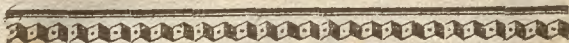
L'histoire doit faire justice de leurs fautes et de leurs crimes ; et le poète satyrique couvre les moins coupables de sarcasmes malins et des traits acérés du ridicule. Telle est la noble tâche que je me suis imposée dans tous mes ouvrages.

Les places et les honneurs viennent chercher des écrivains qui l'ont peut-être moins mérité que moi. Mais faut-il s'étonner de l'oubli des hommes, quand on vit seul, isolé, sans fortune, sans intrigue, sans prôneurs ?

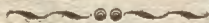
Comme je me suis proposé de répandre le plus de variété possible dans ce recueil, afin d'essayer à contenter les goûts des différens lecteurs, j'ai joint aux pièces relatives à notre révolution, des poésies diverses et même des contes.

x

Je me flatte qu'on me saura gré du morceau historique qui précède cette collection, intitulé : *Parallèle de la Révolution d'Angleterre en 1642, et de celle de France*. Il offre un rapprochement rapide des principaux faits de ces deux révolutions, ainsi que de leur étonnante ressemblance. Je me suis efforcé de rendre ce morceau curieux et piquant, et digne d'être considéré comme un fragment de notre histoire.



PARALLÈLE
DE LA
RÉVOLUTION D'ANGLETERRE,
en 1642,
ET DE CELLE DE FRANCE.



DIFFÉRENS traits de la révolution qui conduisit Charles I sur l'échafaud, et changea, pendant dix-neuf ans, la monarchie anglaise en une république démocratique, ont un rapport si étonnant avec certaines époques de la nôtre, qu'on est tenté de croire qu'ils ont servi de modèle aux fameux meneurs qui nous guidaient à leur gré, comme si nous eussions été frappés d'aveuglement. Je vais en faire le rapprochement, persuadé que ce morceau d'histoire paraîtra aussi curieux que singulier. Les exemples de comparaison que je citerai, seront puisés

dans *l'histoire de la maison de Stuart sur le trône d'Angleterre*, par le célèbre Hume, traduite en français par l'abbé Prévost, édition *in-4°*. Je citerai aussi quelquefois un historien contemporain, Edmond Ludlow, dont les mémoires ont été traduits en notre langue en trois volumes *in-12*; et je citerai d'autres historiens du tems.

Sans plus de préambule, j'entre en matière.

Je n'observerai point que les Anglais firent couper la tête à Charles I, le 30 janvier 1649, et que nous suivîmes cet exemple à l'égard de Louis XVI, le 21 janvier 1793. Charles avait pris les armes contre son pays, et ses troupes livrèrent souvent des batailles rangées; au-lieu que Louis XVI n'était coupable que de faiblesse, que d'avoir suivi les pernicious conseils de ses courtisans. D'ailleurs il ne fut pas le seul égorgé de sa famille; le même échafaud engloutit son épouse, et sa sœur, jeune vierge dont les grâces étaient relevées par l'innocence et la vertu. Le même échafaud vit aussi périr Philippe d'Orléans, ci-devant premier prince du sang français, coupable ou non des crimes dont on l'accusait alors, et que

quelques personnes lui imputent encore. Les terroristes qui nous dominaient à cette époque, ne se sont que trop, en cette occasion, écartés de leur modèle. Nous allons voir combien ils avaient cependant pris à tâche de le suivre.

« Lorsque les partis divisaient les îles » britanniques, dit Hume; que les citoyens » étaient armés les uns contre les autres, » que le sang y coulait de toutes parts, deux » citoyens se présentèrent devant le roi, » avec des visages pâles, maigres et tout-à- » fait effrayans; figures si étranges et si né- » gligées, si singulièrement vêtues et ac- » coutrées, qu'elles excitaient tout-à-la fois » les plus graves contenance à rire, et les » cœurs les plus joyeux à s'attrister. »

N'est-ce pas là le portrait de nos hideux jacobins, sales, dégoûtans, vestes courtes, appelées carmagnoles, longues culottes ou pantalons, cheveux noirs, gras, luisans, bonnet de poil ou de laine rouge, comme celui des galériens, ou couleur du sang qu'ils aimaient tant à verser, de larges moustaches, et encore maigres, haves de l'abstinence forcée qu'ils avaient faite dans l'état

d'abjection et de misère dont ils sortaient ?

On voit, dans Hume, que les Anglais avaient aussi alors parmi eux des royalistes, appelés *cavaliers*, et des républicains coiffés à la Titus, cheveux courts et frisés, qu'on désignait par le quolibet de *têtes rondes*.

Ludlow nous apprend que, dès le commencement des troubles, le parlement d'Angleterre fit défense d'arrêter aucun de ses membres, sans l'autorisation de la chambre.

Les États-généraux, tenus à Versailles en 1789, crurent aussi devoir commencer par mettre les représentans du peuple à l'abri des attentats de la cour.

Les deux chambres furent souvent insultées par la populace de Londres, avec laquelle il fallut même en venir aux mains.

Les différens partis, en Angleterre, se permirent d'exclure plusieurs membres, les emprisonnèrent, et en firent même périr sur l'échafaud.

Ludlow nous apprend encore qu'il y avait, dans ce parlement, des membres corrompus qui vendaient leur propre liberté et celle de la nation.

L'on y vit aussi des disputes violentes

entre les législateurs, et les plus emportés se battirent en duel. Ludlow ayant reçu une pierre lancée par Cromwel, lui riposta par une autre, qui l'obligea, dit-il, de descendre les escaliers plus vite qu'il n'aurait voulu. Précédemment, au milieu d'une délibération, il lui avait lancé un coussin à la tête.

Lorsque la chambre des pairs eût été abolie, il y eut de vives discussions, pour savoir s'il ne serait pas à propos d'en établir une différemment composée, qui sanctionnerait les résolutions prises par les communes, et elle passa enfin ; mais on ne l'appela jamais que *l'autre chambre*.

Les biens des doyennés et des chapitres d'Irlande, qui avaient appartenus au culte catholique et romain, furent vendus très-avantageusement, ainsi que les domaines appartenans à la couronne d'Écosse, et à ceux qu'on traitait de rebelles en Irlande. Les troupes anglaises qui les avaient combattus, eurent, pour récompense, la plus grande partie des terres de ce malheureux pays.

L'Angleterre, l'Irlande et l'Écosse, avant

et après la mort de Charles I, furent déchirées par la guerre civile, où le fanatisme royal joua aussi son rôle.

Il y eut, dans ces contrées, des dénonciations, la publication de complots prétendus, bien ridicules, bien extravagans. Tous les partis dressèrent tour-à-tour des échafauds; et des têtes sanglantes furent plantées en différens endroits. Les exécutions les plus barbares eurent lieu, sur-tout en Irlande.

Les chevaliers Lucas et Lille furent faits prisonniers lors de la reddition de la ville de Colchester, dont la garnison fut contrainte de capituler aux cruelles conditions d'être passée au fil de l'épée. Ces deux chefs se virent aussi-tôt traduits devant une commission militaire, par ordre du général Fairfax, le bras droit de Cromwel. Lucas, qui fut passé le premier par les armes, donna ordre aux soldats de faire feu, avec la même liberté que s'il eût commandé un peloton de ses propres soldats. Lille accourut à l'instant, baisa le corps mort de son ami, et se présenta courageusement. Les soldats qui devaient tirer sur lui, lui paraissant à trop de distance, il leur dit de s'approcher. Un d'entre

Entre eux lui répondit : « Soyez sûr, monsieur, que nous ne vous manquerons pas. — Amis, répliqua-t-il, en souriant, je vous ai vus de plus près, et vous m'avez manqué. »

Sous le règne de Jacques II, en 1685, l'Angleterre vit commettre en Écossé de nouvelles horreurs. Un juge militaire, inique et scélérat, faisait pendre à-la-fois jusqu'à vingt personnes, sans forme de procès ; il en fit exécuter plusieurs autres, pendant qu'il buvait, avec ses compagnons, à la santé du roi ou de la reine. Il observa que, dans les agonies de la mort, leurs paroles étaient tremblantes ; aussi-tôt il s'écria qu'il fallait de la musique pour le genre de leur danse, et donna ordre que les tambours et les trompettes se fissent entendre. Il lui tomba un jour dans l'esprit de faire pendre trois fois de suite un même homme avant qu'on l'étranglât, pour s'instruire, disait-il, par cette barbare expérience, des effets de la mort.

Une jeune fille lui demanda la vie de son frère, en se jetant aux pieds de ce monstre féroce. Comme les grâces naturelles

de cette belle personne étaient relevées par les charmes si touchans de l'innocence en pleurs, le tyran sentit enflammer ses desirs, sans être attendri par l'amour ou le penchant à la clémence. Il promit ce qu'elle demanda, à condition qu'elle lui accorderait les dernières faveurs. Cette tendre sœur se rendit à la nécessité cruelle qu'on lui imposait. Mais le tigre, altéré de sang, après avoir passé la nuit avec elle, lui fit voir, le lendemain, par une fenêtre, pendu au gibet, le corps de son frère, ce cher objet pour qui sa vertu venait de se sacrifier. La douleur et le désespoir s'emparèrent tellement de cette malheureuse personne, qu'elle en perdit pour jamais l'usage de la raison.

L'exécution d'une M.^{me} Gaunt, accusée d'avoir donné asile, dans sa maison, à un révolté contre l'autorité royale, saisit d'horreur toute l'Angleterre. Cette femme était une anabatiste, distinguée par son caractère bienfaisant, qui s'étendait aux personnes de tous les partis et de toutes les sectes. Un rebelle, qui lui connaissait cette généreuse disposition, eut recours à elle dans l'embarras où il se trouvait; et bientôt

après, ayant entendu parler d'un acte qui offrait l'impunité et des récompenses à tous les délateurs, il eut l'atrocité de trahir sa bienfaitrice, et de déposer contre elle. Il obtint sa grâce pour avoir pris les armes en faveur des républicains ; et l'estimable, la vertueuse Gaunt fut brûlée vive pour prix de sa charité.

La mère du colonel Fitz-Patrick, accusée d'avoir fait faire des chandelles de la graisse des Anglais qu'elle mettait à mort, fut brûlée vive. Plusieurs gentilshommes et des évêques furent pendus. A la prise des places ou des forteresses, on passait souvent au fil de l'épée trois ou quatre mille personnes. Le frère égorgéait son frère, le fils trempait ses mains dans le sang de l'auteur de ses jours. On vit en Angleterre des noyades ; des hommes et des femmes furent jetés à la mer, et jusqu'à des jeunes personnes de dix-huit et treize ans.

Du tems de la convention nationale, nous n'avons donc fait qu'imiter les Anglais dans notre guerre sanglante et désastreuse de la Vendée ; et ces insulaires ont-ils été surpassés par les crimes de Robespierre, de Carrier, du prêtre d'Arras Joseph Lebon, etc. etc. ?

Charles I s'enfuit de l'île de Wight, où il était détenu prisonnier, et laissa sur sa table une lettre qui contenait les motifs de sa retraite; écrit qui fut apporté et lu au parlement.

Louis XVI s'évada aussi du château des tuileries, qui était bien alors pour lui une véritable prison, et laissa un long mémoire justificatif écrit de sa main, qui fut pareillement lu au corps législatif.

« Le long parlement, qui dura cinq an-
 » nées, (nous revenons aux exemples puisés
 » dans l'histoire de Hume) établit un co-
 » mité peu nombreux, à qui les deux cham-
 » bres confièrent leur pouvoir, et qui diri-
 » geait tous leurs conseils..... Il y en eut un
 » appelé comité de sûreté..... Toutes les
 » demandes devaient être adressées à celui
 » appelé conseil d'état, composé de trente-
 » huit membres; il donnait des ordres aux
 » officiers de terre et de mer; il veillait à
 » l'exécution des lois, et dirigeait toutes les
 » affaires avant qu'elles fussent présentées
 » au parlement.... Quiconque osait choquer
 » les membres du comité souverain et de ce
 » conseil, ou leur inspirer quelque défiance,

» était jeté dans les fers, et poursuivi à titre
 » de délinquant. Après avoir rempli les
 » vieilles prisons, ils en construisirent plu-
 » sieurs nouvelles. Ils prirent le parti de se
 » mettre au-dessus des terreurs par une
 » administration sévère, et de retenir le
 » peuple dans l'obéissance, par des châti-
 » mens d'une exécution plus prompte. »

Voilà nos comités de salut public et de
 sûreté générale, les nombreuses arrestations
 qu'ils ordonnèrent, et les sanglantes exécutions
 auxquelles ils donnèrent lieu pendant
 le règne affreux du terrorisme.

« La plupart des régimens étaient sans
 » ministres. »

Les troupes françaises qui ont vaincu la
 Sardaigne, le Piémont, Naples, l'Espagne,
 l'Italie, la Hollande, la Prusse, l'Allemagne,
 l'Autriche, les Russes, les Arabes, les Turcs,
 n'avaient point non plus d'aumôniers; les
 officiers et les soldats priaient Dieu comme
 bon leur semblait, ou ne le priaient pas du
 tout; ils chantaient des hymnes patriotiques
 en marchant au combat, ou pour célébrer
 les fêtes nationales, et n'en étaient pas moins
 redoutables aux ennemis de la République.

Il en était de même pour toutes les classes des citoyens. Le culte catholique ayant cessé d'être le dominant, chacun adoptait la religion qui flattait le plus ses idées; on avait la liberté d'être calviniste ou philanthrope, déiste ou athée. Il n'y avait guère que les prêtres romains qui trouvassent à redire à ces nouveaux arrangemens.

Mais il est important d'observer que la révolution d'Angleterre fut amenée par des fanatiques de religion, plutôt que par des fanatiques de liberté : au-lieu que tout le contraire arriva en France. Les chefs qui fondèrent la République française étaient loin d'être dévôts; ils s'annoncèrent pour déistes, tout en se montrant enthousiastes de la liberté, ou du moins ils prirent le masque du patriotisme. D'autres se donnèrent pour athées.

Revenons aux ressemblances de la révolution d'Angleterre avec la nôtre, et continuons de puiser nos preuves dans l'histoire de Hume.

« Les citoyens devinrent bientôt d'ex-
 » cellens officiers..... La plupart de ces of-
 » ficiers s'étaient élevés des plus vils degrés

» du peuple..... Le colonel Brown avait
 » été marchand de bois..... Joyce, qui arrêta
 » Charles I à la tête de cinq cents chevaux,
 » avait exercé la profession de tailleur d'ha-
 » bits..... Pride, autrefois charretier de bras-
 » serie, parvint au grade de colonel..... Il
 » en fut de même de Harrison, fils d'un
 » boucher ou d'un cordonnier.... Le colonel
 » Hewson avait été savetier. »

Plusieurs de nos généraux, qui se sont couverts de gloire, avaient joué des rôles peu distingués dans la classe des citoyens où ils étaient confondus; et avant de paraître au champ de Mars dans nos phalanges républicaines, où ils se sont avancés jusqu'au premier grade, ils n'annonçaient point qu'ils dussent se signaler avec autant d'éclat dans la carrière militaire. Le général Jourdan, par exemple, avait été sergent dans les troupes de ligne, ainsi que Pichegru, et le général Lefebvre dans le bataillon des Gardes. Hoche, premier pacificateur de la Vendée, mort généralissime des armées de Sambre et Meuse et du Rhin, fut simple soldat dans le régiment des Gardes-Françaises, et avait été palfrenier à Versailles dans les

écuries du roi. Le général de brigade Foix. Durtet fut d'abord soldat au rég.^t de Royal-Vaisseau. Moreau, qui s'est avancé jusqu'à trois journées de Vienne, avait étudié en droit en Bretagne. Augereau est fils d'une fruitière du fauxbourg St-Marcel, à Paris, rue Mouffetard. Le général Loches fut autrefois simple dragon, ainsi que le général Férand. Couvert maintenant de tant de gloire et d'honneurs, le général Murat, commandant de la garde consulaire, et beau-frère de Bonaparte, ne fut non-plus que simple dragon dans un régiment, dont, au commencement de la guerre de la révolution, l'on fit un corps de chasseurs. Masséna, qui mérita d'être surnommé *l'Enfant de la Victoire*, fut un soldat corse. Nous avons eu, en Santerre, un brasseur de bière pour général. Le général Leclair avait été cocher du duc d'Orléans. Le général Dufraise fut comédien. Le général Muller exerçait, au Théâtre, la profession de danseur. Le général Rey, d'abord moine, se fit, lors de la révolution, marchand ambulant de parapluies. Brune, général de l'armée batave, vainqueur des Anglais, second pacificateur de la Vendée, et

généralissime en Italie, avait été compagnon imprimeur. Le général Humbert, qui commandait la légion des Francs, avait été, dit-on, marchand de peaux de lapins dans le département des Vosges, etc. etc. etc.

Mais la plupart d'entre eux n'en sont que plus estimables d'avoir mérité un tel avancement, et d'avoir eu l'honneur de vaincre les plus grands capitaines de leur siècle, qui commandaient les troupes les mieux disciplinées de l'Europe.

Ils sont en même-tems la preuve, eux et une infinité d'autres que nous pourrions citer ici, que de simples soldats, dans les républiques, peuvent parvenir aux premiers grades militaires; exemples si rares dans les monarchies, que, lorsqu'ils y ont lieu par hasard, ils y présentent une espèce de phénomène.

Continuons le rapprochement de la révolution d'Angleterre et de celle de France.

« Le parlement fit très-bien, sans doute, » dit l'historien de la maison des Stuarts, au commencement de cette guerre (contre le roi Charles I), d'en confier les plus dangereuses parties à plusieurs de ses membres, pour faire connaître à la nation qu'il voulait en partager les hasards. »

C'est directement la conduite qu'a tenue, à-peu-près, la convention nationale. Elle n'a point pris, il est vrai, dans son sein des généraux, pour aller combattre nos ennemis ; mais elle a envoyé plusieurs de ses membres à chacune de nos armées, chargés d'en diriger, d'en surveiller les commandans. Quelques-uns d'entre eux ont même combattu avec beaucoup de vaillance, et l'un d'eux fut tué sur une pièce de canon qu'il faisait tirer contre les Espagnols.

« Il est remarquable que le parlement
 » ayant aboli tous les jours de fêtes ecclé-
 » siastiques,..... la nation trouva qu'on ne
 » lui laissait aucun tems pour le soulage-
 » ment du corps et de l'esprit. Sur la repré-
 » sentation des domestiques et des apprentis,
 » il ordonna que le second mardi de chaque
 » mois serait un jour de plaisir et de récréa-
 » tion. Mais cette institution eut beaucoup
 » de peine à s'établir. Le peuple voulait
 » être gai quand il lui plaisait, et non quand
 » il plaisait au parlement. »

On sait que notre nouvelle ère républicaine a supprimé aussi toutes les fêtes et même le dimanche du calendrier romain, et que

nous n'avions d'abord d'autre jour de repos que le décadi. On s'aperçut que ce tems de délassement était trop éloigné pour les ouvriers. C'est, sans doute, ce qui fit instituer quelques fêtes nationales. Mais le peuple, accoutumé à fainéantiser deux ou trois jours par semaine, ne put s'habituer à la distribution du tems par décade, et revint à l'ancien ordre de choses. Peut-être qu'une autre génération sera plus raisonnable, surtout si le gouvernement ne néglige point l'institution des écoles publiques, et prend bien garde que, sous prétexte de la liberté des cultes, les prêtres catholiques ne parviennent à se rendre dominans.

« Les membres du long parlement, partageant entre eux tous les offices d'autorité, se mirent impunément à piller et tyranniser toute la nation. »

La convention nationale française suivit les mêmes errements : du moins elle confia tout le pouvoir civil, administratif et militaire à plusieurs de ses membres, qu'on accusa de s'être enrichis aux dépens du peuple.

« Quelques membres de ce parlement

» avaient adopté l'opinion de la loi agraire
 » et de l'égalité des biens, ainsi que des
 » personnes; et ce système n'avait pas man-
 » qué de prendre faveur parmi le peuple.
 » Everard, soldat congédié, ayant prêché,
 » sans ménagement, que le tems était arrivé
 » où la communauté des biens devait être
 » renouvelée entre les *fidèles*, attroupa ses
 » partisans pour aller prendre possession
 » de la terre. Il fut arrêté; et, lorsqu'on le
 » conduisit devant le général (Cromwel),
 » il refusa de le saluer, parce qu'il n'était,
 » comme lui, qu'une créature. »

Nous avons eu, à la convention nationale,
 et dans les assemblées législatives antécé-
 dentes, des membres connus pour partisans
 de la loi agraire, de l'égalité personnelle, et
 qui, fortement persuadés que tous les biens
 devaient être communs, mettaient secrète-
 ment en pratique ce principe si commode.
 Certains montagnards ou jacobins exaltés se
 sont distingués dans cette nouvelle carrière
 de la fraternité.

« Un certain Lilburn, lieutenant-colonel,
 » ayant été jeté en prison, parce qu'il était
 » un tison de discorde et de sédition dans la

» République, les femmes demandèrent son
 » élargissement par une pétition éclatante ;
 » mais on les pria, dans cette occasion, de
 » donner leurs soins aux affaires du ménage,
 » et de laisser le gouvernement de l'État
 » aux hommes. »

Les femmes, c'est-à-dire celles de la classe moyenne, voulurent contribuer à la révolution en France ; non contentes de fréquenter habituellement, à Paris, les galeries ou tribunes de la société des jacobins, elles formèrent entre elles des clubs, des associations fraternelles, ainsi que dans les départemens, où elles passaient des journées entières à pérorer, à faire des motions sur les affaires d'État. Cet abus fut poussé si loin, que le fameux Chaumette, procureur-syndic de la commune de Paris, fut obligé de les inviter, dans un réquisitoire, à *s'occuper du soin de leur ménage*. C'est la meilleure chose qu'ait dite ce Chaumette ; s'il eût toujours aussi-bien parlé, cet intrigant n'aurait pas affiché le déisme, la démagogie qui ne respirait que le sang, et il n'eût pas péri, à son tour, sur l'échafaud.

D'autres femmes se rendaient à toutes les

séances des tribunaux révolutionnaires (on prétend qu'elles étaient soudoyées pour cet effet), applaudissaient aux nombreux et barbares jugemens, et injuriaient les malheureusés et intéressantes victimes traînées à la mort par pleines charrettes. Ces femmes, si éloignées de la douceur de leur sexe, étaient appelées, par les citoyens estimables, *Furies de guillotine*.

« Les séquestres et les compositions des » royalistes, la vente des terres de la couronne et de celles des chapitres, avaient » produit des sommes immenses, mais qui » ne suffisaient pas aux vastes dépenses, et, » comme on le soupçonnait, aux dépredations du parlement et de ses créatures. »

Un rapprochement devient superflu ici ; tout lecteur un peu instruit des événemens qui ont eu lieu pendant le règne de la convention nationale, fera de lui-même ce parallèle vraiment curieux. En effet, qui peut avoir oublié les sommes immenses que produisirent les donations volontaires et civiques, les emprunts forcés, les spoliations de bijoux et d'argenterie, la vente des domaines nationaux, des biens ecclésiastiques, et des ri-

chesses en tous genres qui avaient appartenu aux émigrés, ainsi que la masse énorme des assignats, qu'une folle cupidité porta jusques à quarante-trois milliards décrétés? Cependant les finances de l'État furent dans le plus grand désordre; si la banqueroute n'a point été déclarée, elle n'en fut pas moins réelle, puisqu'une partie des fonctionnaires publics ne toucha point ses émolumens; que les pensionnaires de l'État et les rentiers ne reçurent absolument rien, et, pour la plupart, périrent de misère et de faim: tous les paiemens publics furent suspendus à très-longes termes, quand ils ne furent point annullés; la mauvaise foi effrontée se joignit à la dureté fiscale. Les revenus mêmes des hôpitaux, qui avaient été détournés au profit de la nation, et qu'elle devait remplacer, tarirent tout-à-coup dans leur source; en sorte que les pauvres et les malades se trouvèrent sans secours et sans pain; dans un an, sur trois mille cinq cents enfans-trouvés, il en mourut, à Paris, trois mille, faute de nourriture et d'aliment.

Où chercher la cause de cette pénurie, de cette calamité publique, au sein fécond

de l'abondance et des ressources? Prétendrait-on la trouver dans les besoins de nos armées, composées au moins de douze cents mille hommes? On ne nie pas que des armées aussi nombreuses n'aient pu y contribuer en quelque chose; mais, comme le même désordre dans les finances et le même retard dans les paiemens se firent remarquer après la conclusion de la paix avec presque toutes les puissances de l'Europe, et lorsque nos troupes victorieuses levaient des contributions immenses et en Allemagne et en Italie, il est clair que la cause de nos maux existait dans les déprédations des agens infidèles du gouvernement, et dans les rapines de plusieurs constitutionnels.

« Le parlement, en 1651, créa une haute cour de justice, où les accusations devaient être envoyées par le conseil d'État. »

C'est une mesure à laquelle on a déjà eu recours deux fois en France, extrêmement coûteuse et fort inutile. Notre haute cour nationale ne termine une affaire qu'après des longueurs infinies, ou même se dissout sans rien terminer: témoins celle assemblée si longtems dans la ville d'Orléans et celle tenue

tenue à Vendôme, pour juger le représentant du peuple Drouet.

Pourquoi, dans les affaires d'une extrême importance, qui peuvent intéresser la République entière, telles que malversation dans un représentant du peuple, ou forfaiture dans les premiers fonctionnaires publics, ne pas rendre compétent, pour les juger, le tribunal de cassation, sans déplacement? Les magistrats qui le composent, sont élus par les départemens; leur décision, dans les cas dont il s'agit, aurait donc la sanction générale, outre qu'ils sont déjà investis d'attributions qui les rendent infiniment respectables, indépendamment de la considération personnelle qu'ils méritent, et de ce qu'on peut les employer sans frais à juger les crimes de l'État ou de lèse-nation.

« Il parut que l'intention d'une partie
 » des chefs parlementaires était de n'ad-
 » mettre aucune égalité établie, et de laisser
 » à chacun, sans guide et sans magistrat, la
 » liberté d'embrasser telle secte, ou de
 » fournir à l'entretien de tel clergé qu'il
 » jugerait à propos. Ils ne faisaient point
 » attention que, par cette politique, l'esprit

» d'enthousiasme, concourant avec l'émulation et les vues intéressées des ecclésiastiques, n'en manquerait pas de se fortifier, jusqu'à se soustraire à toutes les obligations civiles et morales. »

On a vu, de nos jours, se réaliser, en France, ce qu'avait projeté le long parlement d'Angleterre. Notre troisième constitution, celle de l'an III (1795), rejette tout culte exclusif, laisse à chacun la liberté de salarier le prêtre ou le ministre de la religion qu'il adopte. Mais il est malheureux que la sage et philosophique réflexion de Hume n'ait pas été présente à l'esprit de nos derniers législateurs conventionnels ; les troubles qu'excite sourdement le clergé romain, tant *assermenté* que *réfractaire*, n'en prouve que trop l'extrême justesse. Je suis tenté de dire ici que, pour la paix et le repos de l'intérieur de la République, il ne fallait pas prendre des demi-mesures à l'égard du culte catholique, sauf à pensionner généreusement et à bien traiter les ministres exclus. On aurait dû se rappeler comment les gouvernemens ont agi, quand ils ont supprimé les ordres réguliers ou séculiers,

Il y a des prêtres fort estimables, malgré leur qualité de ministres des autels, et doués de beaucoup de mérite et d'une rare bienfaisance : je m'honore d'en connaître quelques-uns ; mais la majorité d'entre eux est tellement despotique, affecte tant de fanatisme, que la minorité, toute respectable qu'elle est, épouvante encore le philosophe et le républicain.

Pendant que nous en sommes sur ce sujet, je ne puis m'empêcher, pour délasser mes lecteurs dans une aussi grave matière, de rapporter le paragraphe suivant, toujours extrait de l'historien anglais David Hume, passage qui, d'ailleurs, a un rapport intime avec les évènements qui se sont passés sous nos yeux :

« Presque tout le clergé du pays de Galles
 » se trouvant proscrit, à titre de mal-
 » intentionné, on vit établir des prédicateurs
 » *ambulans*, avec un petit salaire, et jamais
 » au-delà de quatre ou cinq dans chaque
 » comté. Ces nouveaux apôtres, à qui l'on
 » fournissait des chevaux aux dépens du
 » public, allaient d'un lieu à l'autre, et
 » portaient, suivant leur expression, les

» *heureuses nouvelles de l'Évangile. La*
 » *plupart étaient des gens sans naissance et*
 » *sans éducation, et qui avaient abandonné*
 » *les professions mécaniques, pour embras-*
 » *ser cette nouvelle vocation, et qui se*
 » *fondaient sur cette circonstance, comme*
 » *sur leur vie errante, pour croire leurs*
 » *fonctions plus apostoliques.* »

Lorsque le culte catholique paraissait ébranlé parmi nous, malgré ses profondes racines; dans l'enthousiasme de doute et de philosophie, qui s'était répandu tout-à-coup, on ne sait trop comment (a), nous

(a) L'origine de cet accès de philosophie populaire, ou de démençe, comme l'on voudra, est trop curieux, trop singulier, pour que je n'en dise pas un mot. On ne se douterait jamais qu'elle prit sa cause dans la démolition, fanatiquement républicaine, et le renversement des statues royales, ou figures de rois, qui décoraient le portail de l'église cathédrale de Notre-Dame de Paris. Les paysans des environs, voyant éparses sur le pavé toutes ces vieilles figures, qui restèrent long-tems amoncelées devant le portail, et qui n'étaient guère que les effigies mutilées et tronquées des anciens rois de France, dont un

vîmes, dans les plus grandes villes, des prédicateurs de carrefours, montés sur des chaises, enseigner à leurs auditeurs ébahis la morale et la liberté; et dans les campagnes, de simples villageois, qui à peine savaient lire, être élus curés par des gens encore plus ignorans que ces nouveaux et rustiques pasteurs.

« Une partie des membres du parlement » jugea qu'une guerre étrangère pourrait » leur servir de prétexte à se conserver dans » leurs fonctions..... Ils espéraient aussi, » par l'éclat des victoires, jeter un lustre » sur leur propre établissement, qui était » encore si près de son origine. »

Il est bien certain que nous aurions pu éviter d'avoir la guerre avec toute l'Europe, sans l'intérêt, l'ambitieuse politique de plusieurs conventionnels, parmi lesquels il me

transport de patriotisme avait occasionné la chute. crurent que c'étaient des figures de saints qu'on avait brisées de la sorte. Ils le publièrent chez eux; les villages voisins imitèrent la capitale; et insensiblement toute la République en fit de même.

suffira de nommer Brissot, qui nous fit déclarer la guerre à la Grande-Bretagne.

« Cromwel prit enfin le parti de chasser » le long parlement, qui contrariait ses vues » secrettes de domination ; il prit un membre » par l'habit : tu es, lui dit-il, un coureur » de filles. — A un autre : tu es un adultère. » — A un troisième : tu es un ivrogne et un » gourmand. — A un quatrième : tu n'es » qu'un voleur. »

Sans vouloir faire ici une critique amère de plusieurs membres de la convention, je rappellerai seulement que quelques-uns n'étaient que trop dignes des épithètes injurieuses dont Cromwel gratifia ses anciens favoris, en les expulsant du palais de Westminster. Toute la France sait que **** et **** étaient des libertins, qui entretenaient publiquement des filles ; **** et **** des partisans outrés de la liqueur bachique ; **** et **** des vampires engraisés du plus pur sang de la nation.....

Le lecteur judicieux et impartial se rappellera sans peine les faits que nous croyons devoir passer ici sous silence.

« Il était d'usage parmi les prétendus

» saints de ce tems, de changer leurs noms
 » de baptême, tels que Henri, Édouard,
 » Antoine, Guillaume, etc. Ils allaient cher-
 » cher d'autres patrons dans l'ancien testa-
 » ment, ou ils se composaient des surnoms,
 » espèces de quolibets, aussi bisarres que
 » ridicules. »

On n'oubliera jamais, en France, que la
 société des jacobins, les démagogues outrés,
 ou les anarchistes, ne firent pas difficulté de
 se débaptiser, et de prendre les noms pom-
 peux d'Anaxagore, de Brutus, Curtius,
 Scévola, Aristide, etc. etc. Ils s'imaginaient
 annoncer, par-là, un républicanisme aussi
 pur qu'ardent, et devinrent la risée de tous
 les gens raisonnables.

« La passion pour la liberté, qui, depuis
 » l'année 1635, jusqu'en 1660, avait produit
 » des altercations si sanglantes, commença
 » d'elle-même à se relâcher..... »

— Les Français, ainsi qu'on les en accuse,
 ne sont donc pas le seul peuple sujet à l'in-
 constance et à la légèreté. Les Anglais, ce
 peuple grave et penseur, allument chez eux
 les torches de la guerre civile pendant vingt-
 cinq ans, pour fonder une république; et

lorsque, à force de répandre des flots de sang, ils sont parvenus à leur but, ils changent tout-à-coup d'opinion, et relevèrent le colosse de la monarchie, qu'ils avaient renversé.

Je ne crois pas que, malgré la mobilité de nos sentimens, nous en revenions jamais, ou du moins avant plusieurs siècles, à rétablir la royauté. Il y aurait trop de changemens à refaire, trop de vengeances à redouter, trop de familles d'émigrés à réintégrer dans leurs biens, dénaturés et vendus.

Cependant les moins observateurs s'aperçurent aisément qu'à peine eut-il établi le régime de la liberté, le peuple français parut mécontent du nouvel ordre de choses, grâce aux horreurs commises par les jacobins exaltés, aux incarcérations, aux massacres du riche et du pauvre, à l'affreuse misère où tous les états furent plongés, par les faux calculs, ou par l'insouciance d'un gouvernement orgueilleux et inepte.

Je terminerai ce parallèle par les trois faits historiques suivans, assez semblables aux événemens qui nous ont étonnés, et qu'il était difficile de prévoir.

Charles I, qui eut la tête tranchée sur un échafaud à Londres, en 1649, était beau-frère de Louis XIII, dont il avait épousé la sœur, fille de Henri IV. Eh bien ! la France fut la première à reconnaître la république d'Angleterre, et le protecteur Cromwel, encore dégoûtant du sang d'un parent très-proche des Bourbons. Dans tous les tems, la politique des rois et des gouvernemens en tout genre, a prouvé quelle est son indifférence pour les doux liens de la parenté.

« Aussi-tôt que l'Espagne eut déclaré la » guerre aux Anglais, Cromwel fit un traité » de paix et d'alliance avec la France. » Cette dernière s'obligea, par ce traité, à ne pas souffrir que les fils du dernier roi d'Angleterre résidassent sur son territoire ; et cette convention si étonnante, si quelque chose pouvait l'être en politique, fut ponctuellement exécutée.

De notre tems, l'Espagne s'est unie intimement avec les républicains français, malgré qu'elle eut à leur reprocher le supplice de Louis XVI, proche parent de ses monarques.

« Cromwel, jaloux des liaisons qu'il voyait

» subsister entre la maison royale d'Angle-
 » terre et celle d'Orange, exigea, par un
 » article séparé, que jamais le jeune prince,
 » ni personne de son sang, ne fût élevé à la
 » dignité de Stadtholder. La province de
 » Hollande, fortement prévenue contre cet
 » office, qu'elle jugeait dangereux pour la
 » liberté, ratifia secrettement cet article....»

Il était réservé à la France républicaine,
 en 1794 (vieux style), d'agir par des effets,
 et non par des écrits. Ses braves soldats,
 affrontant la rigueur des hivers, s'ouvrent
 un passage sur les glaces; et, en peu de
 mois, font la conquête des sept Provinces.
 Le Stadtholder n'a que le tems de s'enfuir,
 avec toute sa famille, dans une simple barque
 de pêcheur; cruellement puni de s'être
 coalisé avec l'Europe entière, pour empêcher
 les Français d'être libres, il perd la domi-
 nation, presque souveraine, que ses ancêtres
 étaient parvenus à établir dans un pays qu'ils
 avaient affranchi de la tyrannie de l'Espagne.
 Se comportant avec la loyauté de généreux
 vainqueurs, les Français rendent la liberté
 aux Bataves, et s'en font des amis et des
 alliés.

OBSERVATIONS intéressantes et historiques sur le droit du timbre, établi en France, relativement aux Journaux, à l'imitation des Anglais.

IL ne faut pas s'imaginer que l'horrible déficit qu'on remarqua dans nos finances, qui semblait tarir nos ressources, et qui força à recourir à des mesures extraordinaires, pour tâcher de rétablir l'équilibre entre la recette et les dépenses; il ne faut pas s'imaginer, dis-je, que l'embarras qu'éprouva la République française, pour faire face à tous ses besoins, provenait seulement de l'ignorance de quelques-uns de ses anciens gouvernans, des dilapidations en tous genres, de l'avidité et de la mauvaise foi des fournisseurs. On en peut aussi trouver la cause dans certaines mesures inconsidérées ou dangereuses, embrassées par des gens ineptes, ou plutôt par des amis secrets de l'ancien ordre de choses. Ce n'est point ici le lieu d'entrer dans le détail affligeant des causes de tous ces désordres, dont gémissent les bons Français; nous ne nous

proposons, maintenant, que de dire un mot sur le droit de timbre, auquel on a si impolitiquement assujetti les journaux, les prospectus, les catalogues de librairie, etc.

Il est très-probable que le directoire exécutif n'aurait jamais proposé au corps législatif cette taxe vexatoire, inconstitutionnelle, et qui, loin de grossir le trésor national, lui fait même éprouver une perte considérable, s'il n'eût été stimulé par le désir égoïste et personnel, d'arrêter la circulation rapide des livres nouveaux, de faire disparaître la plupart des feuilles périodiques, de rendre presque nuls ceux qui résisteraient à cette surcharge ruineuse pour les auteurs et pour le fisc. On se convaincra aisément de la vérité de cette assertion, en se transportant à l'époque où le directoire feignit de croire que cette mesure était nécessaire et même indispensable. C'était avant le 18 fructidor; plusieurs journalistes s'élevaient avec force contre les nombreux abus qu'ils remarquaient dans toutes les administrations; ils peignaient vivement la misère des malheureux rentiers; ils répandaient le sarcasme et l'indignation sur les voleurs des fonds pu-

blics ; ils tonnaient contre les anarchistes , qui n'ont jamais cessé de semer la division et le trouble , afin de s'enrichir dans une sanglante réaction ; ils retraçaient , avec énergie , l'ignorance orgueilleuse des gens en place , et tout le mal qu'elle occasionnait en croyant opérer le bien général. Quelques journalistes , il est vrai , s'efforçaient d'armer les républicains les uns contre les autres. Il eût été facile de les réprimer , en leur opposant des écrivains sagement patriotes , qui auraient , sans peine , détruit leurs sophismes. Mais le directoire redoutait l'éclat trop brillant de la vérité ; il ne voulait autour de lui , et même dans la France entière , que d'effrontés flatteurs et de vils intrigans. Il ressemblait assez à ces malades qui repoussent un breuvage salulaire à cause de son amertume ; ou bien encore , la vue faible de ces directeurs suprêmes ne pouvait supporter une vive lumière. Aussi se hâtèrent-ils d'envoyer un message au corps législatif , pour demander la suspension de la liberté de la presse , cette sauve-garde des républiques , en ce qu'elle est le recours du peuple contre l'oppression , contre les mal-

versations et la tyrannie des gouvernans, et que, si elle venait à y être anéantie, ou seulement suspendue, il faudrait nécessairement que les citoyens fussent écrasés, sans qu'ils pussent élever la voix, ni jeter un seul cri, et qu'à l'état représentatif succédât l'absolu despotisme, qui ne connaît que sa volonté pour toute loi.

Sans être frappé de ces raisons, qu'il ne pouvait ignorer, le directoire exécutif vint donc solliciter l'oubli le plus dangereux d'un des principaux articles de l'acte constitutionnel; mais ses tentatives funestes furent alors repoussées. Il ne se laissa point abattre néanmoins par un résultat si contraire à ses espérances : s'autorisant, sans doute, sur l'exemple de l'Angleterre, il se borna à représenter que les besoins de la patrie exigeaient impérieusement que les journaux fussent grevés d'un timbre, et que cette imposition, légère pour chaque propriétaire de feuille périodique, serait pourtant fort avantageuse au trésor national. Ces raisons, dont la fausseté est palpable, ainsi que nous allons le prouver en peu de mots, ne séduisirent pas moins une partie de nos légis-

lateurs, et les gazettes, les papiers-nouvelles, politiques, littéraires, et consacrés aux arts et aux sciences, furent soumis à l'impôt du timbre.

C'est ainsi que la manie absurde d'imiter les Anglais, nous engage à les prendre pour modèles jusques dans les opérations fiscales les plus contraires à l'intérêt public.

Non contents de la victoire qu'ils venaient de remporter, qui les consolait de l'inutilité de leurs premières démarches, les directeurs, dont il s'agit ici, demandèrent que la poste eût le droit d'augmenter le port des journaux, qu'une loi très-sage a taxé à 5 centimes par feuille entière d'impression; ils prétendaient le faire porter à 6 centimes. C'était chercher toutes les manières d'arrêter la circulation des papiers-nouvelles; c'était vouloir achever de détruire le *palladium* de notre liberté. Heureusement que cette nouvelle tentative ne valut à leurs auteurs que la honte de l'avoir faite.

Redoublant d'audace et de perfidie, ils ne tardèrent pas à attaquer les feuilles périodiques avec un acharnement plus marqué, sous prétexte que la plupart d'entre elles

provoquaient le peuple à la contre-révolution. Ils parvinrent à obtenir un décret *provisoire*, qui mettait entre leurs mains la censure de tous les journaux, et les autorisait à sévir contre l'écrivain périodique qu'ils jugeraient coupable.

Comment exercèrent-ils cette grande dictature? Il était du devoir des premiers magistrats d'une République, sur-tout agitée par les convulsions des différens partis, de ne déployer le pouvoir immense dont ils venaient d'être revêtus, qu'avec le plus grand ménagement, de ne punir qu'à regret, de montrer, dans le châtimement indispensable, une indulgence bienfaitrice, non une rigueur tout-à-fait inflexible, attentatoire aux propriétés, à la sûreté, à la vie des citoyens. L'auteur, le rédacteur, le propriétaire, jusqu'à l'imprimeur d'une foule de journaux, qui ne méritaient que le mépris, ou un emprisonnement de quelques jours, furent arrachés par la force militaire du sein de leur famille : on brisa les planches et les presses de leur imprimerie, et on jeta les caractères par les fenêtres. Ce ne fut pas encore tout; après une longue détention, on déporta

déporta ces infortunés sur des plages lointaines, dans d'arides déserts; et la plupart d'entre eux n'existent plus.

Ces citoyens, traités avec une telle rigueur, s'étaient crus autorisés à manifester leur opinion, et à imprimer librement en vertu de l'acte constitutionnel. N'était-il pas de toute justice, avant de sévir contre eux, de proclamer la suspension de la loi qui les avait induits en erreur, et de les prévenir que, s'ils continuaient à donner l'essor à leurs pensées, ou à faire servir l'art de l'imprimerie à propager des vérités trop fortes dans les circonstances, ou des sentimens criminels, ils devaient s'attendre à une punition exemplaire?

En déployant une inflexible sévérité à l'égard d'un si grand nombre de citoyens, avant d'avoir pris cette mesure préalable et très-juste, les dictateurs n'avaient-ils pas lieu de s'attendre à faire haïr le régime républicain, tandis qu'il était de leur devoir d'employer tous les moyens possibles pour le faire aimer? On ne voit pas que la Réveillère-Lépaux, dans la défense qu'il a publiée de sa conduite, au sujet des délits dont il fut

accusé, ainsi que les trois autres membres du *quatuorvirat*, se justifie, lui et ses collègues, de ces incarcérations, accompagnées de la dévastation des propriétés, et de ces assassinats arbitraires.

Observons, en peu de mots, que les lois propres à mettre un frein aux abus qui peuvent naître de la liberté de la presse, et qui paraissent, à certaines personnes, si difficiles à faire, consistent, tout simplement, à réprimer et punir l'écrivain provoquant à la révolte, et le calomniateur cherchant à noircir le mérite et la vertu.

Mais je dois me borner à démontrer l'inconvénient de l'impôt du timbre sur les journaux, et que, loin d'être de la moindre utilité à la République, il lui est, au contraire, extrêmement onéreux.

Qu'est-il résulté d'abord de l'augmentation du prix des papiers-nouvelles, nécessitée par le droit du timbre? Ils ont eu bien moins de souscripteurs. Plusieurs de leurs lecteurs journaliers, gens de la classe du peuple la plus pauvre, et qui a le plus besoin d'être éclairée, les voyant enchéris d'un tiers, n'ont pu supporter ce surcroît de dé-

pense, et ont été contraints de renoncer aux lumières qu'ils puisaient dans ces feuilles, à la connaissance des événemens, et sur-tout à celle des lois qui intéressent tous les citoyens français.

On aurait tort de s'imaginer que les lois annoncées par des placards et par des proclamations sont assez suffisamment connues des ouvriers, des artisans : cette partie du peuple n'a point le tems de lire les affiches au coin des rues ; il faut qu'elle gagne laborieusement sa vie, renfermée dans les ateliers, ou qu'au sein de sa famille, elle se livre à de pénibles occupations, depuis l'aurore jusqu'après le soleil couché. L'un d'eux lisait à haute voix à tous ses compagnons de travail, la feuille du jour, lorsqu'elle était d'un prix proportionné à la médiocrité de leur salaire.

Quant aux proclamations des lois dans les places et carrefours, elles n'ont guère lieu qu'en faveur des passans, et elles sont si peu entendues, qu'il arrive souvent qu'un mot mal saisi, mal interprété, fait croire aux auditeurs tout le contraire de ce dont il s'agit.

Il est difficile de se former une juste idée de l'ignorance d'une partie du peuple, et, par conséquent, combien il a besoin que le gouvernement s'occupe des moyens de dissiper les ténèbres épaisses dont est couverte cette classe utile et respectable de la société. Ce n'est guère qu'en matière de religion qu'elle se montre un peu éclairée; elle commence à sourire aux pieuses rêveries des prêtres; et cependant elle écoute, avec crédulité, les nouvelles les plus absurdes qu'on lui débite. Il serait facile d'abuser de sa crédulité et de sa bonté même. Elle est aussi éloignée des lumières du dix-huitième siècle, dont s'enorgueillissent tant les philosophes du jour, que si elle vivait dans les tems barbares des Visigoths et des Ostrogoths.

On serait moins sensible à ces inconvéniens, malgré leur importance, si l'impôt mis sur les feuilles périodiques remplissait les vues fiscales de son établissement. Mais, quand elles en étaient affranchies, ces feuilles rapportaient bien davantage au trésor public; attendu que les sommes considérables qu'elles produisaient à l'administration des postes, mettaient cette administration à

même d'augmenter le prix de son bail, au lieu d'en demander la résiliation, ou une nouvelle taxe du port des lettres. Ceci soit dit pour éviter tout calcul arithmétique, qui porterait jusqu'à l'évidence la perte que fait éprouver au trésor national le droit du timbre sur les journaux. Si les administrateurs de la poste aux lettres avaient osé dévoiler le vide des rentrées, dont ils ne se sont que trop aperçus depuis cette invention, plus liberticide que financière, il ne resterait aucun doute sur ses inconvéniens pécuniaires. Mais qu'ils parlent aujourd'hui; leur témoignage ne saurait être suspect, et rien ne les empêche plus de le manifester.

Imitant mal-adroïtement les Anglais dans ce qu'offre de moins sage leur administration financière, ceux qui ont imaginé l'imposition dont sont grévés les papiers-nouvelles, auraient donc manqué leur but, s'ils avaient eu réellement l'intention de procurer à l'État un secours nécessaire; mais ils ne se proposaient que de diminuer le nombre des journaux, et de faire disparaître, avec cette branche de l'instruction publique, la censure qui les effrayait autant que leurs remords.

Le magistrat pervers redoute la voix tonnante de la vérité, et ne songe pas qu'il est aussi impossible de la faire taire, que le cri intérieur de sa conscience.

Maintenant que la sagesse des législateurs a rendu les Français vraiment libres, en anéantissant la dictature, source de tous les maux que nous éprouvons, et en redonnant à la franchise des opinions toute son énergie, qui, encore une fois, ne doit jamais être réprimée dans un État républicain, nous avons lieu d'espérer que les journaux ne seront plus assujettis à l'imposition onéreuse du timbre. Si, contre toute vraisemblance, ils continuaient encore à en être grévés, la liberté de la presse ne serait qu'illusoire pour les écrivains laborieux de ces feuilles, puisqu'ils seraient dans l'impossibilité d'en accélérer la circulation autant qu'il serait à désirer, et pour le trésor national et pour l'instruction du peuple.

Le droit du timbre, mis sur les prospectus ou annonces d'ouvrages littéraires et de sciences, et même sur les catalogues de livres, est tout aussi impolitique et aussi onéreux. Il achève de ruiner le commerce de la

librairie, déjà presque nul par les circonstances fâcheuses où nous nous sommes trouvés, commerce dont dépend l'existence de plusieurs milliers d'individus.

Il est de plus une surcharge au droit de patente, et il empêche de tirer tout l'avantage que la loi a voulu accorder aux citoyens qui sont grevés de ces impôts ; car, en faisant payer fort cher à une certaine classe de marchands le privilège d'annoncer ce qu'ils veulent mettre en vente, privilège qu'ils ont déjà payé en prenant une patente, n'est-ce pas les priver d'une partie de la faveur qu'une loi solennelle leur avait fait acheter ? C'est ainsi que les ennemis de la presse ont cherché tous les moyens de l'anéantir, sans qu'on pût soupçonner leur perfide dessein.

D'ailleurs, il est démontré que ce nouveau droit de timbre occasionne un préjudice réel, sans être d'aucune utilité pour le fisc. Les libraires ne répandent plus de prospectus ni de catalogues de livres, ou n'en font circuler qu'un très-petit nombre ; et la poste perd encore le produit immense que lui valait l'envoi d'un million de ces feuilles dans les départemens et dans les pays étrangers.

sans parler du produit des ports de lettres qu'occasionnaient ces annonces et des nombreux envois auxquels ils donnaient lieu. L'industrie la plus utile aux connaissances et à l'esprit humain languit, se dessèche, tombe et périt, tandis qu'on ne cesse de crier que nous ne sommes point des barbares, et qu'il ne faut rien épargner pour ranimer parmi nous les arts et les lettres.

La loi générale sur le timbre a fait naître un impôt fort singulier, non-seulement injuste, mais qui a quelque chose d'inhumain. Nous en avons déjà parlé dans un autre ouvrage; mais il est de certains abus qu'on ne doit cesser de dénoncer, que lorsqu'enfin ils sont proscrits. Il s'agit de l'obligation où se trouve tout pétitionnaire, de n'employer que du papier timbré. Cette imposition est d'autant plus criante, qu'elle tombe sur une classe du peuple tout-à-fait malheureuse, et qu'elle n'est point énoncée dans la loi sur le timbre; elle n'est qu'une extension de cette loi, prescrite par un simple arrêté du directoire exécutif. Un misérable, un homme de mérite dans l'infortune, est forcé de ne point solliciter une place auprès des ministres, s'il

est hors d'état d'acheter une feuille timbrée. Un indigent, victime d'une cruelle oppression, ne peut réclamer la justice qui lui est due, s'il n'a pas le moyen de se procurer une feuille de papier timbré. Tel infortuné, à peine couvert de haillons, trop taxé pour sa patente ou pour son loyer, ne sollicite une diminution juste et indispensable, qu'à l'aide d'un papier qui lui ravit sa subsistance d'un jour. S'il s'est trouvé un ministre des contributions assez doué du génie pervers de la fiscalité, pour proposer de pareilles mesures, il était de la dignité des premiers magistrats d'une grande nation, de les rejeter avec horreur.

Nous observerons, en passant, que l'imposition sur les portes et les fenêtres, est aussi une imitation de la fiscalité anglaise, qui ne craint point de faire payer au peuple jusqu'à l'air qu'il respire. Nous sommes étonnés que notre directoire exécutif, si grand imitateur de ces insulaires, dans les nouvelles impositions dont il surchargeait la France, n'ait pas imaginé de transporter sur le continent celles qui ont lieu dans les îles britanniques, sur les montres qu'on veut

porter dans son gousset, sur le droit de se couvrir la tête de poudre d'amidon, sur les chiens, etc. etc.

Nous ne croyons pas que les Anglais aient donné à la convention nationale l'idée de l'impôt sur les cheminées. Mais nous pouvons assurer qu'il avait été mis en usage à Constantinople, par un des tyrans qui y régnait alors, il y a neuf cents ans: on l'appelait *l'impôt sur la fumée*.

Notre directoire exécutif pouvait-il prendre des mesures plus efficaces que celles qu'il a employées? Nous n'hésiterons pas à répondre à cette question d'une manière affirmative. Mais, pour faire le bien, il fallait vivement le désirer; il fallait avoir de grandes vues; il fallait s'entourer de personnages instruits et vertueux, et ne pas se croire les plus éclairés de tous les Français, parce qu'on était leurs premiers magistrats.

CRITIQUE
DU TEMS PASSÉ
ET DU TEMS PRÉSENT,
POÉSIES DIVERSES,
SATYRIQUES, GALANTES, ect.

ÉPITRE
A UN ARISTOCRATE ESTIMABLE,

DAIGNE accueillir mon grain d'encens,
Ma verve, hardie et féconde,
Accable de traits déchirans
Nos parvenus, nouveaux tyrans,
Méprise leur foudre qui gronde,
Et chante les cœurs bienfaisans.

Tu fais des miracles frappans,
Sans t'en douter le moins du monde !
Le pape et tous ses révérens,
A Rome où maint prodige éclate,
N'en célèbrent point d'aussi grands.

Apollon, le dieu des talens,
 Va le prouver, sans qu'il te flatte.
 Franc et loyal aristocrate,
 Non, tu n'es pas de notre tems;
 Et tes vertus, tes sentimens,
 Brillaient peu sous l'ancien régime,
 De L***, digne d'estime,
 Cher à tous les honnêtes gens.
 Comblé des dons de la richesse,
 Jamais tu ne fus orgueilleux;
 Dans les réduits de la détresse,
 En secret tu fais des heureux :
 Aux approches de la vieillesse,
 Ton cœur est tendre et généreux.
 Tu laisses lire dans ton âme
 Tes regrets sur le tems passé;
 Mais du souvenir qui t'enflamme
 Quel citoyen est courroucé?
 Tu hais les transports sanguinaires
 Des cœurs révolutionnaires,
 Et tu pleures sur nos débris;
 Dans les Français tu vois des frères,
 Et comme tels tu les chéris.
 Le jacobin, le sans-culotte,
 Aurait voulu tout égorger;
 Tu te plaisais à soulager
 Jusqu'à l'exclusif patriote.
 Tu n'iras point d'aucun parti,
 Secondant l'esprit indocile,
 Allumer la guerre civile.

L'histoire t'a trop averti
Que tout change, tout est mobile,
Que le trône même est fragile,
Qu'on voit disparaître une ville,
Et maint empire anéanti.
Quelle scène heureuse ou funeste
N'a pas troublé notre univers?
Dans tous ces changemens divers,
L'honneur seul, la vertu nous reste.
Touché des maux qu'il a soufferts,
Sous les rois, ou bien sous ses frères,
Pour l'homme libre, ou dans les fers,
Ton cœur forme des vœux sincères.
Les républicains désunis
Connaissent tes vertus, t'admirent,
S'honorent d'être tes amis,
Tandis qu'entr'eux ils se déchirent.



ÉPITRE

A UN PATRIOTE,

Qui avait vu un grand nombre d'abus.

Vous possédez, m'a-t-on dit, la lorgnette,
Au tems jadis chef-d'œuvre de Merlin:
(C'est l'enchanteur, fameux par sa baguette,
Non le ministre au cœur trop inhumain [a])
Ils vous font voir, ces verres tant magiques,
Le cœur humain, ses vices, ses vertus.
Découvrez donc si de nos lois publiques,
Chacun s'occupe, et poursuit les abus.
Je l'avouerai, ma visière est peu nette;
J'ai beau chercher à ne voir que le bien:
Ma longue attente est souvent imparfaite;
J'ouvre les yeux, et ne vois presque rien.
Je n'ai pas vu former la tendre enfance
A te chérir, auguste Liberté,
A prendre un jour hautement la défense
Des droits de l'homme et de l'égalité:

[a] A cette époque, le citoyen Merlin, de Douai, devenu depuis membre du directoire exécutif, n'était que ministre de la police. Il est l'auteur du fameux rapport sur les Suspects.

Nous ne devons rien outrer; jé le pense;
 Mais tout bon cœur aime avec loyauté
 De son pays l'auguste volonté.
 Je n'ai pas vu la brillante jeunesse
 Quitter en corps ses paisibles bureaux,
 Pour les combats, la gloire des héros:
 Elle s'endort au sein de la mollesse;
 Il est encor d'adolescens commis,
 Laisant en paix les Anglais ennemis,
 Et du dieu Mars n'osant suivre la trace;
 Avec l'amour ils ont seul guerroyé;
 D'un vieil époux ils occupent la place,
 Dans les emplois et près de sa moitié.
 Je n'ai pas vu rechercher le mérite,
 Ni prévenir les modestes talens:
 L'obscur intrigue a des succès brillans,
 Et la vertu parfois est éconduite.
 Je n'ai pas vu toujours nos gouvernans
 Briser le piège, espoir des malveillans.
 Je n'ai pas vu punir l'agiotage,
 Dont l'intérêt déprime l'assignat,
 De nos efforts le mobile et le gage.
 Je n'ai pas vu dédaigner ton éclat,
 O vil métal qu'entasse l'avarice,
 Et qui jamais ne peut être propice
 Au peuple libre, horreur d'un potentat!
 Je n'ai pas vu les marchands trop avides
 Craindre la foudre au bruit des sages lois;
 Je n'ai pas vu leurs mesures perfides
 Les démasquer, les tromper à-la-fois:

L'impunité fait régner dans la France
La faim livide au sein de l'abondance.
Notre destin ne dut être prévu
Que des auteurs de toutes nos misères.
Sur vous, Français, luiront des jours prospères,
Quand on verra.... ce que je n'ai pas vu.



GRAVES RÉPROCHES

AU GÉNÉRAL BONAPARTE,

Après la prise de Mantoue (),*

Vous avez tort, en vérité,
De vous couvrir de tant de gloire,
Gage de l'immortalité;
L'envieux en est irrité,
Il s'efforce de n'y pas croire;
L'homme qui hait la liberté
Cherche à ternir votre mémoire,
Au moment qu'à votre santé
Au sein de Mantoue on va boire.
Vingt fois l'ennemi culbuté,
Et plus pâle que n'est l'ivoire,
Accuse de témérité
Le héros Français, indompté,
Qui lui fait passer le Léthé.
On soutient à sa Sainteté
Que vous possédez le grimoire;

(*) Cette pièce, et les deux suivantes, furent imprimées dans la plupart des journaux; entr'autres dans les *Défenseurs de la Patrie*, an V, n.º 265, et dans le *Rédacteur*. On les trouverait peut-être déplacées ici parmi des morceaux purement satyriques, sans la manière dont le louange y est amenée.

Que par l'eau-bénite arrêté,
 Devant le sacré consistoire
 Vous fûrez tout épouvanté,
 Craignant au moins le purgatoire.
 En France, où l'incrédulité
 Voit son règne accredité,
 Tout cela paraît péremptoire.
 Mais voici que l'impiété
 Rit des foudres d'un monitoire,
 S'avance avec célérité
 Vers le pape jadis fêté,
 Qui va serrer dans une armoire
 Sa pantoufle, et qui s'est botté;
 Au chrétien, sage réputé,
 Son talon sera présenté,
 Pour allégorique mémoire;
 Sa brave garde du Prétoire
 S'enfuit, en criant : *levate*,

Chacun, dans notre territoire,
 Blâme la générosité
 D'un chef rempli d'humanité.
 Vous écrivez au Directoire :
 » Le vieux Wurmsér a mérité
 » D'être par nous tous respecté. »
 Mais il est en captivité;
 Le louer est attentatoire
 Aux droits d'un vainqueur décrété.
 Songez donc que l'antiquité
 Laisait sans manger et sans boire
 Un roi vaincu, trop balotté,

Après l'avoir bien garotté
 Au char pompeux de la victoire,
 Ou par esprit d'égalité,
 Le plongeait dans la pauvreté.
 Un jacobin, s'il eût été,
 Ainsi que vous, cher à la gloire,
 Ne vous aurait point imité :

Wurmser, au moins décapité,
 Aux sombres bords précipité,
 Chez les morts perdait la mémoire.

Votre courage si vanté,
 Cette étonnante habileté,
 Malgré l'Autriche si notoire,
 Me remplit aussi d'humeur noire.
 Pour m'excuser avec bonté,
 Daignez entendre mon histoire.
 Mon tendre cœur est enchanté
 D'une séduisante beauté,
 Qui reçut le nom de Victoire;
 Je l'aime avec fidélité,
 Chose rare dans ma patrie
 Et d'un accès de jalousie
 Parfois je me sens tourmenté;
 Si je la nomme, l'on s'écrie :
 Eh! c'est la maîtresse chérie
 Du général Bonaparte,
 Dont il ne pourra de sa vie
 Se plaindre de la cruauté.

LES VICTOIRES
DE BONAPARTE,
OU
MON POÈME ÉPIQUE,
EN VAUDEVILLE.

DE BONAPARTE.

O. Ut

MON POÈME ÉPIQUE.

EN VAUDEVILLE.

AIR: La bonne aventure

SANS conduire nos guerriers
Tout droit à la gloire,
Sans partager leurs lauriers,
Dignes de mémoire,
Je chante, en suivant les lois
Du plus charmant des héros :
J'aime la victoire,
moi,
J'aime la victoire.

Tendre amant et bon Français
Je sers ma patrie,
Et je fête les attrails,
De ma douce amie,
Lorsqu'au bout de ma chanson,

Je dis, du plus joyeux ton :
J'aime la victoire,
moi,
J'aime la victoire.



BONAPARTE et ses soldats
Frappent sans motif dire,
Et sous leurs valeureux bras
Le Germain expire ;
Mais l'ont-ils vu cultiver ?
Lors chacun de répéter :
J'aime la victoire,
moi,
J'aime la victoire.



Général, c'est un peu trop
Grossir ton histoire,
Et tu vas, au grand galop,
Te couvrir de gloire.
Nous allons nous enquerir
En chantant, pour te louer
J'aime la victoire,
mari,
J'aime la victoire.



Il est des infortunés
Que ton bonheur ronge :

A chaque succès, leur nez
D'un bon pied s'allonge;
Ah! juge de sa longueur,
Tandis que l'on chante en chœur;
J'aime la victoire,
moi,
J'aime la victoire.

Ménage un peu ces Français,
Conserve leur vie;
Remporte moins de succès,
Redoute l'envie;
Mais ne va pas mériter
Qu'un jour elle ose chanter;
J'aime la victoire,
moi,
J'aime la victoire.

Le pape et ses cardinaux
Ont fait une école;
Nous allons voir nos drapeaux
Sur le Capitole.
Le Saint-Père tout camus,
Dit-il dans ses Oremus?
J'aime la victoire,
moi,
J'aime la victoire.

Tous couverts de chapelets,
D'abord formidables,
Ses soldats, dans les Français
Pensent voir des diables;
Ils chantent *De profundis*,
Appellent du Paradis
La sainte-Victoire,
au gué ()*,
La sainte-Victoire.



Vous ne pouvez arrêter
Notre audace heureuse;
Nous vous faisons déchanter,
Autriche orgueilleuse;
Vous avez beau supplier
Vos soldats, et leur crier:
J'aime la victoire,
moi,
J'aime la victoire.



Malgré leurs braves transports,
Ils font leurs retraites;
Ils cèdent aux efforts

(*) Par allusion au gué que les troupes du pape furent trop
heureuses de pouvoir passer, pour mieux s'enfuir.

De nos bayonnettes ;
On chante sur leurs talons ,
Au bruit affreux des canons :
J'aime la victoire ,
moi ,
J'aime la victoire.

Wurmser, qui sut tant briller
Dans l'art de la guerre,
Forcé de capituler,
Trouve un tendre frère
Dans son vainqueur généreux,
Et lui dit : héros fameux,
J'aime ta victoire ,
moi ,
J'aime ta victoire.

Que de gens n'auraient pas cru
Voir prendre Mantoue !
Le bruit en a-t-il couru ,
Ils ont fait la moue.
Chacun de ces mécontents
Ne disait qu'entre ses dents :
J'aime la victoire ,
moi ,
J'aime la victoire.

Notre illustre Général,
 Le grand BONAPARTE,
 Ma foi, ne s'y prend pas mal,
 Afin qu'on écartere
 La guerre, et tous les forfaits,
 Et pour que l'on chante en paix :
 J'aime la victoire,
 moi,
 J'aime la victoire.

Quand la paix, comblant nos vœux,
 Marquera ses fêtes,
 Les seuls mortels amoureux
 Feroient des conquêtes ;
 L'âmant, brûlant de desirs,
 Chantera dans ses plaisirs :
 J'aimé la victoire,
 moi,
 J'aime la victoire.



AU GÉNÉRAL BONAPARTE,

*Qui, dans sa première jeunesse, avoit
voulu monter, dit-on, dans l'aérostat
élevé dans la plaine de Grenelle, par
Blanchard, en 1784.*

Ouvrant déjà ton âme aux élans de la gloire,
Tu voulais, jeune encor, t'élever dans les airs;
Mais tu devais un jour illustrer ta mémoire,
Par des faits éclatans plus dignes de l'histoire.
A ta voix l'Italie a vu tomber ses fers,
Tandis que tes exploits enchaînaient la victoire.
Mantoue a mis le comble à tes succès divers,
Que nos derniers neveux à peine pourront croire,
Et ton nom immortel plane sur l'univers.



É P I T R E
AUX JOURNALISTES,

Avant le 18 Fructidor,

SUR LA PAIX, ET SUR LA LIBERTÉ DE LA PRESSE;

F ÉCONDS auteurs des feuilles journalières,
On vous entend crier : « la paix ! la paix !
» Qu'elle succède à nos longues misères,
» Ou c'en est fait de l'Empire Français. »
Ardens censeurs, ce zèle est imprudence ;
Daignez m'en croire, arrêtez-en l'accès :
Ce propos-là n'a rien qui vous offense :
Nous connaissons votre amour pour la France,
Prétendez-vous terminer nos débats,
Et nos fureurs et nos assassinats ?
Nous approuvons votre mâle éloquence.
Mais vous avez un dessein bien plus beau ;
Vous demandez encor que l'Angleterre
Du genre humain ferme l'affreux tombeau,
Et que l'Autriche éteigne le flambeau,
Tous les brandons d'une sanglante guerre,
Qui trop long-tems a ravagé la terre.
Vous le prouvez, votre cœur généreux
Brûle de voir tous les hommes heureux,
Se rappeler à jamais qu'ils sont frères.

Malgré le joug des plus bisaires loix.
 Mais la raison vous parle par ma voix :
 Plus de la paix les douceurs vous sont chères,
 Moins vous devez faire éclater vos vœux ;
 Vous peignez trop nos craintes, nos misères,
 Et les revers d'un destin glorieux.

Un zèle pur, je le sais, vous inspire ;
 Vous consacrez au bien de cet Empire,
 Avec transport, vos veilles, vos talens ;
 Du plus beau feu vos cœurs toujours brûlans,
 Font redouter chaque jour l'énergie
 Que vous montrez contre les malveillans,
 Et les voleurs des biens de la patrie.
 Votre courage et vos soins vigilans
 Sont applaudis, avec reconnaissance,
 Des amis vrais dont s'honore la France.
 Vous déchirez des traits de l'éloquence
 L'usurpateur du pouvoir souverain,
 Dont les forfaits, la funeste ignorance
 A fait peser un lourd sceptre d'airain
 Sur les auteurs de leur heureux destin ;
 Ou, pour venger le peuple qu'on opprime,
 Vous poursuivez, par un propos malin,
 Le vil tyran avide de victime ;
 Vous arrachez son masque jacobin.
 Ah ! jouissez de la publique estime.....
 Mais, pour ternir la vertu magnanime,
 Qui, jour et nuit, met la plume à la main
 Au philosophe, au civique écrivain,
 Les ennemis de la vive lumière,

En rugissant, troublent votre carrière,
 Et de leurs noms cherchent à vous noircir.
 Ah ! la vertu ne saurait s'obscurcir,
 Et reparait plus auguste et plus belle ;
 Son vif éclat nous découvre l'horreur
 Du vice impur, qui frémit de fureur.
 Sous son égide et sa gloire immortelle,
 Vous suivez tous les divers étendards
 Qu'elle déploie à vos nobles regards :
 Dans le danger redouble votre zèle.

Loin de le prendre à jamais pour modèle,
 Qui le croirait ? il est dans le Sénat,
 Et dans le poste éminent de l'État,
 Des détracteurs du transport qui vous guide.
 Ils vous ont peint d'un crayon trop perfide ;
 Et pour vous perdre, un coupable attentat
 Fait outrager cette loi si sacrée,
 L'appui de tous, que leur bouche a jurée !
 Avec surprise on voit leur cœur ingrat
 Vouloir détruire une loi solennelle,
 La sauve-garde et l'honneur des Français,
 Qui des grandeurs leur applanit l'accès :
 Eh ! malheureux, que seriez-vous sans elle ?
 Ivres d'orgueil, ils s'en vont opprimant,
 Comme frappés d'un fol aveuglement,
 La liberté, les bienfaits de la presse,
 Tandis qu'ils ont l'insigne maladresse
 De vouloir faire un usage exclusif,
 Et de ternir du jour l'éclat trop vif.
 Plus qu'un poignard redoutant votre place,

Et cet élan qui brûle et qui consume
 Le sage, ami du peuple et de ses droits,
 Ils ont détruit la première des lois,
 Tout en feignant de la prendre pour guide;
 Leur despotisme orgueilleux et stupide
 Ose interdire à ces humbles crieurs,
 Mortels obscurs, qu'honorent les malheurs,
 De faire entendre au peuple de nos villes
 Cet énoncé des vérités utiles
 Qu'il apprend seul, qui calme ses douleurs.
 C'est étouffer de la liberté sainte
 L'auguste voix, et c'est porter atteinte
 Au droit sacré des généreux auteurs.
 Dans leurs écrits une noble franchise
 Ouvrirait-elle à la vertu nos cœurs,
 Si le méchant prétend qu'on l'autorise
 A supprimer un seul mot à sa guise?
 Parlez, Français, que le malheur épuise;
 Estimez-vous tous vos législateurs?

Plusieurs d'entr'eux, ignorans publicistes,
 A la tribune ont l'air d'un écolier;
 L'intérêt vil les change en journalistes;
 Et bas jaloux de l'immortel laurier,
 Qui toujours fuit le front des anarchistes,
 Prétendent seuls composer des journaux,
 Du sens commun redoutables fléaux.
 Ils écriraient au gré de leur vengeance!
 Jusqu'à la mort poursuivraient l'innocence,
 En étouffant son cri sourd et plaintif!
 Vous garderiez un timide silence!

Non, loin de vous ce pouvoir oppressif.

Tonnez, tonnez sur le crime et l'audace,
 Sur l'égoïsme enrichi de sa place;
 Montrez à nud les remords déchirans
 De nos obscurs et de nos fiers tyrans,
 A leur égard on ne saurait médire;
 Que la raison, le fouet de la satire
 Nous venge au moins des maux qu'ils nous ont faits,
 Mais s'agit-il de hâter les bienfaits
 Du calme heureux que l'Europe désire,
 Craignez alors vous-mêmes de détruire
 Les fruits tardifs de nos nombreux travaux,
 De rallumer la guerre et ses flambeaux.

N'imitiez point les dangereux messages
 Des directeurs, nos premiers magistrats,
 Qui, dans l'instant qu'éclataient les présages
 De cette paix, objet de vos hommages,
 Et que de Mars se désarmait le bras,
 Ont découvert l'étonnante indigence
 De nos guerriers, de nos braves soldats,
 Manquant de tout au milieu des combats,
 Eux les héros, les sauveurs de la France,
 Ils sont venus, sous de noires couleurs,
 Flatter l'espoir des sinistres vengeances,
 En révélant les maux de nos finances,
 Et nos besoins et nos vives douleurs (a).

(a) Quand les Anglais, deux fois consécutives, firent
 des propositions de paix, le directoire exécutif eut l'insigne

Quand les rentiers dévorent leurs souffrances,
 Voyez ce Pitt, ferme, profond, adroit,
 Chez les Anglais, si fiers de leurs conquêtes,
 Pour son pays, il s'arroe le droit
 De susciter contre nous les tempêtes,
 Et l'aigle altier qui plane sur nos têtes.
 Autant que nous il désire la paix,
 Pour l'obtenir sa sombre politique
 N'abaisse point la fierté britannique;
 De cent vaisseaux les terribles apprêts
 Sont tour-à-tour l'effroi de la Belgique,
 Et du Batave, allié des Français.
 Cadix en feu doute de nos succès (a).
 Voilà, voilà comme un grand peuple appelle
 La déité, source de vos regrets,
 Dont vos écrits nous peignent les attrait.
 Ah! modérez votre plainte éternelle;
 Il éclora le jour de ses bienfaits.
 Pensez-vous donc à l'important ouvrage
 De rapprocher les divers intérêts,
 Qui dans l'Europe excitent maint orage,

maladresse de développer, dans des messages, la position critique où se trouvait la France, situation qu'il importait alors de veiller à nos ennemis.

(a) À l'époque où cette épltre fut faite, les Anglais bombardèrent la ville de Cadix, dont ils furent repoussés par la sagesse des mesures que prit l'amiral Massaréo.

Où

Ont amené les meurtres, les forfaits?
 Les **citoyens** que divise un procès,
 Souvent un siècle occupent, sans succès,
 Les soins zélés d'un grave aréopage.
 A la raison les malheureux humains
 Ferment leurs cœurs, dans leurs tristes destins.
 De nos auteurs les haines peu nouvelles
 Bravent l'effort des sages et du tems :
 Et vous voulez finir en peu d'instans
 De vingt États les sanglantes querelles !



FRAGMENS

D'UN POÈME.

ENFANS des doctes sœurs et leurs chers favoris,
De savantes leçons dès le berceau nourris,
Vous consacrez vos vers à des sujets frivoles,
D'un siècle corrompu dangereuses idoles;
Vous dégradez un art qui ne sut autrefois
Que chanter la vertu, les héros et les lois.
Que votre âme brûlante éprouve un noble zèle,
Méritez de cueillir une palme immortelle;
Du peuple malheureux qu'on entende les cris,
Et que l'humanité respire en vos écrits.

.....

Le transport clandestin de nos moissons nombreuses,
Plus utiles que l'or, et non moins précieuses,
En portant l'abondance au loin chez nos voisins,
Épuise nos greniers, tarit nos magasins,
Et sous nos yeux trompés notre malheur s'achève :
Lorsque d'un chêne altier l'on voit couler la sève,
Son tronc majestueux chaque jour se flétrit,
Tout son feuillage tombe, il se sèche, il périt.

.....

L'intérêt, l'avarice appellent la famine,
Fomentent en secret nos maux, notre ruine,
Insultent à nos pleurs, à nos calamités,
Et des malheurs publics font leurs félicités.

L'affreuse soif de l'or de nos moissons s'empare,
 Ne les vend qu'à regret et d'une main avare,
 Et pour mieux s'enrichir suppose nos besoins.

.....
 O mortels fortunés, que le luxe environne,
 Dont l'éclat des grandeurs nous séduit, nous étonne!
 Vous qui semblez régner sur ce vaste univers,
 Dont tout flatte les sens et les plaisirs divers,
 Tandis que l'indigent se traîne sur la terre,
 Languit, végète et meurt privé du nécessaire:
 Le plus grand de nos maux, la disette des grains,
 N'interrompt point le cours de vos heureux destins;
 De cent mets délicats votre table est servie;
 Par les plus doux plaisirs vous charmez votre vie;
 L'opulence et l'amour viennent combler vos vœux
 (Si jamais la fortune a pu faire un heureux).
 Dans vos félicités, vous ne connaissez guères
 Les maux affreux du peuple et ses longues misères;
 Tous ses gémissemens indignent vos esprits :
 Vous trouvez que le pain est toujours à bas prix.
 Oubliez un instant le dieu de la richesse,
 Sortez de vos palais où règne la mollesse,
 Osez vous enfoncer dans ce triste réduit,
 Asile du malheur que le destin poursuit;
 Voyez dans le besoin une famille entière,
 Desirer que la mort termine sa carrière,
 Ne vivre qu'au milieu de pénibles travaux,
 Qui prolongent ses jours pour augmenter ses maux.

.....
 Pourquoi vous présenter d'aussi tristes images,

Riches, grands de la terre, objets de nos hommages?
Mes tableaux naturels vont soulever vos cœurs.
Ai-je donc prétendu faire couler vos pleurs?
Vous n'en versez jamais qu'aux cris de Melpomène,
Qu'aux mensonges pompeux, le charme de la scène.

.....



LES VŒUX

D'UN BON CITOYEN.

Q'IMPORTE à l'égoïste, au sein de l'abondance,
Les pleurs de l'indigent, les cris des malheureux ?
Si le ciel un seul jour m'accordait la puissance,
S'il daignait un instant exaucer tous mes vœux,
Serais-je un directeur inhumain, orgueilleux,
Sous un front populaire annonçant l'arrogance,
Qui croit ses courtisans des amis vertueux,
Et voit trop loin de lui les maux de notre France ?
Ou bien, législateur indolent, paresseux,
Si je devais au Peuple une vaste opulence,
Et des honneurs plus précieux,
Irais-je m'endormir avec nos demi-dieux ;
Dissenter froidement sur la triste indigence
Du rentier qui périt dans un réduit affreux ;
Qu discourir sur la finance,
Pour augmenter la mienne au-delà de mes vœux ?
Non, de mes commettans, je prendrais la défense,
Je n'existerais que pour eux.
Serais-je d'un journal auteur présomptueux ?
Désertant la tribune, aurais-je l'impudence
De faire aux écrivains la guerre avec outrance ?
J'embrasserais des soins plus grands, plus vertueux,
De Vénus, au cœur faux, je craindrais l'influence,
Et ne l'ornerais point d'un éclat radieux,

Mon cœur sensible et généreux
Du pauvre adoucira les peines, la souffrance.
Qu'avec transport je verrais ma puissance,
Si je ne m'entourais que de mortels heureux !

O vous qui présidez aux destins de la France !
Goûtez-vous ce bonheur pur et délicieux,
Espoir de la vertu, sa douce récompense ?



A UN DIGNE REPRÉSENTANT

DU PEUPLE.

Vous présenter cet ouvrage,
Où je peins les sentimens
D'un philanthrope et d'un sage,
C'est adresser mon hommage
Aux vertus de tous les tems,
A jamais votre partage,
Et m'assurer le suffrage
De tous les cœurs bienfaisans.

Au poëte qui soupire.
Après la célébrité,
Votre exemple deyrait dire
Quelle est l'immortalité.
Comme vous si l'on s'applique
A servir les malheureux,
Soudain de la voix publique
S'élèvent les plus doux vœux,
Un honorable cantique.
Ces éloges précieux
Sont plus chers et valent mieux
Que la gloire poétique.

L'HOMMAGE IMPRÉVU ET VRAI,

A U M Ê M E.

OUI, mon ami, dans ces malheureux tems,
Où les rentiers expirent sans ressource,
Si j'étais l'un de nos Représentans,
L'infortuné puiserait dans ma bourse,
Et chaque jour je laisserais moitié
Des dix-huit francs formant mes honoraires,
Pour soulager ses touchantes misères :
Il est si doux d'avoir de la pitié !
Pourrais-je rire auprès d'un front livide,
Et me liyrer aux faveurs du destin ?
Pourrais-je, hélas ! faire chère splendide,
Quand je saurais qu'en France on meurt de faim ?...
J'ai cru tracer la vertu qui me guide :
J'ai peint tes traits, ô sage CHASTELLAIN (a) !

(a) Cet ex-conventionnel, du département de l'Yonne, retiré dans le modeste héritage de ses pères, où il est comme oublié, jouit de l'estime de tous ceux qui ont le bonheur de le connaître. Il distribuait chaque mois aux infortunés, qu'il appelait ses *pensionnaires*, la plus grande partie des émolumens qu'il recevait en qualité de représentant du peuple.... Osons le dire, cette note n'est qu'une faible expression de notre reconnaissance.

A UN EX-CONVENTIONNEL.

TOI qui fis honte à ces Représentans
Dont l'intérêt est l'idole chérie,
Sage CAMBOR, honnête homme en tout tems,
Qui, tu fus vertueux, cher à tes commettans,
En trop mauvaise compagnie.
On fit le mal, quand tu voulais le bien,
Et malgré toi souffrit le citoyen
Des faux calculs de la froide ineptie.
Tu conservas un front calme, serein,
Dans les complots d'une fureur impie;
En frémissant, tu t'efforçais en vain
De désarmer plus d'un monstre inhumain,
Gorgé de sang au nom de la patrie.
Sans rien outrer dans ta philosophie,
Du devoir seul tu suivis le chemin;
Tu préférerais le plus obscur destin
Au triste honneur d'une orageuse vie.
Tu nous fais voir, ami des indigens,
Que la vertu, cette vierge immortelle,
Reste toujours aussi pure que belle,
Même au milieu du vice et des méchans (a).

(a) Cette pièce de vers est adressée au citoyen *Borie-Cambor*, l'un des plus honnêtes hommes de la convention, et dont le plus doux plaisir était de faire le bien, avec modestie et sans éclat.

LE CHAT DU TEINTURIER,

F A B L E.

LE chat d'un teinturier, rusé, plein de courage,
Était l'effroi des rats du voisinage;
Il les guettait sans cesse, alerte et furibond,
Et vous les croquait sans façon,
Comme un morceau de lard ou de fromage.
Aussi le drôle avait-il l'embonpoint
D'un reclus qui ne jeûne point,
Qu'engraisse saintement le don de ne rien faire.
Un soir le Raminagrobis,
• Troublé dans ses exploits hardis,
Se laissa choir au fond d'une chaudière,
Où se manipulait l'éclatante couleur
A Rome toujours en honneur,
Qui des rois fastueux relève la parure,
Et souvent de leur cœur est la vive peinture.
Notre chat, lors pris en défaut,
A force d'employer et la griffe et la patte,
Et de recommencer maint saut,
Sortit de sa prison teint d'un bel écarlate.
La gent souris, trompée à cet aspect nouveau,
S'approche, se rend familière,
Trotte, gambade auprès de son museau :
Mais, sous la magnifique peau,
Crac, s'élance soudain la griffe meurtrière,

Qui par douzaine au moins vous les plonge au tombeau,

Ennemis acharnés de notre république,
Au nom de *citoyen* rempli d'un vain courroux;
O zélés amateurs de l'éclat monarchique!
Cette fable s'adresse à vous.



LE CHIEN DE BASSE-COUR,

F A B L E.

O N nommait Jacobin un chien de basse-cour,
D'une humeur farouche, intraitable,
Au poil ras, hérissé, la gueule comme un four,
Et dont l'aboïment effroyable
Épouvantait les échos d'alentour.
Enchaîné dans sa loge avec soin tout le jour,
Il menace à grand bruit tout ce qu'il voit paraître,
Bêtes ou gens;

A peine même il reconnaît son maître;
Lui montre-t-on du pain, il vous montre les dents.
Mais ce chien furieux, à la mine hagarde,
Avait l'honneur d'être au moins réputé
Chien alerte, de bonne garde,
D'une extrême fidélité.

Aussi, quand le soleil quittait notre hémisphère,
Tous ses liens tombaient, il parcourait l'enclos,
La cour et le jardin, sans prendre aucun repos,
Grondait au moindre bruit à l'égal du tonnerre.

Notre terrible Jacobin,
Une nuit, entraîné par la soif ou la faim,
Ou par le diable, ainsi qu'on va l'entendre,
Dévora les poulets et les tendres agneaux,
Espoir de la maison, qu'il aurait dû défendre,
Se vautra dans le sang qui coulait à longs flots.

Le lendemain, on vit tout ce carnage,
Et l'on connut bientôt l'auteur de tels méfaits :
Sa gueule encor sanglante attestait ses forfaits,
Contre lui portait témoignage.

» Je vois trop tard qu'il faut que Jacobin
» Soit surveillé sans le moindre relâche ;
(Dit le maître, accourant un bâton à la main)
» Mais la raison nous preserit son destin :
» Et le jour et la nuit qu'on le tienne à l'attache. »



LE DINDON,

F A B L E.

Un gros dindon, las de vivre tranquille
Au milieu d'une basse-cour,
Dédaigna son heureux asile,
Et se crut fait pour un autre séjour.
En vain une dinde fidelle,
Sans exiger de soins, bonnement, chaque jour,
Comme une chose naturelle,
Lui laissait prendre en paix les plaisirs de l'amour.
Il s'imaginait être un grave personnage,
Un dindon que rien n'égalait;
Du matin jusqu'au soir il bouffait son plumage,
Faisait la roue, il s'enflait, il s'enflait,
Se rengorgeant dans ce vain étalage,
Dont avec bruit son orgueil se gonflait.
Pour comble de sottise, un jour la lourde bête
Alla se mettre dans la tête
Qu'elle peut voler dans les airs,
Ainsi que tant d'oiseaux divers.
Il prétend commencer son illustre carrière.
Sans plus y réfléchir, il s'en va, voletant,
Se percher sur le toit d'une simple chaumière,
Croit atteindre déjà le dieu de la lumière,
Prend un nouvel essor..., tombe au fond d'un étang.
Adieu son orgueil et sa joie.

Un instant avant qu'il se noie,
Il dit dâns son langage: « ahl devais-je éprouver
« Qu'on a souvent grand tort de vouloir s'élever? »

O républicains sans mérite,
Qui du peuple séduit recherchez les faveurs,
Et volez en rempant aux places, aux honneurs!
Songez-y, c'est pour vous que ma fable est écrite,



LES DEUX MOULINS,

FABLE.

UN meunier dirigeait deux moulins à-la-fois;
Aussi ne dormait-il que bien peu chaque mois;
Il leur vouait des soins fidèles;
Au nord, au sud il déployait leurs ailes;
Et pour que le travail allât toujours bon train,
Sous la broyante meule il prodiguait le grain,
Avec ardeur et vigilance.
Mais quelle était sa récompense?
Vainement il se met en frais;
Le pauvre homme ne peut jamais
Du même pas voir marcher ses machines;
L'une tournait trop vite, et l'autre avec lenteur;
Et, pour comble encor de malheur,
Elles ne lui moulaient qu'inégales farines.

Que de Représentans pareils à mes moulins !
Il en est beaucoup que j'honore:
Mais, quoique réunis pour changer nos destins,
L'un ne fait rien, et l'autre pis encore.

LA PIERRE DE TAILLE

ET

LE MOÉLON,

FABLE.

É

DIFICE vaste et superbe,

Un palais attestait les prodiges des arts,
Bravait l'effort du tems, et frappait les regards;
Il s'écroule soudain, et le voilà sous l'herbe;

Pour obéir aux ordres des destins,
La terre qui s'agite entr'ouvre ses entrailles,
De ce grand monument abîme les murailles :
Il n'est rien d'éternel chez les faibles humains,

Une belle pierre de taille,
Couchée auprès d'un humble moélon,
Lui dit avec orgueil : « Tu ne fus rien qui vaille,
Jouet du moindre aquilon;

Trop souvent l'on t'a vu dans la fronde ennemie,
Lancé contre le sage et terminer sa vie. »

Le moélon répondit en deux mots :
« Oublions le passé, source de tant de maux.
Malgré les divers torts de l'avengle fortune,
Qui place l'un au faite et l'autre au fondement,
Notre origine est commune;
Nous sommes les débris d'un même bâtiment. »

Quel est le but moral de ce court apologue ?
Vous le voyez sans peine , cher lecteur.

Mais, pour prévenir toute erreur,
Déclarons que je parle à plus d'un démagogue,
Qui de l'égalité s'érige en défenseur,
Pour mieux fouler aux pieds les vertus et l'honneur.



L'INFLUENCE TROP PUISSANTE.

J'occupais mon esprit du Conseil des Cinq-Cents,
De vos lois, ô Français! cette source première,
Qui dev'rait mettre un terme à vos maux renaissans;
Soudain je fûs frappé d'une vive lumière,
Et je me dis alors, sans détours superflus :

- » Cinq-Cents! ce nombre est grand et magnifique;
 - » Mais l'infailible arithmétique
 - » Dévoile à nos yeux un abus,
 - » Fatal un jour à notre République;
 - » Retranchez deux zéros, reste cinq, rien de plus. »
-

LE CONSEIL DES ANCIENS.

Du conseil des Anciens, voici ce que je pense :
Des caprices du sort il nous peint les hasards ;
Quand de graves mentors devraient guider la France,
Nous n'avons pour appui que de jeunes vieillards.

LE BANQUET DE NOS REPRÉSENTANS.

Quoi! vous vous régalez au sein de nos misères,
Quand l'indigent rentier pousse des cris affreux!
Buviez-vous, en riant, les pleurs des malheureux?
Non, non, des vins exquis pétillaient dans vos verres.
Pour montrer votre humanité,
Et votre vertu peu commune,
Vous honorez la touchante infortune;
Vous avez en chorus.... bu tous à sa santé (a).

MÊME SUJET.

Au-lieu de ce festin, que vous croyez civique,
De ces plaisirs achetés à grands frais,
Vous auriez dû plutôt répandre vos bienfaits
Sur les rentiers mourans dans notre République.
Les cris des malheureux étouffent la musique;

(a) Le fait est exactement vrai; à la fin d'un banquet, les députés, voulant témoigner leur commisération pour les pauvres, les honorent d'un toast particulier: c'était une quête qu'il fallait faire entr'eux pour les indigens.

Danse-t-on au milieu des pleurs et des regrets?
Vos cœurs sont-ils de bronze, ou plus froids que la
pierre?

Avant de boire, entre vous, à la paix,
Il fallait de nos maux fuir l'affreuse guerre.

MÊME SUJET.

RIEZ des vains propos de la malignité,
Sages Représentans, quand vous venez de boire
A l'éclatante et nouvelle victoire
D'un héros, de BONAPARTÉ:
C'est partager la publique allégresse.
Mais si vous célébrez ainsi tous ses exploits,
O graves auteurs de nos lois!
Vous serez toujours dans l'ivresse.



A CEUX

*Qui préférèrent une seule chandelle à
cinq.*

CHACUN a son caprice, aussi bien que son goût.
Mais faut-il pour cela de sanglantes querelles?
Non; ce serait folie, et nous pousser à bout.
Je voudrais sur ma table avoir plusieurs chandelles;
Dans mes prospérités nouvelles,
Comme je verrais clair sur-tout!
Vous, mes amis, vous n'en desirez qu'une:
Des rentiers n'en ont pas du tout.
Vous savez, je le vois, borner votre fortune.
Pour moi l'obscurité n'eut jamais des appas;
Avec une chandelle, on a lieu de la craindre:
En voulant la moucher souvent on peut l'éteindre,
Et pour la rallumer, on est dans l'embarras.



SUR LES CLOCHES.

DUT-ON m'accabler de reproches,
Me traiter de pervers et du ciel l'ennemi,
Je le dis hautement, je déteste les cloches.
De leurs sons discordans peut-on être l'ami?
Ils forment le tocsin de la guerre civile,
Combien l'humanité n'a-t-elle pas gémi
De l'horrible signal des vêpres de Sicile,
Et de la Saint-Barthélemi?

SUR LA SUPPRESSION TOTALE

Des Cloches.

QUEL silence effrayant règne au milieu des nuits!
La cloche des couvens et de nos gras chanoines
Charmait notre insomnie et berçait nos ennuis :
Il nous semblait au chœur dormir avec les moines.
Maintenant nous veillons, sans que les moindres bruits
Suspendent nos penses dans l'horreur des ténèbres.
Dans les tems malheureux le seul méchant s'endort.
O cloches ! revenez, et par vos sons funèbres
Rappelez-nous l'existence et la mort.

SUR LA LIBERTÉ DES CULTES.

ÉPIGRAMME.

VIVE à jamais la Révolution!
Pardon, lecteur, j'en suis l'apologiste.
Chaque Français fait sa religion;
L'un, à son gré, se déclare déiste;
L'autre est athée, ou bien évangéliste.
Le tems vient-il, éternel horloger,
Sonner l'instant qu'il nous faut déloger,
Nous n'avons point à craindre l'apostrophe
D'un saint cafard, d'un moine blanc ou noir;
Nos amis seuls nous disent le bon soir :
Un rustre, un sot meurt comme un philosophe.

RÉPONSE

A L'ÉPIGRAMME PRÉCÉDENTE.

J'ENTENDS d'ici plus d'un homme de bien
Dire en colère : « Out, l'on meurt comme un chien,
Dans ces beaux jours, jours affreux des tempêtes.
Eh! mes amis, ménagez mieux nos têtes,
Ne criez plus, laissez en paix nos lois :
Combien de gens, illustres autrefois,
Ou tout gonflés de leurs brillans emplois,
Qui ne pourront jamais mourir qu'en bêtes »

V E R S

Pour être mis au bas du portrait du Général HOCHE.

LE démon tout sanglant de nos guerres civiles,
Massacrait les Français, incendiait nos villes;
HOCHE attaque le monstre; et ce jeune guerrier
Soudain sait l'enchaîner des mains de la victoire.
En couronnant son front par un double laurier,
La Vendée et l'Autriche ont attesté sa gloire.



STANCES A UNE MÈRE,

Qui venait de perdre l'enfant qu'elle allaitait, âgé de sept mois.

(On peut les chanter sur l'air : *Comment goûter quelque repos ?*)

T OUCHÉS, émus de tes douleurs,
O des mères parfait modèle !
L'amour et l'amitié fidèle
N'osent même essayer tes pleurs,
La mort frappe, dans sa furie,
L'enfant sur ton sein élevé.....
Mais que le ciel a préservé
Des maux, des peines de la vie.

Rappelle-toi ces jours affreux,
Dont au-loin grondent les tempêtes ;
Le crime menaçait les têtes
Des Français les plus vertueux ;
Il eût frappé, dans sa furie,
L'enfant sur ton sein élevé,
Et que le ciel a préservé
Des maux, des peines de la vie.

Mère sensible, ignores-tu
Que pour souffrir l'homme a dû naître,
Et qu'il maudit souvent son être,
Tout en adorant la vertu ?
La Parque rend digne d'envie
L'enfant dont elle t'a privé,
Et que le ciel a préservé
Des maux, des peines de la vie.



Suspend le cours de tes douleurs ;
Dis , avec la sagesse austère :
» Plus je suis bonne et tendre mère,
» Moins je dois répandre des pleurs.
» Déjà ta carrière est finie,
» Cher fils , sur mon sein élevé l'—
» Mais le destin t'a préservé
» Des maux, des peines de la vie. »

LA SŒUR RECONNAISSANTE,
COUPLETS.

Ah ! pour mon cœur reconnaissant,
Quelle félicité suprême !
Mon frère est toujours bienfaisant,
Et c'est par devoir que je l'aime.
Elle est mon guide, mon appui,
Sa bonté tendre et tutélaire :
Puis-je dire, comme aujourd'hui :
Rien n'est si rare qu'un bon frère ?

Que le monde serait heureux,
Avec les vertus de mon frère !
Mais l'égoïsme, un monstre affreux,
Est le dieu que l'on y révère.
Dumis me comble de bienfaits,
De soins généreux et prospères,
Quand, de nos jours, tant de Français
Sont faux amis et mauvais frères.

Nous avons vu, non sans frémir,
Les partis déchirer nos villes,
Le crime effronté s'enrichir

Au milieu des guerres civiles.
Damis répandait des bienfaits
Dans ces jours de deuil, de misères,
Qu'il sans pitié tant de Français
Egorgeaient leurs amis, leurs frères.



HOMMAGE A L'AMITIÉ,
LE JOUR DE LA FÊTE D'ADÉLAÏDE.

AIR : Femmes, voulez-vous éprouver ?

DÉJA du flambeau de tes jours
Pâlissait la faible lumière;
De tes ans s'arrêtait le cours
A l'aurore de ta carrière.
Mais elle éprouva la pitié,
La Parque inflexible est émue;
Elle est sensible à l'amitié,
Adélaïde m'est rendue.



Orphée alla dans les enfers
Chercher sa compagne Euridice;
Au fond de leurs gouffres ouverts,
Un ami trouve un dieu propice.....
Mais, pourquoi donc avoir recours
Aux traits de la Mythologie?
Moi, j'aurais immolé mes jours
Pour sauver ceux de mon amie.



Le ciel a comblé tous mes vœux,

Sur ton front la santé déploie
 Ces roses, cet éclat heureux
 Qui peint le bonheur et la joie.
 C'en est fait, je dois l'espérer,
 A mon destin un dieu préside;
 Je n'ai plus rien à désirer,
 Vivant auprès d'Adélaïde.



C'est dans ton sein, douce amitié,
 Qu'on peut affronter les orages,
 Le crime sanglant, sans pitié,
 Et les revers et les naufrages.
 En vain tout change, tout périt
 Dans ce monde affreux et perfide;
 L'amitié pour jamais sourit
 Au cœur de mon Adélaïde.



LE RÊVE MENSONGER (1780).

JE suis courtisan assidu
De tous ces grands que l'on révère;
Leur cœur au mien a répondu,
Chacun d'eux se montre sincère;
Ils sont bienfaisans, justes, vrais,
Point ambitieux, ni crédules;
De leurs sottises ridicules
Ils ne nous amusent jamais :
Sans me bercer d'aucun mensonge,
A m'obliger ils sont tous prêts.
Où vois-je un tel prodige?..... En songe.



LE PARESSEUX ET L'ÉCUREUIL.

F A B L E.

Nous sommes tous égaux, disait le paresseux,
Animal d'Amérique, et puant et crasseux,
A de vifs écureuils, à grimper toujours prestes,
Sémillans et lestes.

S'il est ainsi, dit aussi-tôt l'un d'eux,
En s'élançant sur un branchage,
Viens, sautons d'étage en étage,
Et logeons-nous là-haut, tout près des cieux.
Et le voilà soudain sur la pointe de l'arbre.

L'animal lourd ne le suit que des yeux,
S'agite avec lenteur, à-peu-près comme un marbre,
Fait un pas en six jours, et croit marcher au mieux;
Enfin, n'en pouvant plus, de fatigue il succombe,
Reculé, rétrograde, et doucement il tombe
Au pied de l'arbre épais, qu'il se met à ronger.

Ami, lui crie alors un écureuil léger,
Crois-moi, renonce à ta folle entreprise;
Vainement ta force s'épuise,
Et dans tes noirs projets tout sert à te tromper.
Notre asile en tombant te réduit en poussière,
Ne songe donc qu'à remplir ta carrière;
Contente-toi de ramper.

Lecteur, s'il faut que je m'explique,

Cette fable s'adresse à certains envieux,
 Du succès des talens jaloux et furieux,
 Et qui renverseraient toute une république,
 Dans l'espoir incertain de s'élever comme eux.

L'HONNÊTE HOMME ET LES ASSASSINS.

F A B L E.

UN voyageur, paisible, honnête,
 Passait doucement son chemin;
 De scélérats une troupe l'arrête,
 L'entraîne dans un souterrain,
 Pour lui faire éprouver sa fureur sanguinaire,
 Loins de tout secours humain.
 Mais, à peine fut-il dans cet affreux repaire,
 Que, grâce aux coups du destin,
 Y pénètre à grand bruit, par l'honneur aguerrie,
 Une illustre gendarmerie;
 Dans la paix, dans la guerre utile à sa patrie;
 On saisi les brigands; on enchaîne avec eux
 Le pauvre voyageur, confus et tout honteux
 De se trouver en telle compagnie.
 Dans un cachot il est même jeté.
 Il fit esun à la justice.

Voir son extrême probité;
 Il fût remis en liberté;
 Ses assassins marchèrent au supplice,

Vous le voyez, l'honnêteté
 Peut souvent être confondue
 Avec le crime et la perversité;
 Enfin son innocence éclate, est reconnue.
 N'oublions donc jamais qu'il fut des jacobins
 Doux, généreux, même estimables,
 Vivant sans intérêt, et toujours fort humains:
 Ainsi que dans l'enfer, il est quelques bons diables.



É P I T A P H E

DE LA PLANCHE AUX ASSIGNATS.

A PRÈS avoir de mon destin
Emerveillé le fou , le sage ,
C'en est donc fait ! je gis enfin
Dans ce modeste sarcophage.
Je sus enrichir , avec rien ,
Un peuple rempli de courage ;
Il triompha par mon moyen.
Les malveillans m'ont fait outrage ;
Leur intérêt anti-chrétien ,
Multiplia trop mon image.
Je fus chère au bon citoyen.
Ma vie a fait beaucoup de bien ,
Et ma mort en fit davantage.

VÉRITÉ SUR LES ASSIGNATS.

Au sein de notre erreur profonde ,
Qu'ont produit aux Français leurs fameux assignats ?
Deux fléaux communs dans le monde :
Des riches sans vertus et d'orgueilleux ingrats.

ORAISON FUNÈBRE

DES MANDATS.

L'AGIOTAGE et la cupidité
Ont étouffé, d'une main criminelle,
Les assignats, fils de la Liberté,
Qui la couvraient d'une gloire immortelle.
Après ce coup, source de tous nos maux,
Pour soutenir la France qui chancelle,
Et de papiers dresser d'autres monceaux,
Un triste hymen allume ses flambeaux,
Et les unit dans ses horribles chaînes.
Leurs froids plaisirs, au milieu de nos peines,
Et les transports de leurs affreux ébats,
Sur les débris des fortunes publiques,
Ont fabriqué les débiles mandats,
Dignes enfans de pères faméliques,
Qu'un jour vit naître et plonger au trépas.
Mais apprenez le meilleur de l'affaire :
Chacun frémit à ce nouvel aspect ;
Alors le peuple, à qui tout est suspect,
Depuis ses jours de faim et de misère,
Fait circuler soudain le numéraire :
A du papier succèdent les écus,
Et l'agiot surpris reste confus.
Donc les mandats sont sauveurs de la France.

Malgré l'éclair de leur courte existence,
Et comme tels méritent, en retour,
Les doux élans de la reconnaissance :
Mais dites-moi, que faut-il que l'on pense
Des grands projets qui les ont mis au jour ?



GRAVE ÉNIGME.

On me respecte, et je suis le signal,
Matin et soir, d'une affreuse tempête;
J'ai des membres, dit-on, et je marche fort mal;
Je veux penser, et je n'ai point de tête,
Ou je la cache avec un soin fatal.
Quoique l'on m'ait coupé mon effroyable crête,
Sur moi l'on est tenté de s'écrier HARO.
Mais, j'en préviens, malheur à qui me glose.
Je présente un grand nombre, une importante chose;
Et trop souvent je vauds moins qu'un zéro.

AUTRE ÉNIGME MOINS IMPORTANTE.

Je fus jadis en honneur à la cour,
Et l'une des faveurs qu'accordaient les despotes,
Par le plus singulier retour,
On me consacre aux sans-culottes.
Que d'ardens et faux patriotes
Sont quelque jour assurés de m'avoir!
Combien d'entr'eux, au sein de l'opulence,

Qui peuvent à leur gré commander à la France ,
Du comblé des grandeurs soudain forcés de choir ,
Tant la fortune a d'inconstance ,
S'en croiront trop heureux, si du ciel la clémence
Sur moi modestement daigne les faire asseoir ?



BOUTS-RIMÉS

A UN JOURNALISTE,

*Qui avait tonné contre la cupidité de
certains Marchands.*

IL est des malheureux dont le sort est à plaindre,
Quand de nos jours à peine on songe au bien d'autrui;
Avec un cœur sensible et jamais fait pour seindra,
Tu daignes, cher Ariste, être leur ferme appui.
Les abus sont affreux; il est tems qu'on éclaire
Nos gouvernans trompés, qu'observe l'avenir.
L'avidé accapareur redoute la lumière,
Et voit déjà la loi tonner et le punir.
L'agiotéur sans frein a des apologistes;
Et le peuple a bien peu d'amis ardens et vrais.
Redouble tes efforts contre les libellistes,
Et sur tous les fripons décoche des pamphlets.

AUTRES.

FOUDRES du Vatican, vous n'êtes plus d'usage;
D'antiques préjugés n'auront plus notre amour;
Le héros des Français obtient, par un message,
Les chef-d'œuvres des arts, au gracieux contour;
La victoire le suit et l'aime avec constance.
Nouveau César, le pape est surpris d'avoir peur,

Et craint de perdre Rome aussi-bien que *Plaisance*;
 Au nom de Bonaparte il change de couleur;
 Il voudrait pouvoir mettre en interdit la *France*.
 Mais malgré ses sermons qui nous peignent en *noir*,
 Et qu'un jeûne absolu succède à la *bombance*,
 On a changé Lorette en profane manoir.

SUR LES MÊMES RIMES.

Du plaisir, du bonheur nous perdions trop l'*usage*;
 La constitution, objet de notre *amour* (a).
 Va tous nous rendre *heureux*, sans qu'il faille un
message.
 Déjà les éternels, à l'oblique *contour* (b),
 Ont senti refroidir leur fatale *constance*;
 Le mois de Germinal les a glacés de *peur*;
 Ils quittent de Paris les maisons de *plaisance*;
 Voyez-les tout troublés, défaits et sans *couleur*,

(a) Les choses ont changé depuis cette époque; la constitution de l'an VIII promet de nous rendre plus heureux, et d'être enfin la dernière qu'adopteront les Français.

(b) Les membres de la Convention, appelés éternels, à cause de la longueur de leur règne, furent enfin obligés de se retirer chacun chez eux, après que la constitution de l'an III eût été acceptée; encore fallut-il les faire tirer au sort, pour qu'il en restât un certain nombre. Le premier tiers partant fut désigné en germinal.

Enfin, par leur départ, ressusciter la *France* ;
 Ils auront, à leur tour, le cœur rempli de noir ;
 Aux dépens des rentiers comme ils ont fait *bombance* !
 Le remords les attend dans leur triste *manoir*,

BOUTS-RIMÉS

PROPOSÉS DANS UN JOURNAL.

EN tout tems la raison fut ma seule *boussola* ;
 Je me soumets aux lois, sans faire de *serment* ;
 Je méprise l'intrigue, et vois qu'on la *cajole* ;
 C'est de nos jours sur-tout qu'elle a plus d'un *amant*,
 Je ris des parvenus, flatteurs du *Directoire* ;
 Je suis le Jacobin armé de son *canif*,
 Pour qui l'humanité fut toujours un *grimoire* ;
 Tel que la guillotine, il était trop *hâtif*,

AUTRES,

Proposés dans le même Journal.

JAMAIS je n'ai changé de mœurs ni de *façon* ;
 Je ris du philosophe adressant une *antienne*,
 Non au seul Dieu suprême, ou bien à la *Raison*,
 Mais à tous les élus qu'on vénère dans *Sienne* ;
 Ma patrie eut toujours mes vœux, mon *oraison*,
 Lorsque tant de Français sont pour *Londre* ou pour
 Vienne.

ADIEUX

EN BOUTS-RIMÉS,

*Aux mauvais Membres de la Convention
nationale.*

LE remords déchirant, plus aigu qu'une *flèche*,
Poursuit nos députés chassés par le *scrutin*;
Dans des réduits charmans ils volaient en *calèche*;
Les Français, à leurs yeux, n'étaient que du *fretin*;
Ou les vit enrichir des *Phrynés*, des *guénouches*;
Et boire, pour raison, en secret du *sirop*;
Des vins les plus exquis ils remplissent leurs *cruches*;
Et c'est avec notre or qu'ils s'en vont au *galop*.



LES NOMBREUX ZÉROS.

CERTAIN gascon, grand exagérateur,
Faible commun aux gens de la Garonne,
Se proposait, en tout bien tout honneur,
Pour enrichir son illustre personne,
De présenter une pétition
A nos Cinq-Cents, chers à la Nation.
Il mit en tête, en zéros, cinq cents mille,
Un sien ami l'avertit de l'erreur,
Qué trois zéros étaient chose inutile. —
Sandis, mon cher, dit l'autre à ce propos,
C'est bien le moins que j'ai dû me permettre :
Dans ce Conseil ils sont plus de zéros,
Qu'il ne serait ici possible d'en mettre.



LES DEUX PENSIONNAIRES

DE L'ÉTAT.

DANS ces tems de douleurs et de gloire et d'alarmes,
Où le crime impuni cesse d'être suspect,
Tu ne manges, dis-tu, qu'à peing du pain sec :
Moi, le mien est trempé... mais c'est avec mes larmes.

L'ESPOIR D'UN RENTIER.

EN VAIN, cloué sur ma couchette,
Je suis sec comme un squelette ;
Félicitez-moi, mes amis,
Dans peu je cesse de me plaindre ;
La faim ne pourra plus m'atteindre ;
Un heureux espoir m'est permis.
Vainement ma modique rente
Trompait chaque jour mon attente ;
Je vais voir s'adoucir mon sort.
Le docteur Critas me l'assure ;
Sa parole est de bon augure.
Quel bien m'a-t-il promis?.... La mort.

FIN TRAGIQUE

D'UNE PENSIONNAIRE DE L'ÉTAT.

Pourquoi, cruels, disoit une rentière
A d'insolens et paresseux commis,
Depuis neuf mois, m'avez-vous tant promis
De me payer un secours nécessaire?
Vous m'accablez par un délai nouveau.—
Mais, dit un scribe, en retaillant sa plume,
Ainsi que vous, le besoin nous consume;
L'amour en pleurs nous croit dans le tombeau.—
Eh bien! voyez ce que vous devez faire,
Dans cet excès d'abandon, de misère,
Dit la pauvrete en cessant de prier.
O gouvernans! connaissez l'indigence
Où vous plongez tout malheureux rentier.—
Elle s'éloigne, à ces mots, en silence,
Et va se pendre au bas de l'escalier.



MONSIEUR C***
PEINT D'APRÈS NATURE.

C*** aux ci-devant enleva leur fortune.
Le clergé l'enrichit : il ne lui laissa rien.
Le revenu du pauvre aujourd'hui l'importune ;
Sa serpe trop fatale abat le citoyen ,
Pour le bonheur, dit-il, de notre République.
Mais peut-elle exister sans un peuple nombreux ,
Qu'un bon gouvernement rend constamment heureux ?
Quel est donc le motif, la sombre politique
De ce législateur, ce dévot dangereux ,
Avocat, Financier, Archiviste fameux ,
Savant Bibliographe, Auteur économique ,
Qui sait adroitement faire combler ses vœux ?
L'orgueil et l'égoïsme ont endurci son âme.
Pour qu'on parle de lui, dans l'ardeur qui l'enflamme ,
On le voit tour-à-tour incrédule et chrétien ,
Feindre la modestie, affecter le mérite :
Il ira quelque jour jusqu'à faire le bien ,
Si jamais la vertu cesse d'être proscrite.

LE POÈTE

SATYRIQUE ET RAISONNABLE.

Quoi ! me dit-on, vous lancez l'épigramme
Sur les abus et sur nos gouvernans !
Le royalisme a-t-il changé votre âme ?
Ou quel transport vous jette dans les rangs
Des jacobins, ces infâmes tyrans ? —
Lors en deux mots j'établis ma défense. —
Verrais-je, amis, dans un lâche silence,
Fondre sur nous les maux les plus affreux ?
Non, non, mon cœur sensible et généreux,
De l'infortune exprime la souffrance ;
Ma Muse adopte un parti très-nombreux,
Qui couvre au moins les trois quarts de la France :
C'est le parti de tous les malheureux.



LA VÉRITÉ

Mes chers amis, accusez moins nos mœurs
D'éteindre en nous ces transports énergiques,
Et les vertus soutiens des Républiques;
Une autre source a produit nos malheurs.
Le fourbe adroit, l'orgueilleuse ignorance
Dictent des lois et se font encenser;
L'intrigant seul parvient à se placer:
Midas s'érige en Mentor de la France.



LE CONCILIATEUR.

DANS un réduit, asile peu famé,
Café brillant, autrefois renommé,
Se rapprochaient le sanglant anarchiste,
Vrai sans-culotte, aux crins noirs, hérissés,
Le petit-maître, élégant royaliste,
Au frac bien leste, aux souliers vernissés ;
Ils ne juraient que meurtres, qu'incendie,
Què le malheur de leur triste patrie :
Ils étaient sûrs d'un horrible succès.
Un honnête homme écoutait en silence
Ces noirs complots formés par la vengeance.—
« Calmez, dit-il, ces imprudens accès.
» Je veux d'un mot vous toucher, vous confondre ;
» Sans que tous deux vous puissiez me répondre :
» Songez, amis, que vous êtes Français. »



LA BONNE FEMME TROP NAIVE.

A MIS, rappelons de nos jours,
Où le malin sarcasme et console et réveille,
Qu'en l'an quatre-vingt-douze, une petite vieille
Vint au sénat français demander des secours.
Elle croyait péroter à nierville;
Mais, en deux mots, voici tout son discours,
Qu'on va trouver dicté par la simple nature :
« Adoucissez mon sort, vous êtes mon recours,
» Pitoyable législature (a). »

(a) Gorsás rapporte, en prose, réellement cette naïveté dans
son *Courrier des 83 Départemens*, Tome X, N.º 16, page 252.

LE JACOBIN ENRAGÉ.

JE suis encor glacé par l'épouvante,
Et mon effroi n'est point un préjugé.
Je viens de voir (la chose est importante)
Un jacobin tout-à-fait enragé,
Qu'avec fureur la soif du sang tourmente.
Griçant les dents comme l'esprit-malin,
Qui suit, dit-on, l'homme juste à la piste,
Il blasphémait contre un bon citadin,
Qui, sans détour, l'appela terroriste.
A ce propos, que chacun applaudit,
Notre boit-sang ces paroles rugit :
« Vas, comme toi, j'en mangerais bien quatre.
Quelqu'un alors soudain lui répondit :
« En jacobin vous savez vous ébattre,
» Et vous avez, parbleu, grand-appétit. »
Après ces mots, sans regarder derrière,
Nous avons tous fui la dent meurtrière
Du nouvel ogre autrefois en crédit.

LE TERRORISTE.

COLLOT-D'HERBOIS, ce monstre sanguinaire,
Qui de Lyon voulait faire un tombeau,
Pour se venger du sifflet téméraire

Qui l'assaillit jadis sur le tréteau,
Se pavait devant un sien confrère;
Des coups trop vains d'un Scévola nouveau,
« A mon oreille a bien sifflé la balle,
» (S'écriait-il dans sa fierté brutale)
» Le bruit aigu de son rapide cours...—
» Oh! répliqua le collègue estimable,
» Vous entendez, le fait est véritable :
» Le crime aveugle, il ne nous rend point sourds. »

CAUSE DE LA MÉCHANCETÉ
DES HOMMES,
ÉPIGRAMME PHILOSOPHIQUE.

NE vous étonnez pas si l'homme est sanguinaire,
S'il sourit au carnage et massacre son frère :
Lorsqu'il fut porté dans le flanc'
De sa faible et souffrante mère,
Il ne s'abreuvait que de sang.

LE VOLEUR INSULTÉ.

UN voleur effronté crochetait une porte;
La garde arrive, et le saisit soudain;
Lui voyant l'œil hagard, l'air farouche, inhumain,
Le commandant de la cohorte
Jure que c'est un jacobin. —
« Monsieur, dit le quidam, transporté de colère,
» De tels propos à la fin je suis las :
» Arrêtez les voleurs, puisque c'est votre affaire,
Mais, ventrebleu ! ne les insultez pas (a).

(a) La Commission exécutive de la République helvétique, dans son message au Corps législatif, a fort bien défini ce qu'on doit entendre par *Jacobin*. « Nous appelons *Jacobins*, dit-elle, » ces hommes ennemis irréconciliables de tout régime où ils ne » dominent pas, et de tout gouvernement où ils n'ont pas une » influence exclusive; ces hommes, qui n'ont voulu faire ren- » dre aux peuples leurs droits, que pour les usurper par l'in- » trigue, et régner sous leur nom; ces hommes enfin qui, » n'aiment dans l'autorité, que le pouvoir d'opprimer et de » nuire. »

LE PATRIOTISME BIEN PAYÉ.

Vive, vive la République !
S'écriait Araton, de joie étincelant ;
Oui, son régime est excellent ;
Il faut qu'on le préfère en bonne politique ;
Tout citoyen fait valoir son talent. —
Il déployait ainsi son âme très-contente,
Ce patriotique orateur ;
La liberté lui paraissait charmante ;
Il était administrateur,
De plus ardent agioteur,
Et se faisait au moins vingt mille écus de rente.



LA FEMME D'UN FOURNISSEUR.

LA brillante moitié d'un moderne richard,
Jadis en gros sabots servante très-fidèle,
Arrive, au grand galop, dans un superbe char,
Auprès de l'opéra, pour la pièce nouvelle.
Le cocher, fort exact à remplir son devoir,

Lui dit, d'un ton qui témoignait son zèle : —

Madame, viendrons-nous vous reprendre ce soir ?

Il y a gros, répondit-elle.



LE SIGNAL AMOUREUX.

L'ÉPOUSE de Philas, femme très-patriote,
Fait présent à l'État de ses riches bijoux,
Pour la guerre que contre nous
De toutes parts suscite maint despote.
Mais, prudente et nullement sotte,
Elle en sait conserver d'un usage bien doux ;
C'est le brillant anneau qu'elle met à chaque oreille,
Le fortuné jour, ou la veille
Que son mari doit être absent :
A ce signal secret accourt l'heureux galant.



LE ZÉLÉ PATRIOTE.

O^N prélevait le quart du revenu,
Pour mieux fonder la république en France.
Un citoyen, peu chargé de finance,
Se désolait d'être sans un écu ;
Voulant pourtant prouver aussi son zèle,
Et satisfaire au penchant de son cœur,
Il se rendit chez le dur percepteur,
Accompagné de sa femme, assez belle.—
« A mon pays j'ai tout sacrifié ;
» Prenez, dit-il, mon épouse fidelle :
» Au-lieu d'un quart, je donne ma moitié. »



LE PRÊTRE

Qui veut être relevé de ses vœux.

Un prêtre, mécontent des vœux qu'il avait faits,
Et voulant abjurer le trop saint ministère,
Se rendit chez un sien confrère,
Qui d'un heureux hymen savourait les attraits ;
Il menait avec lui, soit hasard, soit exprès,
Une jeune poulette, assez gente, assez belle.
Le consulté sourit aux grâces, au teint frais
De cette charmante pucelle,
Et dit à son ami : « Terminons ce procès :
• Qui peut vous relever mieux que mademoiselle ? »

LE MAUVAIS PRÊTRE.

Mes chers amis, je vais conter un trait
Des saints du jour, ces dévots personnages,
Cités encor comme les seuls vrais sages.
Au naturel, je vous peins le portrait
D'un doux ministre, adorateur suprême
Du dieu puissant qu'on ignore et qu'on aime.
Il vint chez moi, rempli de charité,
Pour y verser les dons de l'évangile,
Et gémissant sur l'incrédulité

D'un cœur pervers à sa voix peu docile.
 Mais il se flatte et croit me convertir.
 Il apperçoit ma compagne fidelle,
 Dont l'âme est neuve et craint un repentir ;
 Il sent soudain se ranimer son zèle.—
 « Ah ! que le ciel éclaire votre esprit !
 (Lui répéta le saint Homme à confesse)
 » D'un divorce vous partagez le lit !
 » Un tel hymen outrage la sagesse ;
 » Rome et l'Eglise abhorrent ce délit. »
 Ma jeune épouse et l'écoute et frémit ;
 Elle me quitte avec douce simplesse.....
 Et le cafard en a fait sa maîtresse.



LA MALIGNE INSCRIPTION.

RESPLANDISSANTE d'or, de riches diamans,
Parée encor des dons de la nature,
Qui l'exemptaient de ces vains ornemens,
Si la beauté jamais dédaignait l'imposture,
La charmante moitié d'un des Représentans
Qui du sénat français occupent les stales,
Se rendit dans un bal d'aimables élégans,
Fière de surpasser l'éclat de ses rivales.
Mais on ne fit, hélas! que rire à ses dépens.
Sur sa robe légère on lut les mots suivans,
Qu'un des jeunes sardanapales
Sut attacher pour égayer les gens :
Propriétés nationales.

LE MÉDECIN DE MAUVAISE HUMEUR.

Mais dans ces tems si malheureux, 2
Disait au médecin Phrosime
Une femme au cœur bon, sensible et généreux,
La nature adoucit le sort qui nous opprime :
Les malades, docteur, me semblent peu nombreux.—
Pourquoi s'en étonner dans ce siècle de crime,
S'écria l'Esculape avec emportement ?
De nos jours, le gouvernement
A mis tout le monde au régime.

ÉPIQUE AUX FEMMES

SEXE enchanteur, toujours suivi des grâces,
Dont la présence embellit l'univers,
Et qui conduis les plaisirs sur tes traces,
Daigne agréer mon hommage et mes vers.
D'un seul regard tu ranimes nos âmes;
Sexe charmant tu régnes sur nos cœurs,
Et ton commerce a su polir nos mœurs:
Nous devons tout à la beauté des femmes.

L'homme, livré jadis à ses fureurs,
Suivait l'instinct qui guide le sauvage;
Au fond des bois il fixait son séjour;
Des sens grossiers lui tenaient lieu d'amour.
Vous désarmez son féroce courage;
Voulant vous plaire, il est doux, généreux,
Et son bonheur est votre seul ouvrage.
Quel cœur ingrat ignore vos bienfaits,
Et peut rougir d'adorer vos attraits,
Chers en tout tems au héros comme au sage.

Le papillon se plaît à voltiger,
Dans nos jardins, de l'œillet à la rose;
Nous le voyons tour-à-tour se fixer
Sur le bouton et sur la fleur éclosée;

Il rend hommage aux filles du printemps,
 Et leur dérobe une douce ambroisie :
 Ainsi l'on voit des époux, des amans,
 Ivres d'amour, s'écouler les instans.
 Est-il sans vous de plaisirs dans la vie ?

Lorsque Phébus fait descendre son char,
 Qu'il joint Thétis dans ses grottes profondes,
 Et que ses feux vont embrâser les ondes,
 L'amour malin se promène à l'écart,
 Et nous trouvons les grâces rassemblées
 Sous des berceaux, sous des ombrages frais,
 Des mains de l'art négligemment voilées.
 La volupté sourit à leurs attraits.
 Dans ces beaux lieux, dans ces rians bosquets (a),
 Règne un jour sombre, une clarté mourante,
 Qui rend encor la beauté plus piquante.

Jardins où l'art embellit la nature,
 Lieux enchantés, asiles des plaisirs,
 Où des berceaux de fleurs et de verdure
 Cachent l'amant et ses tendres desirs ;
 Jardins rians, vos routes solitaires
 N'auraient bientôt plus de charme à nos yeux,
 Si les beautés qui nous sont toujours chères
 Abandonnaient vos bois délicieux :
 Ainsi les fleurs font briller nos parterres.

(a) Les jardins d'Idalie, de Tivoli, etc.

De vous dépend notre plus grand bonheur,
 Sexe adoré que célèbre ma lyre;
 Hélas ! sans vous tout languit, tout expire,
 Le triste ennui vient glacer notre cœur.
 Faites toujours renaître l'allégresse;
 Que dans vos yeux une douce langueur
 A chaque instant nous peigne la tendresse;
 De vos amans osez combler les vœux :
 Il est si doux de faire des heureux !

Mais pourriez-vous n'aimer que des Narcisses,
 Et mépriser, pour de légers défauts,
 D'un tendre amant l'hommage et les services,
 Sans adoucir un seul instant ses maux ?
 Au dieu d'amour ce serait faire outrage.
 Ah ! le mortel qui se laisse enflammer,
 Doit vaincre un jour et doit enfin charmer :
 Un Adonis est souvent un volage.

Né pour vous plaire, objet de vos desirs,
 Heureux qui voit son aimable maîtresse
 En rougissant écouter ses soupirs,
 Qui, chaque jour, au gré de sa tendresse,
 Peut, dans ses bras, s'enivrer de plaisirs !
 Il sait de fleurs parsenier sa carrière ;
 C'est pour lui seul que la nature entière
 Veut s'embellir, que naissent les beaux jours ;
 Trésors, grandeurs, il voit tout sans envie,
 Il est heureux dans le sein des amours ;

Il goûte en paix les seuls biens de la vie.

Je ne suis point jaloux de bien rimer,
Ni de me voir au sommet du parnassé,
Près de Rousseau, de Voltaire et d'Horace :
Je mets ma gloire à savoir bien aimer.



LA JOURNÉE DU 14 JUILLET 1789.

CHANT PATRIOTIQUE.

AIR : *De l'hymne des Marseillais.*

Ils languissaient dans l'esclavage,
Les descendans des fiers Gaulois;
Ils avaient courbé leur courage
Sous le sceptre d'or de leurs rois;
La bastille, de noirs abîmes,
Des vertus étaient le séjour;
A peine un gémissement sourd
Osaient dire aux cœurs magnanimes :
Nous avons trop subi de tyranniques lois,
Brisons (*bis*) nos fers honteux et rentrons dans nos
droits.

Chœur.

Nous avons trop subi, etc.

2.^e STROPHE.

Le monstre affreux du despotisme,
Au gré de ses projets cruels,
Secondé par le fanatisme,
Foulait sous ses pieds les mortels.
Son ambition et ses crimes
Faisaient couler des flots de sang;

Ceux dont il déchirait le flanc
Poussaient au ciel ces cris sublimes :
Nous avons trop subi de tyranniques lois,
Brisons (*bis*) nos fers honteux et rentrons dans nos
droits.

Chœur.

Nous avons trop subi, etc.

3.^e STROPHE.

Que vois-je ! l'on frémit en France
De ramper sous un souverain.....
Mais où vole ce peuple immense,
D'un long sommeil sortant enfin ?
Armé de faux, de faibles piques,
Il brave cent bouches d'airain,
Marche et chante au bruit du tocsin,
Dans ses transports patriotiques :
Nous avons trop subi de tyranniques lois,
Brisons (*bis*) nos fers honteux et rentrons dans nos
droits.

Chœur.

Nous avons trop subi, etc.

4.^e STROPHE.

Il escalade avec furie
Les murs, les menaçantes tours,
Qui devaient de la tyrannie
Prolonger à jamais les jours.
En vain à son ardent courage

S'opposent de larges fossés :

« Que nos cadavres entassés,

» Cria-t-il, ouvrent un passage :

« Nous avons trop subi de tyranniques lois,

» Brisons (*bis*) nos fers honteux et rentrons dans nos
droits. »

Chœur.

Nous avons trop subi, etc.

3.^e STROPHE.

C'en est fait, le ciel se déclare

En faveur d'un peuple irrité.

Tombe, forteresse barbare,

Cède aux coups de la liberté.....

Déjà tes murs sont en poussière ;

Élevés sur leurs fondemens,

Les plus augustes monumens

Vont redire à l'Europe entière :

Nous avions trop subi de tyranniques lois,

Nos fers (*bis*) sont tous brisés, nous rentrons dans
nos droits.

Chœur.

Nous avions trop subi de tyranniques lois,

Nos fers (*bis*) sont tous brisés, nous rentrons dans
nos droits (*a*).

(a) C'est ici le langage des républicains, ainsi que dans l'hymne suivant, qui ne doit nullement déplaire à ceux qui ont une autre façon de penser. N'est-il pas permis aux poètes qui vivent dans une monarchie, de chanter la liberté? Voyez les tragédies de Corneille, de Racine, de Voltaire, etc., etc.

FONDATION
DE LA
RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
HYMNE,

Pour le primidi vendémiaire.

AIR : *Du vaudeville des Jumeaux.*

O jour à jamais mémorable !
Un grand peuple vient répéter
Ce serment sacré, redoutable,
Que l'honneur seul peut lui dicter :
« A la félicité publique
» Jurons de maintenir les lois;
» Nous défendrons la République :
» L'homme est rentré dans tous ses droits. »

Chœur.

A la félicité publique
Nous jurons le maintien des lois ; etc.

1.^e STROPHE.

Telle qu'un éclatant tonnerre,
Ta voix, auguste Liberté,

Annonçait en vain à la terre
 Qu'on outrageait l'humanité.
 Sortez d'un sommeil léthargique,
 Des tyrans abjurez les lois,
 Et fondez une République :
 L'homme va rentrer dans ses droits.

Chœur.

Craignons un sommeil léthargique ;
 Des tyrans abjurons les lois,
 Et fondons une République :
 L'homme est rentré dans tous ses droits.

3.^e STROPHE.

La France entend ces cris de gloire,
 Se réveille, brise ses fers,
 Et ce n'est plus que dans l'histoire
 Qu'on voit les maux qu'elle a soufferts (a).
 Des vertus l'amour énergique
 Enfante les plus grands exploits ;
 Il affermit la République,
 Et l'homme rentre dans ses droits.

Chœur.

Des vertus l'amour énergique, etc.

4.^e STROPHE.

Français, que d'immortels ouvrages

(a) Les poètes lisent de loin dans l'avenir.

Portent à vos derniers neveux
De vos héros et de vos sages
Les beaux noms à jamais fameux ;
Et dans un solennel cantique ,
Unissez vos cœurs et vos voix ,
Pour célébrer la République :
~~L'homme est rentré dans tous ses droits.~~

Chœur.

Dans le plus solennel cantique
Unissons nos cœurs et nos voix ,
Pour célébrer la République :
L'homme est rentré dans tous ses droits.

5.^e STROPHE.

L'astre qui lance sa lumière,
Et fut le premier de nos dieux,
Va recommencer sa carrière ;
Il nous guide du haut des cieux :
Vendémiaire ouvre l'année ,
Pour les Républicains Français ;
De pampre elle s'est couronnée ,
Présage heureux de ses bienfaits.

Chœur.

Vendémiaire ouvre l'année , etc.

LA JEUNESSE.

H Y M N E.

AIR : *Jeunes amans, cueillez des fleurs.*

O tendre espoir de vos parens !
Beautés fraîches comme l'aurore ;
Vous, aimables adolescents,
Et dont le front rougit encore :
Venêz, sur ce modeste autel,
Jeunesse brillante et chérie,
Faire le serment solennel
De toujours aimer la Patrie.

Chœur.

Faisons le serment solennel
De toujours aimer la Patrie.

2.^e STROPHE.

Elle trouve en vous son appui,
Et vous lui devez votre hommage ;
Son amour célèbre aujourd'hui
Toutes les vertus du bel âge.
Le tems sourit à vos desirs ;
Votre sort est digne d'envie :
Vous ne voyez que des plaisirs
Dans la carrière de la vie.

Chœur.

Vous ne voyez que des plaisirs
Dans la carrière de la vie.

3.^e STROPHE.

Le père embrasse son cher fils,
Qu'il consacre à la République;
La mère, avec des yeux ravis,
Contemple une beauté pudique.
Ce jour heureux, ce jour charmant,
Est la fête de la nature;
C'est la fête du sentiment:
Tout en retrace la peinture.

Chœur.

C'est la fête du sentiment:
Tout en retrace la peinture.

4.^e STROPHE.

Au milieu des amours déceints,
Approchez, grâces ingénues:
Votre aspect pénètre nos sens
De vertus souvent méconnues;
Vous surpassez l'éclat des fleurs,
Qu'un matin voit à peine écloses:
Ornez vos fronts de leurs couleurs,
Et de ces couronnes de roses.

Chœur.

Ornez vos fronts de leurs couleurs,

Et de ces couronnes de roses.

5.^e STROPHE.

Et vous, braves adolescents,
Vous éprouvez déjà l'ivresse
De la gloire et des arts brillans,
Doux charmes de votre jeunesse;
En hommes instruits, en guerriers,
Vous servirez votre patrie :
Recevez ces palmes, ces lauriers,
Dons de la gloire et du génie.

Chœur.

Recevez ces palmes, ces lauriers,
Dons de la gloire et du génie.

6.^e STROPHE.

Voyez les jours délicieux
De cette fête attendrissante !
La nature étale à nos yeux
Sa pompe la plus éclatante ;
Et nous contemplons nos enfans,
Objets d'une vive tendresse :
C'est à l'approche du printemps
Qu'on doit célébrer la jeunesse.

Chœur.

C'est à l'approche du printemps
Qu'on doit célébrer la jeunesse.

7.^e STROPHE.

Lorsqu'elle annonce des vertus,
Elle double notre espérance;
Nos ennemis sont abattus,
Et frémissent de sa vaillance;
Elle écrase nos oppresseurs,
Et rit de leur fureur jalouse.
Venez, nos braves défenseurs,
Faites choix d'une digne épouse.

Chœur.

Venez, nos braves défenseurs,
Faites choix d'une digne épouse.

8.^e STROPHE.

C'est de vous seuls que la beauté
S'énorgueillit du tendre hommage,
Fière de la félicité
Qu'elle destine au vrai courage.
Pour assurer votre bonheur,
L'amour suit les pas de Bellone:
Favoris de Mars, de l'honneur,
Que le chaste hymen vous couronne.

Chœur.

Favoris de Mars, de l'honneur,
Que le tendre hymen vous couronne.

9.^e STROPHE.

Quand vous ornez votre pays,

(158)

La sagesse aussi vous décore :
De même nous voyons les fruits
Se réunir aux dons de Flore.
Parés de ses trésors brillans,
Charmes de notre âme attendrie,
Aux grâces joignez les talens :
Ornez et servez la Patrie.

Chœur.

Aux grâces joignez les talens :
Ornez et servez la Patrie.



LES ÉPOUX,

HYMNE.

AIR : *J'aime Rosine à la folie.*

Les chants de l'hymén retentissent,
Et mille voix en chœur s'unissent.
Époux à jamais fortunés !
Nous célébrons avec ivresse
Vos nœuds charmans, votre tendresse,
Des mains du plaisir couronnés.
Le bonheur que l'amour procure
Souvent est mêlé de regrets :
Hymen ! ta félicité pure
Sans cesse a de nouveaux attraits.

Chœur.

Hymen ! ta félicité pure
Sans cesse a de nouveaux attraits.

2.^e STROPHE.

L'amant vit au sein des alarmes :
Dans les soupirs et dans les larmes,
Il forme l'espoir d'être heureux ;
Il trouve une amante infidelle,
Il craint une beauté cruelle,
Et voit toujours troubler ses vœux.

Tendres époux, tout vous assure
D'un sort constant les doux bienfaits :
Hymen ! ta félicité pure
Sans cesse a de nouveaux attraits.

Chœur.

Hymen ! ta félicité pure, etc.

3.^e STROPHE.

Tu viens embellir notre vie
D'une compagne, d'une amie,
Qui sait adoucir nos chagrins ;
Ses vertus et ses tendresses,
Et de nos enfans les caresses,
Nous font couler des jours sereins.
Nous ne devons qu'à la nature
Notre bonheur, des plaisirs vrais.
Hymen ! ta félicité pure
Sans cesse a de nouveaux attraits.

Chœur.

Hymen ! ta félicité pure, etc.

4.^e STROPHE.

Quand d'une douce gaieté brille
Le front du père de famille
Entre les bras de ses enfans ;
Sa vertueuse ménagère,
Prodiguant les soins d'une mère,
Fait entendre ces mots touchans :

« Croissez,

* Croissez, ô mes fils! la nature
n Vous a comblés de ses bienfaits.
n Hymen! ta félicité pure
n Sans cesse a de nouveaux attraits. »

Chœur.

Hymen! ta félicité pure, etc.

5.^e STROPHE.

Au sein d'une aimable vieillesse
Se renouvelle la tendresse
De Philémon et de Baucis;
Chaque jour leurs mains défaillantes,
De fleurs, de roses éclatantes
Couronnent leurs cheveux blanchis.
L'hiver est pour eux sans froidure;
Tous leurs momens coulent en paix.
Hymen! ta félicité pure
Sans cesse a de nouveaux attraits.

Chœur.

Hymen! ta félicité pure
Sans cesse a de nouveaux attraits.

L'AGRICULTURE.

HYMNE.

AIR: *Pour vous, Philis, j'aurais dessein.*

L'HOMME, isolé dans l'univers,
Aux ours disputait la pâture,
Lorsque la terre, sans culture,
N'offrait que d'arides déserts.
Mais, éclairé par la nature,
Un sage adoucit son destin :
La bienfaisante agriculture
Rend heureux tout le genre humain.

Chœur.

La bienfaisante agriculture
Rend heureux tout le genre humain.

2.^e STROPHE.

Les vertus parlent aux mortels;
Des rochers affreux s'applanissent;
Les champs cultivés s'embellissent,
Et Triptolème a des autels.
D'une gloire éclatante et pure
Jouit l'honnête laboureur :
Les travaux de l'agriculture
Du genre humain font le bonheur.

Chœur.

Les travaux de l'agriculture
Du genre humain font le bonheur.

3.^e STROPHE.

Chez un grand peuple tous les ans (a),
Les chefs, les maîtres despotiques,
Se livrent aux travaux rustiques,
Ainsi que leurs fiers courtisans;
On voit leur pompe superflue
Rechercher l'humble laboureur,
Et de conduire la charue
Les rois mêmes se font honneur.

Chœur.

Et de conduire la charue
Les rois mêmes se font honneur.

4.^e STROPHE.

L'égoïsme, ce monstre affreux,
Dans nos calamités publiques,
Se glissa sous les toits rustiques
Du cultivateur vertueux,
Qui bannit loin de sa présence
Ce dieu des forfaits et de l'or;
Il chérit l'honnête indigence,

(a) Les Chinois.

Et la charue est un trésor.

Chœur.

Il chérit l'honnête indigence,
Et la charue est un trésor.

5.^e STROPHE.

Mortels corrompus et méchans,
Fuyez nos champêtres asiles;
Les crimes ont souillé vos villes;
Et la sagesse habite aux champs;
Votre orgueil stupide et sauvage
Éclate dans vos fols dédains;
Et le laboureur est un sage,
Père et bienfaiteur des humains.

Chœur.

Oui, le laboureur est un sage,
Père et bienfaiteur des humains.



LES MARINS FRANÇAIS. CHANT PATRIOTIQUE

AIR : *De la fanfare de Saint-Cloud.*

« **M**ANŒUVRONS, déployons nos voiles ;
» Le vent est propice à nos vœux ;
» Le jour fait pâlir les étoiles ;
» Levons l'ancre d'un bras nerveux ;
» Au moment de quitter la terre,
» Donnons le signal du départ ;
» Allons planter en Angleterre
» De la Liberté l'étendard.

Chœur.

» Allons planter en Angleterre
» De la Liberté l'étendard. »

2.^e STROPHE.

Au bruit de ces chants de victoire,
Ils voguent combattre Albion ;
Nos marins présagent leur gloire
Au premier signal du canon ;
Ils brûlent d'un égal courage,
Contre le trépas affermis ;
Ils bravent le vent, le naufrage,
Le fer et les feux ennemis.

Chœur.

Ils bravent le vent, le naufrage,
Le fer et les feux ennemis.

— 3.^e STROPHE. —

Sous nos vaisseaux qui fendent l'onde,
Le flot se soulève et mugit;
Dans le lointain la foudre gronde,
Et le ciel soudain s'obscurcit;
Elle accourt l'horrible tempête;
Et le nocher reste serain:
Lui verra-t-on courber la tête?
Il est Français, il est marin.

Chœur.

Lui verra-t-on courber la tête?
Il est Français, il est marin.

— 4.^e STROPHE. —

Du sommet des vagues bruyantes
La nef s'élance dans les airs,
Et voit des montagnes mouvantes
Entr'ouvrir l'abîme des mers.
Il apostrophe ainsi l'orage,
Le pilote entouré d'éclairs:
« C'est par des travaux, du courage,
» Qu'on s'illustre dans l'univers. »

Chœur.

C'est par des travaux, du courage,

Qu'on s'illustre dans l'univers,

5.^e STROPHE.

En vain la tempête effrayante
Bouleverse les airs, les flots,
L'ennemi paraît, se présente;
Et nos marins sont des héros.
Un même cri se fait entendre,
Vole de tribord à babord :
« Contraignons l'Anglais à se rendre ;
» Il faut vaincre ou trouver la mort. »

Chœur.

Contraignons l'Anglais à se rendre ;
Il faut vaincre ou trouver la mort.

6.^e STROPHE.

Le ciel en feu lance la foudre,
Et l'airain gronde avec fracas;
Un mât chancelle, tombe en poudre;
L'antenne se brise en éclats.....
« Volons, volons à l'abordage,
» Et nos succès seront plus grands ;
» Un peuple libre a du courage,
» Il doit triompher des tyrans. »

Chœur.

Un peuple libre a du courage,
Il doit triompher des tyrans.

7.^e STROPHE.

La divinité de la France
 Abaisse l'orgueil d'Albion;
 Notre ennemi, plein d'arrogance,
 Jette à nos pieds son pavillon.
 Le calme alors renaît sur l'onde,
 Le ciel s'éclaire et s'embellit :
 Aux héros, aux vengeurs du monde,
 La nature même applaudit.

Chœur,

Aux héros, aux vengeurs du monde,
 La nature même applaudit.

8.^e STROPHE.

Allez célébrer votre gloire,
 Intrépides marins français;
 Que les lauriers de la victoire
 Immortalisent vos succès;
 Voguez vers l'heureuse patrie
 Qui sert d'exemple à l'univers,
 Et que la Liberté chérie
 Triomphe à jamais sur les mers.

Chœur,

Et que la Liberté chérie
 Triomphe à jamais sur les mers.

L'AMOUR DE LA PATRIE.

ROMANCE.

LA patrie est comme une amante,
Que nous jurons d'aimer toujours ;
Le cœur rempli de sa flamme brûlante,
Avec transport nous lui donnons nos jours.



Mais si l'amant trahit sa belle,
Qu'il chérissait bien tendrement,
Le citoyen, à son pays fidèle,
Ne fut jamais parjure à son serment.



De roses l'amour nous couronne ;
Elles meurent sur son autel :
Mais le laurier que la gloire nous donne,
Couvre nos fronts d'un éclat immortel.



Servir, aimer femme jalouse,
Est le plus fortuné destin :
Jusqu'à la mort adorer sa patrie,
Comble les vœux d'un vrai républicain.

UNE JEUNE ÉPOUSE A SON MARI,

Les premiers mois qu'elle est enceinte.

AIR : *Des simples jeux de son enfance,*

PARTAGE toute mon ivresse,
Le ciel a béni notre hymen ;
Un gage de notre tendresse
Vient de tressaillir dans mon sein,
En vain le tems fuit et s'élance,
Et se plaît à tromper nos vœux ;
L'amour double mon existence,
Pour nous rendre à jamais heureux,



Quelle félicité suprême
Ravit et pénètre mon cœur !
Quoi ! bientôt une autre moi-même
Naîtra pour sentir mon bonheur !
Grâce au destin le plus prospère,
Mon ami s'entendra nommer
Époux fidèle, tendre père ;
Et nous serons deux pour t'aimer,

A MA JOLIE TANTE,
LE JOUR DE STE. GÉNEVIÈVE, SA FÊTE.

AIR : *Il pleut, il pleut, bergère.*

GÉNEVIÈVE fut vierge,
Et charmait les humains ;
On ne vit qu'un beau cierge
Dans ses pucellés mains.
Mais la raison murmure
De ce choix rigoureux :
Cédons à la nature,
C'est obéir aux cieux.



Ainsi que sa patronne,
Dont le nom est fêté,
Ma tante, douce et bonne,
A de l'humanité,
Que fait l'apothéose
Aux amours, aux appas ?
Nous voyons mainte rose
Chaque jour sur ses pas.



Vous faites des miracles

Comme on en fit jadis ;
Vous pourriez , sans obstacles ,
Ouvrir le paradis :
L'incrédule farouche ,
Sans oser en douter ,
Mourrait sur votre bouche ,
Pour y ressusciter.



L'HYMÉNÉE.

COUPLETS,

*Chantés le jour du mariage du citoyen B***.*

AIR : *Il faut des époux assortis.*

HYMEN ! tu combles nos desirs ;
Au sort des mortels tu présides ;
Tu soumets aux plus doux plaisirs
Les grâces modestes, timides.
Pour fixer le volage amour,
Et le rendre à jamais fidèle,
Tu te décides, dans ce jour,
A lui rogner enfin une aîle.

•••
Il vole avec vous sur les pas
Du dieu charmant de la tendresse,
Belle Mimi, dont les appas,
Brillent encor par la sagesse,
Alors, pour la première fois,
S'embrassant en amis fidèles,
L'amour dépose son carquois,
Et l'hymen lui coupe les aîles.

•••
Pour tous les vrais amis des mœurs

L'hymen a des nœuds desirables ;
 Ses liens sont tissés de fleurs,
 Et ses plaisirs purs et durables.
 Le bonheur file vos instans ;
 Des époux soyez les modèles,
 Et faites voir, dans tous les tems,
 Que l'amour heureux n'a plus d'ailes.



(Aux père et mère de la jeune épouse.)

O vous qui donnâtes le jour
 A cette épouse intéressante !
 Vos soins sont payés de retour,
 Tout plaît en-ellè, tout enchante.
 Que votre sort fait de jaloux !
 Vos ardeurs sont toujours nouvelles :
 Vous prouvez que pour les époux,
 L'amour et le tems n'ont plus d'ailes.



LA VRAIE MANIÈRE D'AIMER.

AIR : *Je te tiens ce nid de fauvettes.*

SOUVENT les amans à la glace
Chantent Cypris et ses faveurs,
Et pour se montrer au parnasse,
Ils sont indiscrets ou menteurs;
Madrigaux et chansons nouvelles
Nous font connaître leurs amours.
Je ne chante jamais les belles,
Mais je les adore toujours.



Nous voyons bien pourquoi, Mesdames,
Vous chérissez tant les couplets :
Nous pouvons publier vos flammes,
Pourvu qu'on vante vos attraits.
Si nous étions amans fidèles,
Aux beaux vers aurions-nous recours ?
Ah ! chantons rarement les belles,
Mais sachons les aimer toujours.



Lorsqu'on soupire avec constance,
Faut-il le redire aux échos ?
C'est dans le calme et le silence

Qu'amour a des plaisirs nouveaux.
Des yeux les vives étincelles
Valent mieux que tous les discours.
Je ne chante jamais les belles,
Mais je les adore toujours.



Objets charmans, que la nature
Pour plaire a pris soin de former,
Préférez l'homme qui vous jure
Que tout son talent est d'aimer.
Au sein des ardeurs mutuelles,
D'Apollon que fait le secours?
Je ne chante jamais les belles,
Mais je les adore toujours.



L'AMOUR CONDAMNABLE.

R O M A N C E.

MA raison fuit et m'abandonne.
Ciel ! quel objet vient me charmer !
Il caresse et n'aime personne,
Et paraît toujours trop aimer.

Admirez mon étrange peine ;
Je dois repousser de mon cœur
Une beauté sans cesse humaine :
Je maudis jusqu'à sa douceur.

Hélas ! pour plaire à ma Jeannette,
Il ne faut ni soins, ni soupirs ;
Parlez, aussi-tôt la coquette
Vous prodigue tous les plaisirs.

Si son âme naïve et pure
Suivait, par un instinct touchant,
Les simples lois de la nature,
On ferait grâce à son penchant.

Que les erreurs de l'inconduite
Préparent de tristes regrets !
Chaque jour Jeannette est réduite

A vendre ses jeunes attraits.

Quand j'adorais une cruelle,
Je desirais le doux bonheur
De soupirer pour une belle
Qui daignât combler mon ardeur.

Et lorsque l'amour me procure
Un bien vivement souhaité,
Avec raison mon cœur abjure
Son extrême félicité.

De mes rivaux l'aspect m'irrite ;
Je vois leur bonheur outrageant :
Ah ! qu'ont-ils besoin de mérite ?
Il ne leur faut que de l'argent.

En vain je déteste et je fronde
Mes feux et constans et pervers ;
La maîtresse de tout le monde,
Malgré moi, me tient dans ses fers.

Belle Jeannette, sois plus sage ,
Redoute un métier dangereux ;
A l'amour ne fais plus outrage ,
Sois digne d'un destin plus heureux.

Les talens, un travail honnête
Embelliraient tes agrémens ;
Et d'un seul deviens la conquête ,
Pour n'avoir que des jours charmans.

(179)

Objet de mes coupables flammes ,
Du moins , à mon œil enchanté ,
Que n'as-tu , comme tant de femmes ,
Les dehors de l'honnêteté !



LE REFRAIN A LA MODE.

DANS ce siècle on fuit la sagesse ;
Dans le vice on est affermi,
Et chacun répète sans cesse :
Autant de pris sur l'ennemi.

Qu'en se jouant ma muse chante
Ce refrain, toujours si chéri ;
Que la critique s'en tourmente :
Autant de pris sur l'ennemi.

Midas pille orphelin et veuve ;
En vain l'honneur en a gémi ;
Il dit ; mon cœur est à l'épreuve ;
Autant de pris sur l'ennemi.

Plus d'un auteur, tel qu'un corsaire,
Et sans crainte d'être honni ,
S'écrie, en volant son confrère :
Autant de pris sur l'ennemi.

L'ignorant médecin nous tue ;
Mais quand la mort le frappe aussi,
Et sur la Faculté se rue :
Autant de pris sur l'ennemi.

Jeune tendron qu'hymen engage,
Suivez les mœurs de ce tems-ci ;
Sortez quelquefois d'esclavage :
Autant de pris sur l'ennemi.

L'Amour, par de douces aubaines,
Vous venge de votre mari,
Et punit ses tendres fredaines :
Autant de pris sur l'ennemi.

Pour vous, époux, dans le ménage,
Éprouvez-vous quelque souci ?
Qu'en secret on se dédommage :
Autant de pris sur l'ennemi.

« A nos amans, disent les belles,
» Apprenons à manquer aussi ;
» Ne leur soyons pas trop fidelles :
» Autant de pris sur l'ennemi. »

Sans songer au tems qui nous presse
D'abandonner ce monde-ci,
Coulons nos jours dans l'allégresse :
Autant de pris sur l'ennemi.

SONNET
AU CITOYEN MAUPAS.

Oui, c'est dans les douceurs d'un heureux caractère
Que l'homme peut jouir de la félicité;
Il y trouve un repos que jamais rien n'altère;
On doit porter envie à sa tranquillité.

Le feu des passions a ravagé la terre;
Il s'allume aux transports d'un cœur trop agité;
Mais suivons les conseils de la sagesse austère,
Faisons autour de nous régner l'aménité.

Tu le sais, cher MAUPAS, dont l'âme est si sensible,
Le nòcher s'applaudit lorsque l'onde est paisible,
Et redoute des flots toujours impétueux.

Loin de toi bannit donc le trouble et les orages;
Et pour être à-la-fois aimable et vertueux,
Songe que les beaux jours sont purs et sans nuages.



AU CITOYEN L. B***,

*Qui venait d'être promu à une grande
place.*

PERMETTEZ, mon ami, que je vous félicite.
Pour vous seul la fortune a donc changé d'humeur ?
Vous prouvez qu'avec du mérite,
On a quelquefois du bonheur.

ÉPITAPHE D'UN ENFANT,

Mort en venant au monde.

DANS ce simple tombeau de gazon et de rose,
A l'ombre de ces fleurs, paisiblement repose
Un tendre enfant, objet de mon amour.
Qu'il fut heureux, Passant !... Il n'a vécu qu'un jour.



A MADAME DE ***,

Qui ne me demandait que quatre vers

Quoi! quatre vers sans plus! Ah! ce nombre m'irrite.
Zelmire, c'est trop peu pour dignement fêter
Tout ce qu'on voit en vous d'attraits et de mérite.
Dix suffiraient à peine, et sans se répéter.
Oui, je le dis tout haut, sans crainte qu'on en glose,
Je me fais fort, soit en vers, soit en prose,
De les fêter dix fois tous vos dons enchanteurs,
Aimable caractère, œil-vif, bouche de rose,
Grâces, esprit, talens, doux liens de nos cœurs;
Mais sur chacun je veux faire une pause.



LE LÉZARD ET LE GRILLON.

F A B L E.

CERTAIN petit lézard, d'une svelte encolure,
Qui courut lestement long-tems comme un vrai fou,
A la fin fatigué d'errer à l'aventure,
Alla modestement se loger dans un trou.

Mais, dans son étroit domicile,
A peine il commençait à devenir heureux,

Qu'un lourd grillon, le ventre creux,
S'y traîne, y veut fixer à jamais son asile;

Mais son cri perçant le trahit :
L'hôte léger arrive, et le voleur s'enfuit
D'un pas traînant, et plus honteux qu'agile.

Petits auteurs, sottement orgueilleux,
Dans sa demeure et modeste et tranquille,
Notre lézard dût-il trouver des envieux ?
Vous prouvez qu'il en est jusque chez le reptile.

LA CHUTE
DU PONT-PÉRACHE, A LYON, 1784

L n'est donc plus ce pont qu'on venait de construire
Il s'écroule et s'abîme à nos yeux ébahis,
Ainsi qu'à l'opéra disparaît un chassis :
Un seul instant suffit pour le détruire.
Qu'aurait-il éprouvé, si bravant à-la-fois
Et les ans et les flots, il eût duré cent lustres ?
Il aurait eu le sort des ponts les plus illustres,
Que l'on voit par degrés soumis aux dures lois
Du tems, qui ronge tout et nous mine sans cesse.
Voulant le garantir d'une affreuse vieillesse,
Pérache fit son pont pour ne durer qu'un mois,



ÉPITAPHE D'UN CHEVAL,

*Que son maître tua avec de la poudre
d'AILLAUD.*

C'EST un malheureux cheval,
Tué sans règle ni méthode;
Par sa poudre trop à la mode,
Le grand AILLAUD lui fut fatal,
Tout en gagnant de grosses sommes,
Console-toi, pauvre animal :
Ton sort t'égale à bien des hommes.



LE SÉNAT COMIQUE

A FRÉRON (le père).

DANS ces écrits où l'utile critique
Sur tant de sottises lance maint trait malin (a),
Vous avez dit que la scène comique
A mes talens offre un succès certain.
Ignorez-vous qu'un auteur dramatique
Subit les lois d'un bizarre destin?
Si vos conseils m'entr'ouvreraient la barrière,
Qu'avec transport ils seraient tous suivis!
Vous le voulez, j'entre dans la carrière.....
Mais les Acteurs sont-ils de votre avis?

(a) *L'Année Littéraire*. Voyez en 1765.

A L'ABBÉ SABATHIER,

*Auteur du dictionnaire intitulé : les Trois
Siècles, et qui, dans mon article, feint
d'ignorer plusieurs de mes ouvrages.*

MONSIEUR l'abbé, si savant et si grec,
Vous me prêchez afin de mieux médire.
Point ne croirai, tant vous m'êtes suspect,
Que ne sachiez ce qu'Apollon m'inspire :
Trop bien prouvez qu'êtes soigneux à lire
Tous nos auteurs et les journaux avec,
Pour les piller sans grand salamalet.



MENSONGE D'AUTEUR.

CERTAIN quidam, qui veut singer l'auteur,
Avec orgueil prétend qu'un sien ouvrage,
Mal imprimé, dit-il, à chaque page,
N'a point paru. De ce propos menteur
Ne soyez dupe, honorable lecteur.
Ce livre obscur est chez plus d'un libraire,
En magasin, sous vingt piles perdu.
Qu'affirme donc ce singulier faussaire ?
Son amour-propre aux abois, éperdu,
En fait l'aveu, la phrase est assez claire :
L'écrit fameux ne s'est du tout vendu.

LA SATYRE INUTILE.

Pauvre écrivain, à quoi bon ta satire ?
Perdre son tems n'est donc rien selon toi ?
Pour qu'on sache les traits que tu lances sur moi,
Il faudrait pouvoir te lire.

SUR L'AUTEUR
D'UN LIBELLE PRÉTENDU LITTÉRAIRE.

Où apprenez les immortels exploits
D'un apprenti commissaire des guerres,
Qui, jeune scribe et poète à-la-fois,
Monte soudain aux grades militaires,
Coiffe en guerrier son débile Apollon;
Et s'enflammant d'une ardeur martiale,
Combat, honnit tout auteur de renom.
Parbleu, dit-il, dans sa fureur brutale,
Que le sifflet me donne une leçon;
J'en ai moins peur que du bruit du canon.



LES AMANS BIEN ASSORTIS.

L'AMOUR unit tous les états :
On l'a redit cent fois, et l'on n'en doute pas ;
Mais voici du nouveau, grâce à nos mœurs factices ;
Lorsque je vois Glycère aimer Lycas ,
Je dis : l'amour rapproche tous les vices.



LETTRE

LETTRE
DE M. DE VOLTAIRE,

A P.-J.-B. NOUGARET,

*Qui lui avait envoyé son Héroïde de l'ombre
de Calas (*).*

20 avril 1765. Au château de Férney.

M^A déplorable santé, Monsieur, ne m'a pas permis de vous remercier plutôt; mais elle ne me rend pas moins sensible à l'honneur que vous m'avez fait. Vos vers et votre

(*) J'insère ici cette lettre dont m'honora Voltaire; non pour satisfaire ma petite vanité d'auteur; tant de poètes et d'écrivains médiocres en ont reçu de pareilles! mais afin de donner une preuve que j'ai toujours été pénétré d'admiration et de respect pour le grand homme qui sut réunir en lui tous les titres à la gloire littéraire. J'ai eu l'honneur d'être quelquefois en relation avec des hommes du premier mérite. Peut-être céderai-je un jour à la tentation de faire imprimer les lettres que j'en ai reçu.

N

prose prouvent également vos talens et la bonté de votre cœur. On voit pour la première fois, dans l'aventure des Calas, le parnasse réformer les arrêts des parlemens, sans qu'ils puissent s'en plaindre. C'est une époque singulière dans l'histoire de l'esprit humain.

Agréez, Monsieur, mes très-sincères remerciemens, et les sentimens d'estime avec lesquels j'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

VOLTAIRE,

*Gentilhomme ordinaire
de la Chambre du Roi.*

ÉPITRE

A M. P*** (a).

J'ai lu, relu l'ingénieux ouvrage,
Que te dicta ton esprit trop malin;
Plus d'un lecteur sourit à chaque page;
Et tu répands des fleurs et du venin
Sur les écrits de ta muse peu sage.
Ne crains-tu pas que les auteurs, enfin,
Ne soient choqués d'un pareil badinage?
Le nombre est grand de ceux dont tes bons mots
A découvert ont montré le visage,
Ils pourraient bien quelque jour dans leur rage
Vouloir punir tes imprudens propos.....
Rassure-toi, ceux que Phébus engage

(a) Cette épître et le nouveau chant de la D***, dont elle est suivie, parurent en 1764, à la fin d'une des éditions du poème de la D***, par M. P***. Je réimprime ici ces deux premiers ouvrages de ma jeunesse, pour avoir lieu de déclarer que j'ai renoncé depuis long-temps à la satire personnelle, qui n'est propre qu'à attirer de nombreux ennemis. D'ailleurs, l'homme de lettres honnête, parvenu à un certain âge, sent la difficulté de parcourir une carrière toujours hérissée d'épines, et estime et admire ses rivaux. Tel est le sentiment que m'inspire aujourd'hui le citoyen P***, l'un des bons poètes, et l'un des meilleurs littérateurs que nous ayons.

Sont amateurs des charmes de la paix,
Ce n'est qu'en vers qu'ils montrent du courage.

Cette lorgnette, échue en ton partage,
Qu'on découvrit en bêchant ton jardin,
Fait bien honneur au célèbre Merlin (a);
Mais il pouvait paraître encor plus sage;
De la lorgnette étendant le pouvoir,
Il aurait pu te faire appercevoir
Nombre de sots errans sur chaque plage.

Ne trouve-t-on qu'au milieu de Paris
Un plat rimeur qu'on croit grand personnage;
Le dieu des vers entouré d'étoûrdis;
Des faux savans l'importun verbiage;
Mille travers, un mauvais persiflage;
Cet opéra qu'on veut tronver exquis,
Même en dépit du sévère langage,
Que contre lui tient la saine raison (b)?
Mais quelque jour cet orgueilleux bouffon
Nous charmera par son honteux naufrage.

Merlin devait mettre tout en usage

(a) On sait que le plus célèbre des Merlins est celui qui fut nécromancien sous l'empereur Charlemagne.

(b) Il s'agit ici de l'opéra-comique, tel qu'il était en 1764. Sa scène n'était alors remplie que de personnages extrêmement bas; il a pris depuis un vol plus élevé; mais il est tombé dans une autre extrémité.

Pour fabriquer un verre plus perçant,
 Qui découvrit chaque sot à l'instant,
 Même fut-il au plus lointain rivage.
 Quel heureux don de voir tout l'univers
 Dans un clin-d'œil, sans le moindre nuage;
 D'en voir les fous, les erreurs, les travers;
 De démasquer le burlesque étalage
 De tout pédant, et des faiseurs de vers!
 Ah! qu'à Merlin mon cœur rendrait hommage!
 Oui, si j'étais un de ses favoris,
 Qu'il m'en donnât cet admirable gage,
 Le jour, la nuit j'en voudrais faire usage,
 Tu jorgnerais les travers de Paris;
 Et moi les sots qui sont en tous pays,
 Et se croyant, dans leur orgueil peu sage,
 Ou des savans, ou bien des beaux-esprits.



LE BATON

NOUVEAU CHANT JOINT A LA D***.

ALLONS, ma muse, achevons cet ouvrage,
Enfant furtif d'un censeur né mordant:
Je vais conter le terrible accident
Qui terrassa l'auteur du badinage,
Mais toutefois un peu trop ennuyeux,
Et qui mit fin à ses propos joyeux.

Vous, jeunes gens, amoureux de la gloire,
Chantant l'amour, les héros et les dieux,
Ne soyez point des critiques fâcheux;
Quê P*** frappe votre mémoire;
Pour votre bien retenez son histoire.

Stupidité s'éloignant d'Apollon,
Voulut au moins avoir une retraite,
Pour y cacher sa honte et sa défaite;
Elle s'enfuit au logis de Fréron,
Qui la reçut comme sa souveraine (a),
La dextre craignant le dieu des vers,
Chez son ami se renferme sans peine;

(a) Il ne peut être question ici què de Fréron l'ancien, c'est-à-dire du père de notre ex-législateur: ce dernier a joué un grand rôle révolutionnaire;

Là, d'un pédant elle affecte les airs;
 Tous les dix jours, sottise un peu trop vaine
 Fait sans pitié, bâiller notre univers;
 Et le mortel que sans cesse elle inspire
 Prête son nom à tout ce qu'elle écrit;
 Là, sans rien craindre, elle outrage et déchire
 Le dieu des vers, le bon goût et l'esprit.

Charmé d'avoir confondu son audace,
 Et l'escadron qui suit ses étendards,
 Phébus s'envole au sommet du Parnasse;
 Mais quel objet vient frapper ses regards !
 Il apperçoit les neuf sœurs irritées,
 Qui de fureur paraissent transportées;
 Parfois des pleurs s'échappaient de leurs yeux.
 « Ah ! dit Phébus, d'où naissent vos alarmes ?
 » Apprenez-moi le sujet de vos larmes.
 » Comme autrefois, un jeune audacieux
 » Oserait-il soupirer pour vos charmes (a) ?
 » Quoi ! pouvez-vous ignorer la noirceur
 » Dont est capable un insolent rimeur ?
 (Lui répondit gravement Uranie)
 » Vous connaissez le malheureux génie,
 » Qui soumet tout à sa mauvaise humeur,
 » Qui se moqua de la philosophie;
 » Il ne devait dénigrer que les sots ;

(a) Pyrené, roi de la Phocide, qui voulut violer les muses.
 Combien de sots veulent tous les jours renouveler cet attentat !

» Et cependant, excité par l'envie,
 » Il a le front de lancer ses bons mots
 » Sur Diderot, Marmontel et Duclos ;
 » Il ose même outrager les Rousseaux.
 » A ses dépens lui-même apprête à rire.
 » Nous dédaignons plus d'un abbé Trublet,
 » Plus d'un Dorat, et plus d'un Poinset,
 » De qui, sans doute, aujourd'hui la satire
 » Peut librement se jouer sans médire.
 » Mais dans un tems si fertile en faquins,
 » On devrait même épargner les Daquins (a),
 » Comme un maçon Sédaine peut écrire,
 » Chez la sottise avoir le premier rang,
 » Et s'y trouver au-dessus de Lefranc ;
 » Mais qu'un censeur, enfantant des bévues,
 » Avec les sots place les Marmontels,
 » Et des beaux-arts renverse les autels !
 » Le verrons-nous sans en paraître émue ?
 » Ah ! dissipez nos chagrins trop cruels.
 » Laissez-vous la sottise et l'envie
 » Impunément insulter au génie ?
 » Que l'insolent éprouve nos mépris ;
 » Et vengez-vous d'un téméraire ouvrage,
 » Où l'on noircit vos plus chers favoris. —

(a) Daquin, fils du célèbre organiste, auteur de quelques
 ouvrages, entr'autres des *Strennes d'Apollon*, compilation qui
 eut du succès.

» Oui, dit Phébus, c'est moi que l'on outrage
 » Dans cet amas d'insipides écrits.
 » P*** croit qu'Apollon les ignore ;
 » Mais il saura combien je les abhorre ;
 » Et je prétends, pour l'accabler encore,
 » Que ma vengeance éclate dans Paris. »

Depuis long-tems le dieu des vers conserve
 Certain trésor que lui donna Minerve ;
 C'est un bâton simple, mais précieux,
 Justement craint des sots, des envieux ;
 Par un pouvoir qui n'a rien de magique,
 A la raison il met un satyrique.
 Phébus le prête à qui veut s'en servir ;
 Tel orgueilleux voudrait le lui ravir ;
 Plus d'un auteur en sentit la puissance,
 Et prudemment garde un humble silence ;
 Même on prétend que jadis Despréaux,
 Qui, sans égard, déchira ses rivaux,
 Par lui reçut un avis salutaire :
 On dit aussi qu'il corrigea Voltaire.
 Mais c'est en vain que l'on voudrait compter
 Tous les mortels dont ce bâton propice
 Vint châtier l'orgueil et la malice.

Le blond Phébus se le fait apporter,
 Vole à Paris pour venger son injure.
 Il prend d'abord la forme et la figure
 D'un gros garçon, d'un laquais vigoureux ;
 La présidente et la vive marquise
 Auraient jeté maints regards amoureux

Sur Apollon, sur sa taille bien prise,
Croyant lorgner ou Champagne ou Pasquin.

Chez P*** Phébus arrive enfin.

« Trop loin, dit-il, vous poussez la licence;
» Vous insultez plus d'un grand écrivain,
» Qui fait honneur à son siècle, à la France :
» Mais voyez-vous cet instrument divin ?
» Vous en allez savoir dans peu l'usage ;
» Je vais vous rendre et plus humble et plus sage ;
» Soumettez-vous à l'arrêt du destin. »

A ce discours P*** immobile
Baisse en pleurant sa paupière débile ;
Il se soumet, glacé par la frayeur,
Au châtiement commun à tout rimeur ;
Il tend l'épaule à la main trop agile,
Et le bâton fit alors son effet.
Le malheureux gémit, demande grâce,
Et reconnaît combien il a méfait.
Le Dieu sourit, et d'un air satisfait,
Reprend sa forme, et remonte au Parnasse.

Profitez bien de l'utile leçon,
Jeunes auteurs, qui vous mêlez d'écrire ;
On peut brayer le sifflet d'Apollon,
C'est un vain bruit dont on ne fait que rire ;
Mais craignez tous le merveilleux bâton.

ÉLOGE DE VOLTAIRE,

P O È M E ,

Qui a concouru pour le Prix de l'Académie Française, en 1779.

Des sublimes talens illustrant la carrière,
Vainement le Génie en ouvrait la barrière,
Secondait les efforts de ses heureux rivaux,
Et daignait couronner tous leurs doctes travaux;
Ma Muse, jeune encore, inconnue et timide,
Craignait de prendre un vol, un essor trop rapide,
Étouffait de la gloire un imprudent desir,
Au vainqueur fortuné contente d'applaudir.
Mais tandis qu'au signal des sages du Permesse,
Les enfans des beaux-arts, transportés d'allégresse,
Se hâtent d'élever d'éternels monumens,
Fiers d'immortaliser leurs noms, leurs sentimens;
Lorsque tout les invite à célébrer Voltaire,
Ma Muse en l'admirant pourrait-elle se taire?
Non, sans briguer l'honneur d'un dangereux éclat,
Un silence modeste aurait l'air trop ingrat:
L'élève doit toujours un hommage à son maître.
Voltaire fut le Dieu qui vint lui donner l'être.
Dans ses nombreux écrits, des peuples le flambeau,
Elle vit le précepte et l'exemple du beau,
Et connu, en lisant d'aussi parfaits modèles,

Qu'on n'a point aisément des palmes immortelles.

Vous que ce dieu du Pinde en tout tems inspira,
 Tel qu'un astre brillant, ô vous qu'il éclaira !
 Nourrîsons des neuf sœurs; vous, leurs dignes Mécènes,
 Qui tourmentez l'envie en riant de ses haines,
 Rendons à ce grand homme un honneur mérité,
 Éprouvons les transports de la postérité;
 Dans le temple des arts, dans ce Lycée auguste,
 Entourons de lauriers et couronnons son buste.....
 Quelle foule s'empresse, en cet heureux instant,
 A rendre à sa mémoire un hommage éclatant ?
 Je vois, je reconnais les enfans du Génie,
 Dont l'Europe s'honore, ainsi que ma patrie;
 Pénétrés de respect pour ses rares talens,
 Ils doivent à lui seul tous leurs succès brillans,
 Et vont sur son tombeau déposer leurs couronnes.
 Ainsi du Pinde entier il occupe les trônes.
 Le sévère censeur de tout le genre humain,
 Qui sait fixer des rois la gloire et le destin;
 De l'auguste Glie l'amant fier, intrépide,
 Déclare que souvent Voltaire fut son guide.
 Le peintre attendrissant des tragiques malheurs,
 Qui force l'homme dur à répandre des pleurs;
 Cet enchanteur aimable, instruit par Melpomène,
 De prestiges touchans animant notre Scène,
 Pour maîtriser les cœurs au gré de son espoir,
 De Voltaire a saisi le grand art d'émouvoir,
 Cet art toujours vainqueur, vrai trésor du génie,
 Et qui fonde à jamais sa puissance infinie.

Le léger écrivain d'agréables romans,
Des frivoles lecteurs joyeux amusemens;
L'auteur ingénieux d'un charmant badinage,
De nos oisifs faturs veut briguer le suffrage,
S'enorgueillit, s'étonne en voyant, comme lui,
Voltaire se jouer de quelques jours d'ennui.

J'aperçois Calliope; elle approche, elle avance;
Plus d'un auteur Français rougit en sa présence;
Elle embrasse les traits du chantre de Henri,
Le seul qui parmi nous en ait été chéri : —
« O l'honneur de ton siècle ! ô grand homme, dit-elle !
» Qui ne serait jaloux de ta gloire immortelle ?
» Toi seul tu méritas mes sublimes leçons.
» Pénètre d'un beau feu mes doctes nourrissons;
» Que ton exemple apprenne enfin à ta patrie,
» Qu'on a tous les talens lorsqu'on a du génie. »
Elle dit, et dépose aussi-tôt ses lauriers,
Que l'on ne peut cueillir qu'en dix siècles entiers.

En croirai-je mes yeux ? Ce poète sublime,
Des Grâces qu'on adore obtint aussi l'estime.
Brillantes des attrait d'une noble pudeur,
Charmes de la jeunesse et des vertus du cœur,
Belles sans aucun art, la Nature est leur guide :
Au temple des neuf sœurs marchant d'un pas timide,
Elles nomment Voltaire, et répandent des pleurs,
Et couvrent ses lauriers de guirlandes de fleurs.
Ainsi, tout en brûlant du désir de la gloire,
Dans les siècles futurs illustrant sa mémoire,

Aux doux chants des Amours il unissait sa voix,
 Le luth d'Anacréon soupirait sous ses doigts;
 Sa Muse tour-à-tour grave, badine, austère,
 Charma ce sexe aimable, ornement de la terre,
 Qu'on veut fuir quelquefois qu'on adore toujours,
 Et de qui dépend seul le bonheur de nos jours;
 Son esprit délicat est orné par les Grâces,
 Et conduit à son gré, fait voler sur ses traces
 La gaieté, la raison, les plaisirs et l'honneur;
 Dans les champs de Bellone il produit la valeur;
 Et donnant au Génie une ardeur salutaire,
 Montre qu'un beau triomphe est de pouvoir lui plaire.

Mais Voltaire, immortel dès ses premiers essais,
 S'annonçait chaque jour par de nouveaux succès,
 Et réveillait souvent les serpens de l'Envie,
 Qui crut ternir sa gloire à jamais affermie.
 Ce monstre ténébreux, craignant l'éclat du jour,
 S'agite et se tourmente en son obscur séjour;
 Tout mérite le blesse, il cherche à le proscrire,
 Et dans ses noirs transports lui-même il se déchire.
 Il met sur-tout sa fure et ses plaisirs affreux
 A poursuivre un poète un seul instant heureux,
 Tandis que ses lauriers, son triomphe insensible,
 Sont le fruit d'un travail aussi long que pénible.
 A ce monstre implacable, et qui sait tout oser,
 L'éclatante vertu ne peut en imposer.
 Aux maux des malheureux, l'âme compatissante,
 Voltaire leur tendit une main bienfaisante,
 Et du faible opprimé fut l'ardent défenseur.

L'Envie en redoubla sa jalouse fureur.
 Le grand homme tranquille opposa la constance,
 Et les mépris du Sage, et la reconnaissance
 De tant d'infortunés, dont ses nobles secours
 Ont conservé l'honneur et ranimé les jours.
 Tel est l'ouvrage heureux de la philosophie,
 Ce sentiment si pur de l'âme et du génie.

Délices des mortels qui réforment leurs mœurs,
 Amour de la sagesse ! embrase tous les cœurs ;
 Tu couronnas jadis la bienfaisante Astrée,
 Et tu renais encor sur la terre éclairée.
 Le trône est peu pour toi, tu daignes y monter
 Pour rendre heureux le peuple, et mieux faire éclater
 Les utiles vertus qu'annonce ta présence ;
 Le Nord depuis long-tems sent ta douce influence ;
 Un monarque, un héros, le favori de Mars,
 Qui daigne protéger et cultiver les Arts,
 A surpassé le vœu que formai dans la Grèce
 Un sectateur fameux des lois de la sagesse.
 Des Socrates nouveaux, du plus beau zèle épris,
 Célèbrent tes douceurs dans leurs doctes écrits.
 Au gré de leurs desirs n'éprouve plus d'obstacles,
 Dans ce siècle pervers enfante des miracles ;
 Que la Nature enfin jouisse de ses droits,
 Et de l'Humanité fais entendre la voix ;
 Répands de toutes parts tes brillantes lumières,
 Et que le genre humain soit un peuple de frères.

Des malheureux mortels déplorant le destin,

Tel fut aussi le vœu du sublime Écrivain,
 Qu'en le désapprouvant un Aristarque admire;
 L'amour du bien public sous sa plume respire;
 De son vaste génie on voit la profondeur,
 Et nous applaudissons la bonté de son cœur.
 De deux moteurs puissans la force irrésistible
 Animait tour à tour cette âme si sensible;
 L'impérieux desir de l'immortalité,
 Et pour les malheureux l'ardente activité.
 Un aride désert, l'effroi de la Nature,
 Voit fleurir à sa voix l'utile Agriculture;
 Il seconde, il conduit le soc du laboureur,
 Et sous le toit rustique habite le bonheur.
 Son zèle généreux qu'enflamme sa patrie,
 De l'habile artisan réveille l'industrie:
 O Ferney! tu confonds ses ennemis cruels;
 O Ferney! tu dois tout à ses soins paternels.
 Peu flatté de cueillir un laurier trop stérile,
 Voltaire à ses écrits donnait un but utile;
 En changeant les destins de l'humble adversité,
 Il éclaira son siècle et la postérité.
 Voilà de ses bienfaits la source si féconde,
 Et de tous ses travaux l'étonnement du monde.

Suivez ce grand exemple, Amans de tous les arts;
 D'une mer orageuse affrontant les hasards,
 Vous brûlez d'acquérir une immortelle gloire,
 Et de vivre à jamais au temple de mémoire:
 Rendez chers vos talens, qu'ils servent les mortels;
 Soyez plus que fameux, méritez des autels.

Voltaire

Voltaire était trop grand, subjuguait trop l'estime ;
 Pour ne point inspirer un sentiment intime
 A des cœurs vertueux et dignes de l'aimer,
 Qu'un éclatant mérite a le droit de charmer.
 Tandis que s'agitant au sein de la poussière,
 L'insecte ose insulter l'astre dont la lumière
 Ranime l'univers, mais qui blesse ses yeux,
 S'élevant jusqu'au ciel, un aigle impérieux,
 Dans son rapide vol, du couchant à l'aurore,
 Contemple le Soleil, et l'admire et l'adore.
 O divine Amitié ! tes suprêmes douceurs
 Sont d'un dieu bienfaisant les plus rares faveurs ;
 Tu consolais Voltaire et des traits de l'Envie
 Et des chagrins affreux dont la gloire est suivie ;
 Pour combler son espoir et sa félicité,
 Tu guidas près de lui la vertu, la beauté.

De quels cris douloureux mon âme est déchirée ?
 Que vois-je !.... Où courez-vous ? ô famille éplorée !
 Quel horrible malheur s'attache sur vos pas ?....
 Parmi de longs sanglots, j'entends nommer Calas.
 Ah ! d'un zèle cruel déplorables victimes,
 Qu'au nom du Dieu de paix on a commis de crimes !...
 Mais d'un vieillard en pleurs les bras vous sont ouverts ;
 Son éloquence tonne, et dit à l'univers :
 « De Calas expirant le supplice s'achève,
 » Et la voix du remords dans ses bourreaux s'élève.

Infortunés Sirven ! cet illustre vieillard,
 Qui vient du Fanatisme arracher le poignard,

Sera votre vengeur, votre dieu tutélaire ;
 Pénétrant de Thémis l'auguste sanctuaire,
 Il s'écrit, saisi d'un généreux transport :
 « Vous qui donnez d'un mot ou la vie ou la mort,
 » Craignez d'être séduits ! une vaine apparence
 » Peut faire condamner la timide innocence,
 » Et vos regrets alors ne la sauveront pas
 » Du déshonneur affreux, pire que le trépas. »

Ombre du grand Corneille, ombre sublime et fière !
 Quand Voltaire eut fini son illustré carrière,
 De joie à son aspect on te vit tressaillir,
 Avec un doux transport l'embrasser, l'accueillir,
 Lui marquer ta surprise et ta reconnaissance :
 Toujours sensible au sort de la triste indigence,
 Le rival de ta gloire a versé sur les tiens
 De signalés bienfaits, les honneurs et les biens.

Ses travaux, ses vertus ont eu leur récompense ;
 Au temple de la gloire et de la bienfaisance,
 Ils sont tous pour jamais gravés des mains du Temps.
 Voltaire ne fut point glacé du froid des ans,
 Il brava les horreurs qui suivent la vieillesse,
 Et montra tout le feu de l'ardente jeunesse :
 Ce Nestor du Parnasse et de l'humanité
 Vit éclore et goûta son immortalité.

Un triomphe bien cher à son âme attendrie,
 Fut l'honorable accueil que lui fit sa patrie :
 De ses concitoyens les applaudissemens

Consolent un grand homme à ses derniers momens.
 Il vit un peuple entier voler sur son passage,
 L'entourer, le couvrir d'un éclatant hommage,
 Étouffer par ses cris, ses applaudissemens,
 De l'Égypte en fureur les affreux hurlemens :
 Il vit la Nation, que son génie étonne,
 En pompe sur son front poser une couronne ;
 Et si l'on fut jamais sensible aux sombres bords,
 Dans ce jour glorieux quels sont tous ses transports (a) !

Voltaire quitte à peine une aimable retraite,
 Se flattant de goûter une douceur parfaite
 Au sein de sa patrie et de quelques amis ;
 On le revoit à peine, et ses jours sont finis ;
 Quand la félicité s'offrait à sa vieillesse,
 Il meurt ; il n'éprouva qu'un moment d'allégresse ;
 Aux sublimes transports qu'inspirait son aspect,
 A ces élans de joie et mêlés de respect,
 Aux rapides momens remplis de tant de charmes,
 Succèdent tout-à-coup la douleur et les larmes.

Mais tandis que les rois, qu'un vain éclat poursuit,
 Descendent pour jamais dans l'éternelle nuit,
 Un auteur immortel se survit à lui-même ;
 Le tems ajoute encor à sa gloire suprême.

(a) Allusion au Prix décerné par l'Académie Française.

N'est-ce qu'en descendant au séjour de la mort,
Que le grand homme enfin jouit d'un heureux sort?
D'injustes ennemis s'acharnent sur sa vie :
Ce n'est qu'en expirant qu'il désarme l'Envie.



LÉOPOLD DE BRUNSWICK.

P O È M E ,

*Qui a concouru pour le Prix de l'Académie
Française en 1787.*

LA vertu d'un grand homme enflamme mon génie,
Je sens du dieu des vers la douce tyrannie;
Et sans briguer l'honneur d'égalér mes rivaux,
J'embrasse avec transport les plus doctes travaux;
Trop heureux, en cédant au beau feu qui m'anime,
D'obtenir des bons cœurs le suffrage et l'estime!
Brillantes fictions des siècles fabuleux,
Qui donnez au mensonge un voile officieux,
Je n'aurai point recours à votre art illusoire;
Du jeune LÉOPOLD vous terniriez la gloire.
Il ne doit point briller d'un éclat emprunté;
Il suffit de ta voix, auguste Vérité.

Ce héros des vertus et de la bienfaisance,
Obtint d'autres honneurs que ceux de la naissance,
Contemplons-le en tout tems dédaigner les plaisirs,
Aux charmes de l'étude attacher ses loisirs,
Admirer les beautés d'Horace et de Virgile,
Entendre le Sarmate, applaudir à Delile,
Parler avec l'Anglais de l'empire des mers,
Et du Tasse enchanteur réciter les beaux vers.

Tandis que ses écrits, lus dans la Germanie,
D'un profond politique annonçaient le génie.

Notre langue obtenait le prix le plus flatteur ;
Elle cherissait sa force et sa molle douceur ;
Il se plaisait sur-tout à s'énoncer par elle,
Charmé qu'elle devint la langue universelle.

Non content de l'ardeur dont il était épris,
Il aimait les auteurs ainsi que leurs écrits,
Et fut avec bonté le généreux Mécène
Des enfans d'Apollon buvant dans l'Hypocrène,
De ceux que Mnémosine entraîne sur ses pas,
Et pour qui la science a seule des appas.
S'il couvrait l'Ecrivain d'une splendeur nouvelle,
La gloire était le prix qui couronnait son zèle.
Les Arts encouragés dans leurs succès brillans
Répandent autour d'eux la gloire des talens.

Mais, cédant au penchant d'une âme généreuse,
LÉOPOLD briguit-il une gloire flatteuse ?
Il songeait au plaisir de faire des heureux.

Tandis qu'il remplissait ainsi ses nobles vœux,
Il lisait des humains la déplorable histoire,
Et leurs calamités tourmentaient sa mémoire.
Loin d'un monde bruyant, sa sévère raison
Contemplant de ceut rois la folle ambition,
Des ministres pervers le coupable délire,
Pour s'illustrer eux seuls ébranlant un Empire,

Et jaloux de briller un jour au premier rang,
 Faisant couler d'un mot des rivières de sang,
 Ce jeune observateur, avec l'œil d'un vrai sage,
 Considérait du tems le funeste ravage,
 Des peuples belliqueux pour jamais disparus,
 Des Barbares régner, et du Nord accourus,
 L'univers étonné, changer vingt fois de face,
 Les Arts renaitre enfin quand on perdait leur trace,
 Les mœurs se policer, l'homme toujours nouveau
 Sur ce globe vieilli, son éternel tombeau.

D'un œil respectueux, son âme ardente et pure
 Admirait les travaux de l'active Nature,
 D'un moteur inconnu les prodiges divers,
 Empreints au sein des eaux, de la terre et des airs,
 Et, guidé par Newton, il franchissait l'espace,
 Des soleils enflammés il mesurait la trace,
 Et suivait dans les cieus les feux étincelans
 Des globes infinis avec ordre roulans.

LÉOPOLD s'instruisait pour embellir sa vie;
 Il fut grand et modeste, et fit taire l'Envie:
 Tels sont de la vertu les fortunés effets.
 Il cacha son savoir autant que ses bienfaits....

Quels sont ces malheureux qui versent tant de
 larmes,
 A leurs vives douleurs semblent trouver des charmes;
 L'espoir consolateur ne calme point leurs maux;
 Le nom de LÉOPOLD se mêle à leurs sanglots.

Je vois les indigens dont ce dieu tutélaire
 Adoucit en secret le sort et la misère.
 Hélas ! ils ont perdu leur père et leur appui,
 Et la barbare mort n'a cru frapper que lui !
 Parlez, infortunés, soulagez votre peine.
 A-t-il rendu jamais votre espérance vaine ?
 Que la reconnaissance et le plus tendre amour
 Révèlent maintenant ses vertus au grand jour. —

« Qu'il est doux à nos cœurs de publier sans cesse
 » Les bontés de ce prince et sa haute sagesse !
 » Loin d'attendre en repos nos soupirs et nos vœux,
 » Il volait au-devant du dernier malheureux,
 » Et sans considérer quelle était sa croyance,
 » Dissipait les horreurs d'une affreuse indigence.
 » Pour ne point redouter d'en être abandonné,
 » Il suffisait d'être homme au malheur condamné,
 » Il disait à l'ami dont l'austère franchise
 » L'avertit qu'en ces dons sa fortune s'épuise :
 » Mon unique bonheur est de les secourir ;
 » Puis-je être fortuné lorsque je vois souffrir ?..... »

Ce trait seul me suffit ; il fait assez connaître
 Un prince, aux malheureux consacrant tout son être,
 Et qui vécut sans faste en simple citoyen,
 Pour goûter la douceur de faire plus de bien.

Riches, grands de la terre, eh ! quelle erreur extrême
 Vous peint de faux plaisirs pour le bonheur suprême !

Croyez-vous qu'il consiste en palais, en chevaux,
 A vaincre dans les bois d'innocens animaux,
 A prodiguer votre or à d'indignes amantes,
 Fières de vos faveurs, mais toujours inconstantes ?
 Suivez de LÉOPOLD l'exemple généreux,
 Secourez l'indigent, et vous serez heureux.
 Dans le sein des plaisirs votre âme est engourdie :
 L'homme sensible et bon jouit seul de la vie....

Quel spectacle d'horreur vient frapper mes regards !
 Mille bouches de feu lancent de toutes parts
 L'épouvante et la mort ; à travers la fumée,
 Je vois par intervalle une puissante armée
 Qui s'avance et qui tonne ; et les piques, les dards,
 Les blessés, les mourans sont ses affreux remparts...
 Quoi ! je vois LÉOPOLD dans ce champ de carnage,
 Précéder les guerriers, enflammer leur courage,
 Et du tube de fer dont sont armés leurs bras
 Il redouble les feux en ce jour des combats !
 Ce prince bienfaisant, d'une vertu si rare,
 Est-il donc devenu tout-à-coup un barbare ?
 Non, ce fléau cruel contre l'humanité,
 La guerre, a quelquefois sa triste utilité ;
 Du soldat, du héros la valeur est chérie :
 Ils sont les défenseurs, l'appui de la Patrie.
 Le jeune LÉOPOLD aurait eu le destin
 Du vainqueur immortel dans les champs de Minden.
 Il annonçait déjà son sang-froid, son courage.
 De Frédéric-le-Grand il obtint le suffrage,
 Ce roi cher au Parnasse et favori de Mars.

Henri dont il suivit les nobles étendards (a),
Le vit avec transport entrer dans la carrière,
Honora ses talens et sa vertu guerrière.

Tranquille et retiré dans les murs de Francfort,
Des enfans des guerriers il veut changer le sort;
Rassemblés par son ordre, il daigne être leur guide,
A leur instruction tel qu'un père il préside;
Il veut qu'au champ d'honneur marchant avec éclat,
Chacun soit citoyen avant d'être soldat.

Éclatant tout-à-coup, un affreux incendie
Étendait sur Francfort son active furie;
Des tourbillons de feu s'élèvent jusqu'au ciel;
Une épaisse fumée obscurcit le soleil.
Le prince est accouru; de la voix et du geste
Il seconde le peuple en ce moment funeste;
« Laissez-moi, lui dit-il; si le danger me suit,
» L'humanité m'appelle, et le ciel me conduit. »
Le voilà qui gravit sur des poutres fumantes,
Au milieu des débris, des flammes menaçantes,
Sans être épouvanté de l'horrible fracas,
Et des toits enflammés s'écroulant sous ses pas.

A peine l'incendie arrêta son ravage,
Que l'Oder écumant surmonte son rivage,
Menace de couvrir de flots impétueux

(a) Frère de Frédéric-le-Grand.

Les restes échappés à la fureur des feux.
 Le magnifique pont qui liait les deux rives
 S'écroule et disparaît; lasses d'être captives,
 Les eaux dans les faubourgs vont répandre leurs
 cours;

Séparés de la ville, ils n'ont aucun secours,
 Et vainement du haut des maisons chancelantes,
 Des femmes, des enfans lèvent leurs mains tremblantes;
 On ne peut que gémir de leurs cris déchirans,
 Étouffés, surpassés par le bruit des torrens.

LÉOPOLD accourait aux pleurs de la contrée;
 Soudain un pur Esprit fend la voûte azurée,
 D'un air calme et serein, et le front radieux,
 Et chassant loin de lui les Autans furieux;
 Aux yeux de LÉOPOLD doucement il s'avance.
 Cet Ange éblouissant était la Bienfaisance,
 Digne fille du ciel, veillant sur nos destins,
 Qui daigne quelquefois visiter les humains.

« Suis-moi, dit-il au prince, illustre ta mémoire,
 Viens, recueille en ce jour la véritable gloire;
 Et montre à l'univers le devoir important
 D'un mortel élevé dans un poste éclatant :
 LÉOPOLD, que le monde et chérit et contemple,
 Mérite de donner cet étonnant exemple. »

A ces mots, LÉOPOLD voit qu'on n'ose franchir
 Le fleuve déchainé, qui va tout engloutir;
 Il veut encourager, il veut sauver la ville,
 Il se jette en héros dans un esquif fragile.

Le plus hardi nocher frémit de son grand cœur.
 « Vas sans crainte, dit-il, se courons le malheur. »

Le bateau part et fuit, vole sur l'onde émue,
 Comme un trait décoché disparaît à la vue.
 On s'enhardit alors, on s'embarque, on le suit;
 De ce zèle héroïque on cueille un heureux fruit...
 Mais, ô fatalité! du sort cruel outrage!
 LÉOPOLD va périr en touchant au rivage;
 Sa nacelle est brisée, et ce prince n'est plus.
 Est-ce donc là le prix de ses rares vertus.....
 Il n'est plus! mille voix poussent un cri funèbre;
 Le soldat, l'infortune en pleurant le célèbre.
 « Peuple! consolez-vous, dit l'Esprit immortel;
 » A son cœur bienfaisant élevez un autel,
 » Où vous viendrez en pleurs jusques au dernier âge,
 » Au retour des saisons, porter un pur hommage,
 » Admirez LÉOPOLD, le bénir à genoux.
 » Il fut prince, mais homme, et s'immola pour vous;
 » Il fit toujours le bien, sa carrière est remplie;
 » On aura pour modèle et sa mort et sa vie.
 » Il sut faire oublier son rang et ses destins;
 » Il naquit au-dessus du commun des humains;
 » Et se dit, méprisant son illustre naissance :
 » La grandeur véritable est dans la bienfaisance. »



SUR LA PAIX DU CONTINENT.

AU 1.^{er} CONSUL BONAPARTE.

SAGE héros , ami du genre humain ,
Qui des Français affermit le destin ,
En éteignant de Mars l'affreux tonnerre ;
Pour couronner tes immortels succès ,
Et tous tes vœux , la paix , la douce paix
Descend du ciel et régne sur la terre.
A quel héros dut-on de tels bienfaits ?
Tous les Césars , fameux par des forfaits ,
Pour le malheur de la nature entière ,
Ont illustré leur valeur sanguinaire.
Tu connus mieux la gloire et ses attraits ,
Dans l'âge encor d'une vaine chimère.
Et la Victoire et tes exploits brillans
De la Discorde écrasent les serpens.
De l'univers tu fus le dieu prospère.
Du Nord charmé les belliqueux enfans
Chantent ton nom , tes soldats triomphans.
Dans la Russie et dans l'Autriche altière ,
La France heureuse a des amis constans.....
Mais pourras-tu finir l'horrible guerre
Qu'à la Vertu font toujours les méchans ?

LA MÉPRISE.

CONTE I.

AH ! la vilaine créature !
S'écriait en marchant un homme furieux.
Tout près de lui passait fille à gente figure. —
Eh quoi ! vous m'adressez des mots injurieux ,
Dit-elle ; mais , monsieur , ce propos est infâme. —
Pardon , charmant objet , reprend-il tout honteux ;
Hélas ! je parlais de ma femme.

L'UTILE CONSOLATION.

CONTE II.

P ORTANT au cou deux petits innocens,
Sa très-chère progéniture ,
Une femme à grands cris implorait les passans ,
Contre la faim et la froidure. —
Pourquoi vous amuser à faire des enfans ,
Lui dit un riche à l'âme dure ?
Des plaisirs de l'amour faut-il donc s'occuper ,
Quand la fortune nous maltraite ? —
Eh ! monsieur , répond la pauvrete ,
Nous n'avons bien souvent que cela pour souper.

LES SOUHAITS.

CONTE III.

L'HOMME inconstant, ivre d'un vain transport,
Toujours desiré, et veut changer son sort.
Cette maxime est vraie, on peut me croire.
En doutez-vous? écoutez mon histoire,
Et n'allez pas demander mes témoins:
Elle est fort courte, et vous ennuiera moins.

Une excellente et bonne ménagère,
(La chose est rare et ne se voit plus guère)
En employant le feu, les cendres, l'eau,
Donnait au linge un éclat tout nouveau,
Ou, pour parler d'une façon naïve,
Tout simplement coulait une lessive;
A ses côtés était son cher époux,
Qui de l'aider paraissait très-jaloux.
On ne saurait travailler en silence,
Lorsqu'on est deux; selon la médisance,
Le sexe, objet de nos tendres amours,
Songe à se taire..... au déclin de ses jours.
La dame Alix, dans sa buanderie,
Discourait donc. Soudain elle s'écrie:
« Pour posséder un précieux trésor,
» Que n'avons-nous rempli de pièces d'or,
» Ce grand cuvier qui contient nos guenilles!
» Dans l'abondance on verrait nos familles. »

Lors le mari prenant un lourd bâton,
 Et d'un brutal la manière et le ton,
 Sur sa compagne avec fureur se jette :
 « Dans tes souhaits tu crains d'être indiscrette !
 (Lui cria-t-il en redoublant ses coups)
 C'est mériter mon trop juste courroux.
 » Que nous feraient de l'or et des espèces ?
 » Le bonheur veut le comble des richesses.
 » Demande donc aux Dieux, dans ces momens,
 » Ce cuvier plein de riches diamans.
 » Bornes les dons de leur munificence,
 » C'est mettre un frein à leur vaste puissance. »
 Alix répliqua, en essuyant ses pleurs :
 « Ah ! si le ciel redouble ses faveurs,
 » Change en trésors les maux de l'infortune,
 » Plus notre voix pourrait être importune,
 » Suis cet exemple, et nous sommes heureux.
 » Lorsque mon œil languissant, amoureux,
 » Des doux transports sollicite l'ivresse,
 » J'obtiens à peine une seule caresse,
 » Et mon amour en demande au moins deux. »



LES AMOURS FÉMININS.

CONTE IV.

JE vais, amis, vous conter une histoire ;
Car on ne peut toujours bâiller ou boire ,
Être savant ou faire des chansons.

Près de Paris vivaient deux frais tendrons ,
Jeunes, charmans , tout pareils à la rose ,
Qu'un doux zéphir caresse à demi-close ;
Mais leurs deux cœurs refusaient de s'ouvrir
Au feu d'amour, source de tout plaisir ;
Ils dédaignaient les soupirans aimables ,
Et de l'hymen les faveurs desirables.
De ces beautés rien ne flattait les sens ;
Se voir, se plaire enchantaient leurs momens.
On les nommait les deux inséparables.
Un jour enfin tonnèrent leurs parens ,
Dont le vouloir fut pour le mariage.
En vain des pleurs et de beaux sentimens
S'opposaient-ils à leur futur ménage.
Chacun croyait leurs cœurs indifférens ;
De la nature on accusait l'ouvrage.
Mais un matin que ces froides beautés
Étaient ensemble , en suivant leur usage ,
Témoins et jour bannis de tous côtés.
Certain aîné, doté d'humeur chagrine ,
Qui reposait dans la chambre voisine ,
Entend soudain de langoureux soupirs ,
De longs baisers, présages des plaisirs ;

Le lit s'agite et son bruit se devine.
 Il veut savoir quels sont ces gens heureux,
 Dont fortement les âmes sont émues;
 Il fait un trou, fixe un œil curieux;
 Il voit alors les belles toutes nues,
 Bras enlacés et ne faisant qu'un corps,
 Des voluptés savourer les transports.
 Cet homme-là n'était fait pour se taire;
 Il court chercher les parens, les amis,
 Les rend témoins de l'amoureux mystère.
 Chacun saisi d'une aveugle colère,
 Brise la porte, et pénètre au logis
 Où l'on fêtait, non l'amour, mais sa mère.
 Les deux tendrons, honteux d'être surpris,
 Sans recourir à des pleurs, à des cris,
 Tout de nouveau dans leurs bras se jettèrent,
 Aux yeux de tous leurs bouches se recherchèrent.
 « Ne croyez pas nous séparer jamais,
 (Dit la moins jeune, en voilant ses attraits) :
 » L'amitié fit les liens où nous sommes;
 » Ses feux toujours brûleront notre sein.
 » Loin de vouloir appartenir aux hommes,
 » Nous aimons mieux mourir de notre main, »
 Lors d'un poignard ces belles se frappèrent;
 Et s'embrassant, leurs âmes s'envolèrent.

Que dirons-nous de pareilles amours?
 Nous faudra-t-il les prendre pour des fables?
 Non, cher lecteur, des femmes de nos jours
 Vont, en secret, les trouver véritables.

CHARLES VII

Parcôurant la France.

CONTE V.

LAS des plaisirs insipides des cours,
Et des langueurs de ses tristes amours,
Charles ennuyé veut parcourir la France,
Mais simplement, et sans magnificence,
Accompagné de deux ou trois amis.
(Les rois avaient plus que des favoris
Dans ce bon tēms, qui ne reviendra guère.)

Le Charles sept, Dunois, et la Guerrière
Que célébra Voltaire dans ses chants,
Partent soudain, légers, frais et contents.
Ils vont au trot voir cette sainte-ampoule (a),
Qui de dévots, dans la ville de Reims,
Sait tous les ans attirer une foule.
Là, des cassards qu'on prendrait pour des saints,
A la lueur de six ou huit bougies,
Montrent de loin aux femmes ébahies
Une fiole ou de verre ou d'argent :
N'y voyant rien, on s'écrie au miracle,
On chante, on prie ; on sort en admirant
Des fleurs-de-lys la merveille et l'oracle.
De nos aïeux le zèle trop ardent

(a) On disait ampoule, pour *petite bouteille*.

Nous a transmis cette auguste folie ;
 Depuis mille ans on soutient, on publie
 Que pour Clôvis l'envoya l'Eternel.
 Mais à quoi sert, cher lecteur, que le ciel
 Nous fit jadis ce présent admirable ?
 Rend-il un roi plus heureux, plus aimable (a) ?

De Charles sept il faut suivre les pas.
 Il voyageait avec un train modeste,
 Sans courtisans, sans gardes, et le reste ;
 Il évitait ainsi mille embarras ;
 Et cette marche, et paisible et si leste,
 Avait pour lui de séduisants appas :
 Un orateur, à la porte des villes,
 Pour l'ennuyer ne le haranguait pas.
 Il en trouvait les habitans tranquilles.
 On l'eût fêté par mille faux transports,
 En vertu rare érigé tous ses torts,
 Lorsque le bien qu'on lui disait en face
 Partait du cœur sans efforts, sans grimace.
 Il eut pourtant sujet de s'affliger.
 Il reconnut qu'un prince est étranger
 Souventefois au sein de son empire,

(a) Ceci avait été imprimé en 1791, ainsi que le morceau suivant. On voit qu'à cette époque, où la France était encore monarchique, je ne faisais point ma cour aux Rois. Je ne sais si les républicains d'aujourd'hui, qui font sonner si haut leur patriotisme, pourroient en rapporter de pareilles preuves.

Et qu'à la cour tout le monde conspire
 A le tromper, à lui fermer les yeux :
 On lui disait tous ses peuples heureux ,
 Le bénissant et l'adorant sans cesse.
 Eh! que vit-il? Une immense détresse ,
 Par-tout la peine et d'accablans impôts.
 Au nom du roi l'on redoublait les maux
 Des malheureux courbés sous l'infortune;
 Un intendant et tous ses noirs suppôts
 Fermaient l'oreille à leur plainte importune.
 Charles sur-tout fut touché, s'attendrit
 Du triste sort qu'on éprouve au village;
 Le laboureur dont la main le nourrit,
 De l'orgueilleux ressent le dur outrage;
 Il est en butte aux rigueurs des saisons,
 Et les enfans dont l'hymen l'environne
 Ne sont couverts que de tristes haillons;
 D'injustes droits, la coryée en personne
 Lui rendent vains ses travaux, son labeur;
 Tout ce qu'il gagne, il faut qu'il l'abandonne
 Au roi d'abord, à la cure, au seigneur :
 Il meurt de faim sur le blé qu'il moissonne.
 Ah! quand viendra le siècle fortuné
 Où nous verrons l'utile agriculture
 Répondre aux soins de la riche nature;
 Où l'homme aggrèste, au travail adonné,
 Regardera comme un bien d'être né?

O Français! Charle apprit à vous connaître :
 Il vit combien vous vous riez d'un maître,
 Même accablés sous le poids des malheurs;

Vous chansonnez ses travers, ses erreurs,
 Et ses amours, et messieurs les ministres,
 Éprouvez-vous de ces hommes sinistres
 Une injustice ou d'affreuses rigueurs ?
 Un intendant, cette insensible idole,
 Vous a-t-il fait tout le mal qu'il pouvait ?
 Vous dites lors : « Si le roi le savait ! »
 Et cette idée aussi-tôt vous console.

Charle arrivant un soir près-d'un hameau,
 Fut enchanté d'une jeune bergère,
 Qu'il aperçut sur un lit de fougère,
 Filant du lin, et gardant son troupeau.
 Il admirait, caché par un ormeau,
 De cette Annette et la taille et les charmes,
 Lorsque ses yeux se remplirent de larmes.
 Le roi s'approche, et lui dit : « Belle enfant,
 » Quel est l'objet de ce chagrin cuisant ?
 » Confiez-moi vos soucis, votre peine.
 » Je suis sensible, et je veux vous servir.
 » Parlez, jamais ma promesse n'est vaine. »
 La villageoise aurait voulu s'enfuir ;
 Mais son troupeau l'arrêtait au bocage ;
 Il lui fallait des loupes craindre la rage,
 Et des trompeurs résister à la voix ;
 Que de périls ! que de soins à-la-fois !
 Mais l'étranger portait sur sa figure
 Tant de douceur, un tel air de bonté !
 Notre bergère hésite et se rassure,
 Se tient de loin, pour plus de sûreté,

Et conte au roi sa tristesse si vive,
 Avec la grâce et touchante et naïve,
 Trésor des champs, charme de la beauté.
 » J'ai pour amant, depuis plus d'une année,
 » Un beau berger, le jeune Alamédon.
 » C'était à lui qu'on m'avait destinée.
 » J'entrevois le jour de l'hyménée.
 » Mais un orage a détruit sa moisson,
 » Le feu du ciel a brûlé sa maison;
 » Et me voilà, bergère infortunée,
 » A le quitter tout-à-coup condamnée.
 » De l'épouser j'ai perdu tout espoir;
 » On me défend de le jamais revoir. »
 De longs sanglots lui coupent la parole.
 Charles attendri la plaint et la console.
 « Conduisez-moi, dit-il, à vos parens :
 » Ils recevront avec bonté, sans doute,
 » Un voyageur égaré de sa route.
 » Je leur peindrai les maux des deux amans. »
 La jeune fille et soupire, et rappelle
 Son cher agneau, son chien toujours fidèle,
 Qui court, aboie, et rassemble auprès d'elle
 Et ses brebis et ses moutons bélans,
 Qui vont devant, en broutant dans la plaine.
 Elle les suit, doucement les ramène
 Vers l'humble toit des auteurs de ses jours.
 Les yeux baissés et le maintien timide,
 De l'étranger elle entend les discours;
 Elle s'empresse à lui servir de guide,
 Non qu'elle espère en son heureux secours;

Elle se livre au plaisir d'être utile,
 De satisfaire au penchant de son cœur,
 En procurant pour la nuit un asile
 A cet honnête et simple voyageur.
 Mais on arrive au paisible village.
 Charles soutient au mieux son personnage.
 On le reçoit l'air joyeux, sans façon,
 Comme l'amî, le fils de la maison.
 On ne lui sert qu'une chère frugale,
 Un vin clairer, qui tourne et qui faiblit;
 De fruits, de lait ensuite on le régale;
 Il n'eut jamais un meilleur appétit.
 Tel qu'un héros après une bataille,
 Il se coucha sur un lit fait de paille.
 Il y dormit du plus profond sommeil.
 Le lendemain, au lever du soleil,
 En déjeunant, ainsi que la famille,
 Il dit au père: « On sait que votre fille
 » Dut épouser le jeune Alamédon.
 » Vous l'accablez sans aucune raison.
 » A son malheur montrez-vous plus sensible;
 » La probité doit être un vrai trésor.
 » Prenez, ami, ces deux cents pièces d'or;
 » Unissez-les, et le plutôt possible. »
 Charles à ces mots saute sur Bried'or,
 Et son coursier disparaît à la vue
 Des villageois étonnés et joyeux,
 Qui, l'œil au ciel, le cherchent dans la nue,
 Pensant qu'un ange avait logé chez eux.

LA BASTILLE.

CONTE VI.

MAÎTRE et chéri dans ses vastes états,
Et triomphant d'une guerre fatale,
Charles qui voit le bonheur sur ses pas,
Se rend aux vœux du peuple et des soldats,
Va dans Paris, l'immense capitale,
Montrer un roi vaillant, plein de bonté,
Et qu'instruisit l'utile adversité.
Ne prenant point pour unique modèle
Des rois trop fiers la sotte ambition,
Prêts à soustraire à l'admiration
L'homme éclairé qui fait tout en leur nom,
Il veut mener avec lui la pucelle,
Qui l'a couvert d'une gloire immortelle (a);
Cette pucelle, objet de tant d'honneurs,
Qui de son roi rétablit la fortune :
Parisiens et malins et ricaneurs,
Vous aurez donc le bonheur d'en voir une.
« Oui, disait Charles, au gré d'un heureux sort,
» On me verra dans ma bien bonne ville,
» Bonne en effet ; elle m'est plus utile

(a) Jeanne d'Arc, dit la Pucelle d'Orléans, parce qu'elle avait forcé les Anglais à en lever le siège.

» Qu'une province à grossir mon trésor :
 » De tout un peuple elle est le vaste asile. »

Auprès de Charle est un jeune seigneur,
 Qui laisse voir au printems de sa vie,
 Où la raison n'est que pure folie,
 Tout l'esprit mûr de la philosophie,
 Et pour le vice une invincible horreur.
 Il respectait, il estimait les dames,
 Sans se livrer à de coupables flammes :
 On le nommait leur chevalier d'honneur.
 Ce bon jeune homme, ami de la sagesse,
 Interdisait tout plaisir à son cœur,
 Et languissait au sein de la tristesse ;
 D'un père mort, tué dans les combats ,
 Le jour, la nuit, il pleurait le trépas ,
 D'autant plus triste à cet enfant si tendre,
 Qu'il n'avait pu faire honorer sa cendre ,
 Le corps sanglant n'ayant pu se trouver ;
 On présumait qu'un ennemi barbare,
 Par un excès de vengeance bien rare,
 S'était permis de le faire enlever.
 Montreuil, ce fils digne à jamais de gloire,
 Ne portait plus qu'une cuirasse noire ;
 Son bouclier, de crêpe environné,
 A tous les yeux rappelait la mémoire
 Du meilleur fils, du plus infortuné.
 Charle estimait la vertu filiale,
 Dont il est peu d'exemples aujourd'hui ,
 Et de Montreuil se déclarait l'appui.

Et commanda que dans la capitale
Il eût l'honneur de marcher près de lui.

Ce fut un jour d'une fête sacrée,
Le jour brillant de la pompeuse entrée
Que Charles sept fit au sein de Paris.
On n'y vit point de ces riches habits
Qui maintenant démentent nos misères,
Et des seigneurs valent plus que les terres;
On avait moins de fainéans valets;
On les laissait aux soins du labourage;
Le luxe alors méconnaissait l'usage
Des chars pompeux, de nos cabriolets,
Estropiant le peuple à leur passage;
Les magistrats, un grave personnage,
Et même encor dames à haut parage,
Étaient montés sur chevaux ou mulets.
On ne portait que des robes de bure,
Ou de velours; mais la joie était pure;
La gaité douce enchantait la raison,
Et l'on riait chez les gens du bon ton.

Desirez-vous savoir comment l'on fête
Le bon roi Charles en ce jour glorieux?
Tous les bourgeois se sont mis dans la tête
De surpasser le goût de leurs aïeux:
Ils ont dressé de brillantes chapelles,
Et qu'avec pompe éclairent cent chandelles,
Où l'on voyait des archanges bouffis,
Et Dieu le père avec un beau surphis.

Environné de clinquans et de gaze,
 Dévotement, le prince est en extase
 Au seul aspect de tous ces paradis.
 A son abord, la Vierge et Magdeleine,
 Cheveux épars, chantent des *oremus*,
 Dont tous les cœurs sont tellement émus,
 Que de pleurer l'on se retient à peine.

Pour varier, pour égayer la scène,
 On réunit dans certains carrefours,
 D'autres objets, bisarres mascarades.
 On est charmé de la danse des ours,
 Qui devant Charle ont fait maintes gambades.
 Se doutait-on alors de l'opéra,
 De ce spectacle étonnant et magique,
 Qui fait parler la danse et la musique;
 Où les Vestris, Guimard, et *cætera*,
 Sont couronnés par l'estime publique?.....
 Mais en plein vent le théâtre Français
 Commence à naître; il fut à son aurore
 Comme ces grands, que le vulgaire adore;
 Et très-obscur et loin de ses succès.
 Aux yeux de Charle et de sa cour entière,
 Des pèlerins, en se donnant carrière,
 Vont saintement jouer la passion,
 Et se moquer de la religion.

En parcourant la cité trop immense,
 Qui peut un jour dépeupler notre France,
 Charle apperçoit des tours et des crénaux,

Un pont-levis, et de sombres cachots.
 On dit au roi qu'il voit cette Bastille,
 Séjour affreux craint dans chaque famille,
 Dont le nom seul sait même épouvanter.
 « Mais avançons, dit une voix tremblante ;
 » Devant ces murs on n'ose s'arrêter. »
 Charles, riant de la terreur panique,
 S'avance seul au terrible portique ;
 Ses chevaliers, connaissant leur devoir,
 Vont après lui dans l'effrayant manoir.
 « Venez, venez, n'ayez aucune crainte,
 Dit Charles au peuple interdit, éperdu,
 » Et pénétrons l'inaccessible enceinte. »
 Au pont-levis le monarque est rendu ;
 Il a passé sous une voûte obscure,
 Lieux où commence à frémir la nature.
 A son aspect vous eussiez vu soudain
 Baisser, tomber les deux poutres mobiles,
 Sur le fossé présenter un chemin,
 Et de la mort s'ouvrir les noirs asiles,
 Avec le bruit d'un volcan en fureur.
 On entre en foule et pénétré d'horreur
 Dans ce séjour qu'habitent la vengeance,
 Et les soupçons, et la faible innocence.
 Ces lieux affreux où règne la terreur,
 Et consacrés à l'éternel silence,
 Ont retenti pour la première fois
 Et des clameurs et des cris de cent voix ;
 L'écho s'éveille ; on dirait qu'il murmure
 Du bruit nouveau de sa prison obscure.

Et fait savoir, par de tristes accens,
Qu'il n'a poussé que des gémissemens.

Le gouverneur, en s'inclinant, s'avance :
Ainsi Pluton, au séjour ténébreux,
Honore et craint le monarque des cieux.
Il met aux pieds du maître de la France
D'énormes clés sanglantes et de fer.
« Voilà, dit-il, les clés de cet enfer.
» Qu'on bénira votre auguste présence !
» Vous êtes, sire, un exemple à citer,
» Et le premier des potentats, je pense,
» Qui soit ici venu nous visiter.
» Et cependant cet étrange repaire
» Est digne en tout d'un desir curieux ;
» Il affermit, soutient le ministère,
» Ferme la bouche aux censeurs dangereux.
» Un roi qui veut pénétrer ses ministres,
» Sonder leurs cœurs, leurs sentimens sinistres,
» N'a qu'à venir, sans bruit et sans éclat,
» Se promener dans les prisons d'état,
» Et demander aux nombreuses victimes
» De la police et des rusés mouchards,
» Quel bras les tient au fond de ces abîmes :
» La vérité frappera ses regards. »

L'humanité parle au cœur du monarque,
Il s'attendrit au charme de sa loi,
En donne à tous une éclatante marque :
Il veut aller dans ces lieux pleins d'effroi,

Où l'on retient, par les ordres du roi,
Des malheureux qu'ignore sa justice;
Il ne craint point l'horreur du précipice,
Il veut descendre au plus noir souterrain.
Par cent flambeaux les ombres s'éclaircissent,
Et sur leurs gonds, mille portés d'airain
Avec fracas et roulent et gémissent.

Il entrevoit une jeune beauté,
Fondant en pleurs, décharnée et plaintive.
« Quel est, dit-il, le barbare irrité
« Qui se résoud à vous enterrer vive ? »
« Hélas ! seigneur, l'auteur de tous mes maux,
Répondit-elle, étouffant ses sanglots,
« Est de mon roi le conseiller intime.
« Il fut touché de mes faibles appas.
« Je refusai de consentir au crime,
« Avec effort j'échappai de ses bras :
« Et c'est ainsi que sa fureur se venge. »

Charles frémit à ce récit étrange,
Et fait punir cet attentat nouveau.
Il est conduit près d'un autre tombeau ;
En soupirant il y jette la vue.
« Ah ! cria-t-on, mon heure est donc venue ?
« Que je suis loin de mériter mon sort !
« Mais, c'en est fait, on m'apporte la mort ;
« J'en juge au bruit de ces voûtes impies :
« Nous ne voyons ici que les furies. »
Ce prisonnier calme son désespoir,

Quand il apprend du roi la bienfaisant
 « Cette bonté ne pouvait se prévoir,
 » Poursuivit-il ; jamais un roi de France
 » A-t-il brisé les fers des citoyens,
 » Qui d'être vains se donnaient licence ?
 » L'ordre cruel du chef de la finance
 » M'a fait charger des plus honteux liens.
 » J'avais écrit un éloquent mémoire,
 » Pour relever de dangereux abus.
 » Il m'a puni d'attenter à sa gloire,
 » Il m'a puni de mes nobles vertus. »

Charles, touché d'une telle injustice,
 A l'écrivain donne la liberté,
 Et l'encourage à démasquer le vice,
 Trop orgueilleux de son impunité.

Le roi content marche et se précipite,
 Dans les détours de ces étroits cachots,
 Quand sous ses pieds il entend des sanglots
 Sourds, étouffés, d'un homme qui s'agite,
 Et lentement lutte contre la mort.
 Charles éprouve un bienfaisant transport,
 Hâte ses pas, et descend au plus vite
 Jusques au fond de ce vivant enfer ;
 Il veut qu'on l'ouvre, on s'arrête, on hésite,
 Enfin du crime un hideux satellite
 Fait retentir les gonds et les verroux.
 Un bon vieillard aussi-tôt se présente,
 Le corps brisé sur à humides cailloux,

Et

Et soulevant une chaîne pesante :

« Avant ma mort on a porté mon deuil,
 » S'écria-t-il; je survis à moi-même,
 » Et par les coups d'une vengeance extrême,
 » J'ai descendu vivant dans mon cercueil —
 » O juste ciel ! (dit le jeune Montreuil ,
 Le cœur ému par une voix si chère)
 » N'entens-je pas les accens de mon père ?
 Il reconnaît le débile vieillard ,
 Et craint, hélas ! de l'embrasser trop tard.
 Avec transport l'infortuné le presse
 Contre son sein et dans ses bras glacés.
 « Je vous revois, mon fils, et c'est assez,
 Poursuivit-il, expirant de faiblesse.
 » D'un ennemi le fureur vengeresse
 » Secrettement m'enchaîne en ces tombeaux ;
 » Sa rage affreuse, acharnée à me suivre,
 » M'a fait savoir ses odieux complots ;
 » Elle se plaît à redoubler mes maux,
 » Répand le bruit que j'ai cessé de vivre,
 » En combattant les Anglais et Chandos.
 » Je t'ai revu ; tu trompes sa furie.....
 » Mais, je le sens, ma carrière est finie.....
 » Embrassons-nous pour la dernière fois. »
 Il perd alors la couleur et la voix,
 Et rend au ciel les restes de sa vie.

Charle, accablé des plus justes chagrins,
 Et frémissant des maux cruels, sans nombre,
 Que l'on commet au nom des souverains,

Avec horreur s'enfuit de ce lieu sombre.
Des prisonniers il a rompu les fers ,
Et fait courber sous le poids de leurs chaînes
Les artisans, les auteurs de leurs peines ,
Ses serviteurs, ses ministres pervers.
Mais ceux qu'il prit , eurent aussi des haines ,
Surent trouver des prétextes divers
Pour inspirer l'effroi dans les familles ,
Pour de nouveau repeupler les bastilles.



LA PERRUQUE.

CONTE VII.

O^N vit jadis nos soldats intrépides
Suivre les pas de bien faibles Alcides :
Ce fut, sur-tout, à la cour de nos rois,
Que l'ignorance étonna par ses choix.
J'en vais conter un exemple authentique,
Très-fabuleux dans notre république.

Sous le monarque amant de Pompadour,
Où fleurissaient les beaux-arts et l'amour,
Un général guidait en Allemagne
Nos étendards, que la gloire accompagne ;
Mais ce guerrier, habile courtisan ,
Dans l'Œil-de-bœuf personnage imposant,
Était plus sot que tous les sots en place ,
Toujours rempans, toujours remplis d'audace,
Permettez-moi de vous taire son nom :
Ce chevalier n'eut que trop de renom.
L'on dit un jour à cette âme caduque :
« Oui, Frédéric vient de prendre perruque. »
Le noble chef lors se met à chercher,
Sur une carte, et voulait, sans broncher,
Trouver d'abord cette ville inconnue,
En vain l'en rit de sa lourde bévue.
Enfin il dit, d'un ton fier, magistral :
« Croyez-vous donc cet exploit si fatal ?
« Avec raison, mes amis, je m'en moque »
« Perruque n'est qu'une mince bicoque. »

L'INNOCENTE.

CONTE VIII

LA jeune Eglé, dont l'âme est encor pure,
Portait un soir des regards curieux
Sur les appas dont l'orna la nature.
Un sang vermeil vint s'offrir à ses yeux
Près du séduit fait pour l'antonf heureux;
A cet aspect, notre belle innocente
S'étonne fort, réfléchit, s'épouvante,
Court à sa bonne, en répandant des pleurs,
Lui dévoiler cet étrange mystère.
Lors la duenne : Appaise-toi, ma chère;
De ton printemps tu vois naître les fleurs.
Quoi ! dit l'agnès, reprenant ses couleurs,
Cet endroit-là serait-il un parterre ?



LA JEUNE FILLE

Qui apprend l'Histoire.

CONTE IX

HÉBÉ lisait notre histoire de France,
Car il est bon d'instruire les enfans.
D'une brebis elle avait l'innocence,
Quoiqu'elle eût vu déjà quinze printemps.
(Pour cette fois, messieurs, il faut me croire.)
L'aimable Hébé baillait donc sur l'histoire,
Sur les hauts faits, les règnes malheureux
De tant de rois, qu'on appelait fameux.
La belle arrive à ce Charles neuvième,
Qui fusillait les Français huguenots,
Par passé-tems, pour son plaisir extrême,
Et que punit bientôt l'Etre-suprême :
Son sang impur se perdit à longs flots.
L'esprit frappé d'une telle lecture,
Seulette un jour, la jeune créature
Voulait surprendre un insecte mutin,
Qui la piquait plus bas que son beau sein;
Elle y découvre un don de la nature,
Fait chaque mois au sexe féminin,
Et dont l'amour se dépîte et murmure;
Elle en ignore et la cause et l'effet,
Se croit coupable au moins d'un grand forfait,
Tant sa jeune âme était naïve et pure.

Chez un sien frère elle accourt en pleurant,
Je vais mourir, dit-elle, à mon aurore ;
Comme à ce roi, cet horrible tyran,
Ce Charles neuf, que tout Français abhorre,
Le sang, hélas ! me sort par chaque pore.

ERRATA.

Page 33, ligne 18; juger les crimes de l'État ou de lèze-nation. Lisez : juger les crimes d'État ou de lèze-nation.

Page 125, ligne 13; Qu'il ne serait ici possible d'en mettre. Lisez : Qu'il ne serait possible ici d'en mettre.

TABLE

Des Pièces contenues dans ce Volume.

P ARALLÈLE de la révolution d'Angleterre, en 1642, et de celle de France, page	11
Observations intéressantes et historiques sur le Droit du timbre, ect.,	43
Épître à un Aristocrate estimable,	59
Épître à un Patriote, qui avait vu un grand nombre d'abus,	62
Graves reproches au général Bonaparte,	65
Les victoires de Bonaparte, ou mon Poème épique en vaudeville,	63
Au général Bonaparte, ect.,	74
Épître aux Journalistes, ect.,	76
Fragmens d'un Poème,	82
Les vœux d'un bon Citoyen,	85
A un digne Représentant du Peuple,	87
Au même : l'Hommage imprévu et vrai,	88
A un ex-Conventionnel,	89
Le Chat du Teinturier. Fable I.,	90
Le Chien de Basse-Cour. Fable II.,	92
Le Dindon. Fable III.,	94
Les deux Moulins. Fable IV.,	96
La Pierre de taille et le Moëlon. Fable V.,	97
L'Influence trop puissante,	99

<i>Le Conseil des Anciens , page</i>	59
<i>Le Banquet de nos Représentans ,</i>	100
<i>Même sujet ,</i>	idem.
<i>Même sujet ,</i>	101
<i>A ceux qui préférèrent une seule Chândelle à</i> <i>cinq ,</i>	102
<i>Sur les Cloches ,</i>	103
<i>Sur la suppression totale des Cloches ,</i>	id.
<i>Sur la liberté des Cultes , Épigramme ,</i>	104
<i>Réponse à l'Épigramme précédente ,</i>	id.
<i>Vers pour le portrait du général Hoche ,</i>	105
<i>Stances à une Mère , qui venait de perdre son</i> <i>filz ,</i>	106
<i>La Sœur reconnaissante ,</i>	108
<i>Hommage à l'Amitié ,</i>	110
<i>Le Rêve mensonger ,</i>	112
<i>Le Paresseux et l'Ecureuil. Fable VI ,</i>	113
<i>L'honnête Homme et les Assassins. Fable VII ,</i>	114
<i>Épithaphe de la planche aux Assignats ,</i>	116
<i>Vérité sur les Assignats ,</i>	id.
<i>Oraison funèbre des Mandats ,</i>	117
<i>Grave Enigme. (Le mot est CONSEIL DES</i> <i>CINQ-CENTS) ,</i>	119
<i>Autre Enigme moins importante (Le mot est</i> <i>TABOURET) ,</i>	id.
<i>Bouts-rimés à un Journaliste ,</i>	121
<i>Autres Bouts-rimés ,</i>	id.
<i>Sur les mêmes rimes ,</i>	122
<i>Bouts-rimés proposés dans un Journal ,</i>	123
<i>Autres proposés dans le même Journal ,</i>	id.

<i>Adieux, en bouts-rimés, aux mauvais membres de la Convention nationale, page</i>	124
<i>Les nombreux Zéros,</i>	125
<i>Les deux Pensionnaires de l'État,</i>	126
<i>L'espoir d'un Rentier,</i>	id.
<i>Fin tragique d'un Pensionnaire de l'État,</i>	127
<i>Monsieur C*** peint d'après nature,</i>	128
<i>Le Poëte satyrique et raisonnable,</i>	129
<i>La Vérité,</i>	130
<i>Le Conciliateur,</i>	131
<i>La bonne Femme trop naïve,</i>	132
<i>Le Jacobin enragé,</i>	133
<i>Le Terroriste,</i>	id.
<i>Cause de la cruauté des hommes, épigr. phil.,</i>	134
<i>Le Voleur insulté,</i>	135
<i>Le Patriotisme bien payé,</i>	136
<i>La Femme d'un Fournisseur,</i>	137
<i>Le Signal amoureux,</i>	138
<i>Le zélé Patriote,</i>	139
<i>Le Prêtre qui veut être relevé de ses vœux,</i>	140
<i>Le mauvais Prêtre,</i>	id.
<i>La maligne Inscription,</i>	141
<i>Le Médecin de mauvaise humeur,</i>	143
<i>Épître aux Femmes,</i>	144
<i>La Journée du 14 juil. (1789), Chant patriot.,</i>	148
<i>Fondation de la République franç. Hymne,</i>	151
<i>La Jeunesse, Hymne,</i>	154
<i>Les Époux. Hymne,</i>	159
<i>L'Agriculture. Hymne,</i>	163
<i>Les Marins Français,</i>	165

<i>L'Amour de la Patrie. Romance, page</i>	169
<i>Une jeune Épouse à son mari,</i>	170
<i>A ma jolie Tante,</i>	171
<i>L'Hyménée. Couplets,</i>	173
<i>La vraie manière d'aimer,</i>	175
<i>L'Amour condamnable. Romance,</i>	177
<i>Le Refrain à la mode,</i>	180
<i>Sonnet, sur l'égalité de caractère,</i>	182
<i>Au citoyen L. B***, qui venait d'être élu à une grande place,</i>	183
<i>Épitaphe d'un enfant mort en venant au monde,</i>	id.
<i>A M.me de ***, qui ne m'avait demandé que quatre vers,</i>	184
<i>Le Léopard et le Grillon. Fable,</i>	185
<i>La chute du Pont-Perache, à Lyon,</i>	186
<i>Épitaphe d'un Cheval,</i>	187
<i>Le Senat comique. A Fréron père,</i>	188
<i>A l'Abbé Sabathier,</i>	189
<i>Mensonge d'Auteur,</i>	190
<i>La Satyre inutile,</i>	id.
<i>Sur l'Auteur d'un libelle prétendu littéraire,</i>	191
<i>Les Amans bien assortis,</i>	192
<i>Lettre de Voltaire,</i>	193
<i>Épître à M. P***,</i>	195
<i>Le Bâton. Nouveau chant joint à la D***,</i>	198
<i>Éloge de Voltaire, Poème qui a concouru pour le prix de l'Académie française, en 1779,</i>	203
<i>Léopold de Brunswick; Poème qui a concouru pour le prix de l'Académie franç., en 1787,</i>	217
<i>Sur la paix du Continent. Au premier Consul</i>	

de la République Française, page	221
La Méprise. Conte I,	221
L'utile Consolation. Conte II,	id.
Les souhaits. Conte III,	223
Les Amours féminins. Conte IV,	225
Charles VII parcourant la France. Conte V,	227
La Bastille. Conte VI,	233
La Perruque. Conte VII,	243
L'Innocente. Conte VIII,	244
La jeune Fille qui apprend l'Histoire. Conte IX,	245

Fin de la Table,

